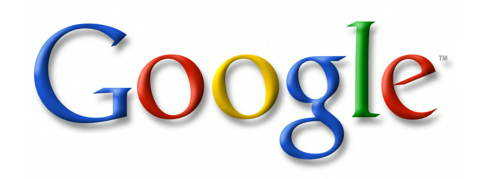





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV
(GANGANELLI,)

Traduites de l'Italien & du Latin ;

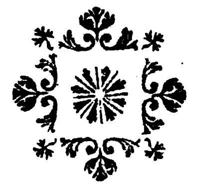
AVEC

Des Discours, Panégyrique, & autres Pieces intéressantes de ce Pape, nouvellement recueillies :

ON Y A JOINT

Des Particularités sur sa Vie privée, & des Anecdotes, traduites de l'Italien ; avec un Eloge de ce même Pape, imprimé en Latin, à Rome.

TOME TROISIEME.



A LIEGE,

Chez J. J. TUTOT, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Barthelemi.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

CE Volume n'a besoin ni de Préface ni d'apologie, pour mériter les suffrages du Public: outre qu'il est la suite d'un Livre déja traduit en plusieurs Langues, répandu dans tous les Pays, estimé dans toutes les Cours; il porte tellement l'empreinte de l'immortel Ganganelli, qu'on reconnoît à chaque page, son ame, son cœur, son génie. J'en atteste le portrait historique de cet illustre Pontife; portrait sorti de la plume vigoureuse d'un savant d'Italie, qui eut le bonheur de connoître particuliérement Ganganelli, & qui le présente ainsi dans une Lettre datée du 20 Novembre 1776. Je prie mes Lecteurs d'y faire attention; & ils trouveront entre la personne de Clément XIV & ses Lettres, que j'ai publiées, la plus parfaite conformité.

Un juste discernement, l'art de contenir ses passions, une droiture de cœur, une vue étendue formerent la premiere & véritable philosophie de Ganganelli. Elle avoit été ombragée par celle de Scot dans laquelle il fut élevé; & l'on pourroit

Giusto criterio, possesso delle proprie passioni, rettitudine di cuore, estensione di viste formavan la filosofia propria, e primigenia di Ganganelli. Qualche penombra gli avea recato il Scotismo in cui era stato rallevato, e la ristretezza della sua camera avea limi-

stato la grandezza del suo cuore.

Non è pero che dal chiostro non avesse anche guadagnato qualche profitto. Deve a quello la moderazione del suo gran' spirito, che in giovinezza fu veramente curioso, tuttoche accompagnato sempre da innocenza di costume; deve il disinteresse nato dall' avere avuta nutrice la Religione; e deve la prudente dissimulazione, e la fuga d'egli onori, diventata in lui sistematica, per non esser bersaglio delle persecuzioni. La Lettura de più famosi libri (principalmente Francezi) la conversazione degli uomini di spirito, ed una certa famigliarità presa colla verità, gli ridono in parte che gli avea tolto il chiostro.

La memoria che avea felicissima, l'avea reso eccellente nella storia cronologica della chiesa, e faceva parte della sua teologia.

Veggendo di non poter contare sulle triche peripatetiche sfatate dal secolo della ragione, e dell' analisi; lo spirito d'osservazione che portato avea su i vari governi esteri e na-

dire que la petitesse de sa cellule avoit en quelque sorte limité la grandeur de son ame.

Cependant il faut convenir qu'il devoit au cloître la modération d'un esprit vaste, qui alloit trop loin dans sa jeunesse, quoiqu'il fût toujours accompagné des plus excellentes mœurs; qu'il lui devoit le désintéressement que lui inspira la Religion dont il étoit l'éleve; la prudence de se taire, enfin la fuite des honneurs devenue en lui systématique, pour ne donner prise ni à la persécution, ni à l'envie. La lecture des bons Livres (sur-tout des Livres François), la conversation des hommes d'esprit, une certaine familiarité avec la vérité, lui rendirent ce que la vie retirée avoit pu lui ôter.

Une mémoire excellente en avoit fait un des hommes les plus célebres dans la partie chronologique de l'histoire de l'Eglise; & cette science tenoit un rang distingué dans sa théologie.

Voyant qu'il ne pouvoit compter sur les futilités des Péripatéticiens, justement rejettées dans un siecle où l'on fait analyser & raisonner; il porta un esprit d'observation sur

les différens Gouvernemens de l'univers, & sur les diverses Nations; ce qui l'avoit rempli des plus beaux théoremes de politique & d'économie. Je l'ai souvent entendu discourir avec plaisir sur ces sortes de matieres.

zionali, l'avea fornito di bei teoremi di politica, e di economia. Io l'ho sentito sempre à ragionar volontieri su queste materie.

La docilité de son cœur ne l'asservit point aux anciens usages; il sentoit la nécessité de se conformer, selon les regles de la discrétion, au génie de la société.

La docilità del suo cuore non le voleva pervicace nell' antiche pratiche, e perciò conosceva la necessità di conformarsi al genio non scoretto della presente società.

La distinction qu'il savoit faire du dogme, de la discipline & des opinions Ultramontaines, l'avoit élevé au dessus des préjugés nationaux, ce qui le rendit cher à tous les Souverains. La douceur de son caractere, amalgamée à l'esprit de l'Évangile, lui avoit inspiré des sentimens de paix & de tolérance.

La distinzione che sapeva fare tra il domma, la disciplina, e le opinioni ultramontane, li aveva dato il corragio di venire a molti tagli piacevoli all' impero. La dolcezza del suo temperamento omologata allo spirito del Vangelo gli avea ispirato i sentimenti di pace e di tolleranza.

Si la vivacité de son esprit se ressentoit par fois de quelqu'accès de mélancolie, alors à sa gaieté naturelle, il joignoit quelque dose de gaieté artificielle.

La vivacità del suo spirito era talvolta legata da qualche assalto ipocondriaco, onde alla gaiezza naturale aggiugneva qualche dose di artificiale.

Le choix des entretiens, de légeres saillies, quelques railleries amusantes, formoient ses délassemens toujours honnêtes. Il parloit de beaucoup de choses, mais en

La celia del discorso, le leggiere percosse, e qualche giocoso inganno formavan gran' parte del suo onesto divertimento. I suoi discorsi erano molti ma brevi; amava molti argomen-

ti, ma poco amava intraltenersi à lungo sugli stessi; e i raconti di molti casi erano spesso l'oggetto de suoi ragionamenti.

La moderazione del suo spirito artificiale, e virtuosa diviene in lui un abito, ed estingueva tavolta il suo fuoco, onnimamente, conoscendo il bisogno di tenerlo affatto rinchiuso, perche inaveduta mente, e violentemente non scopiasse. Era per consequenza da lui escluso l'odio, ed il fanatismo.

peu de mots. Il haïssoit autant la dispute qu'il aimoit à raisonner; & des faits qu'il racontoit, venoient souvent à l'appui de ses raisonnemens.

Il se fit une habitude de commander à son esprit, autant par ses efforts que par une vertu qui lui étoit naturelle; concentrant en lui-même sa vivacité, de peur que dans la chaleur du discours, ou par inadvertance, il ne vînt à laisser échapper ce qu'il vouloit qu'on ignorât: aussi ne connut-il jamais la haine ni le fanatisme.

Qui prouve mieux que ce portrait digne de Tacite, qu'on n'a pas fait parler Ganganelli lorsqu'on a publié des Lettres où l'on trouve une connoissance parfaite des Livres François, & des Nations étrangeres, ainsi que des réflexions solides contre le faux zele, contre la fausse dévotion; enfin où l'on trouve l'amour de la paix, & d'une tolérance conforme à l'Evangile.

Son Excellence Mgr Monino, ci-devant Ministre de la Cour d'Espagne auprès du Saint-Siege, vient à l'appui de ces mêmes Lettres, en me marquant expressément dans une Epitre toute écrite de sa main, datée de Rome le 10 *Octobre* 1776, Que si elles n'étoient pas une production de Ganga-

nelli, il faudroit que l'Auteur eût eu ſon eſprit, ſa doctrine, ſes maximes, ſon caractere, ſa gaieté naturelle; ſa vivacité, dont il a été témoin oculaire dans de longs & fréquens entretiens.

Si j'ai rendu Clément XIV avec tant de préciſion & d'énergie, moi ſur-tout qui n'eus le bonheur de lui parler que trois fois dans ma vie, il faut avouer que c'eſt devenir grand homme en peu de temps, & qu'il n'y eut jamais d'exemple d'un pareil phénomene.

Au reſte, ce qu'on ne dira pas fait après coup, c'eſt la dédicace d'une Theſe au P. Ganganelli, & ſoutenue ſolemnellement à Turin en 1749. *On vantoit dès-lors dans cet Eloge les fruits ſortis de la plume de ce ſavant Religieux, parmi leſquels on doit compter un petit Ouvrage écrit à la réquiſition du Cardinal Cibo*, & des Réflexions ſur l'Homme, ſur le Zele, ſur le Style, ſur les Bibliotheques, ſur les diverſes Nations, &c. *Ces réflexions quoique retouchées quelques années après, par le P. Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, ſubſiſtoient déja avant la dédicace de la Theſe qui en parle ainſi :* Diſertiſſimis ac doctiſſimis tuis ita delectantur ſcriptis, tum Præceptores, tum diſcipuli, ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem Seraphicum, aſque præli adminiculo, ſed ſolâ celeberrimi Authoris famâ, tanquam velociſſimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.

Pour peu qu'on veuille analyser cette Epître dédicatoire qui se trouve toute entiere à la suite des Lettres, on sera convaincu que la sagesse, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence & le savoir *qui brillent dans les Lettres de Ganganelli, ne sont point imaginaires.*

Il y a encore d'autres Pieces de comparaison. Son magnifique Discours, prononcé au Chapitre Général de son Ordre, en 1741, *à la louange de Benoît XIV (Lambertini), Ouvrage, sans doute, qu'on ne s'avisera pas de nier, prouve à chaque phrase, que Ganganelli avoit réellement une juste idée de la véritable éloquence; & qu'il n'en parla dans ses Lettres, qu'en maître qui en connoissoit parfaitement les regles.*

J'aurois d'ailleurs gardé l'incognitò *(ce qui n'étoit pas difficile), si j'avois usé d'une pieuse fraude, pour mettre sous un nom respectable un Ouvrage rempli de la plus solide Religion; mais je me suis montré, parce que je suis vrai.*

Ce n'est pas connoître les Italiens; c'est même outrager Rome, que de vouloir persuader au Public, que les Lettres de Ganganelli ne peuvent être une production Ultramontaine, parce qu'on y combat le faux zele, la fausse piété, & qu'on y parle des diverses Nations.

L'Italie renferme les hommes les moins superstitieux, & les plus éclairés, non-seu-

lement dans le Sacré College, dans la Prélature, dans les Ordres Religieux, mais encore dans tous les Etats : & il sort tous les jours de ce Pays fécond en lumieres, des Ouvrages excellens sur la saine Théologie, sur les regles du zele, & la vraie dévotion. On va imprimer incessamment en François le Traité de Muratori, Della Devozione Regolata, *qu'on peut appeller le renversement de toutes les superstitions; & autant il alarmera les faux Dévots, autant il intéressera ceux qui ont une piété solide. Celui qui l'a traduit, connoît parfaitement les deux Langues; & il ne pouvoit employer cette connoissance plus à propos, & plus utilement.*

Mais qu'ai-je besoin de remonter jusqu'à Muratori, pour prouver que l'Italie connoît parfaitement les abus du zele & de la dévotion? Un jeune Prince (1) *aussi aimable que vertueux, qu'on cite avec raison comme un prodige de science & de génie, vient de prononcer au milieu de Rome même un magnifique Discours à la louange des Lettres, où il s'éleve avec la plus sublime énergie contre le fanatisme & contre la superstition : Discours solemnellement approuvé par le R. P.* Ricchini, *Dominicain, Maître du Sacré Palais, dont chaque page exalte les connoissances de notre siecle, & préconise des Ouvrages François, qu'on*

(1) Le Prince Louis de Gonzague de Castiglione.

n'oseroit peut-être ici louer, sans se rendre coupable aux yeux de gens peu instruits.

Mais, loin d'insister davantage à répéter des preuves qui se trouvent rassemblées dans deux petites brochures imprimées chez Monory, *je me contente de dire qu'on ne peut attaquer cet excellent Recueil dans ce qu'il avance contre les excès du zele & de la dévotion, sans faire le procès aux PP.* Bourdaloue, Cheminais & de Neuville. *Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la* piété superbe, la piété ridicule, la piété obstinée; *que les couleurs avec lesquelles ils représentent certaines Bigotes enthousiastes*, qui préferent les conseils de l'Evangile aux préceptes; & qui sont dévotes, sans être réellement Chrétiennes.

On trouvera dans ce Volume des Lettres écrites à des personnes encore vivantes: ainsi on ne répétera pas davantage, que toutes celles qu'on cite, n'existent plus; & l'on y verra que Ganganelli envoyoit volontiers la permission de lire des Livres défendus, & qu'il a pu conséquemment accorder la liberté de parcourir l'Histoire de Giannone.

La sincérité qui conduit ma plume, ne m'a point fait retrancher les phrases qu'on pourroit retrouver dans mes Ouvrages. J'ai laissé les choses telles qu'elles sont, parce que je mis réellement à contribution les Ecrits de Ganganelli, dès les premieres années qu'ils me tomberent sous la main. D'ailleurs on ne se dépouille ni de son style, ni

de sa maniere de penser, quand on traduit; & cela est tellement vrai, qu'on trouveroit mon Tableau de la Mort, *tout entier dans les* Nuits d'Young, *si j'en avois été le traducteur.*

L'Edition Italienne qu'on n'a dû mettre au jour, que lorsque toute l'Europe auroit connu les Lettres dans une Langue qui lui est familiere, ne tardera pas à paroître. Quant à une Edition de ces Lettres en Italien, qu'on vient d'imprimer à Florence, ce n'est qu'une traduction littérale faite sur le François même, & qui ne servira qu'à prouver, que l'Italien qu'on se dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.

J'ajoute à ces détails, aussi fastidieux pour des Lecteurs que pour moi-même, que ceux qui doutent encore, mais non ceux qui veulent douter, reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main les témoignages du plus grand poids en faveur de l'authenticité des Lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des personnes qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés. On y lira sur-tout ce que m'écrit de Rome, en date du 4 Décembre dernier, un homme d'un vrai mérite, & qui y tient un rang distingué, que les Détracteurs des Lettres sont la plupart de mauvaise foi.

Voici un exemple qui appuiera cette vérité. Me trouvant dans une respectable & nom-

TABLE

Des Sommaires contenus dans ce Tome troisieme.

LETTRE CXXXIII. A M. l'Abbé *Frugoni*, Page 1
LETTRE CXXXIV. Au même, 6
LETTRE CXXXV. A M. l'Abbé *Nicolini*, 8
LETTRE CXXXVI. Au R. P. *Bledowski*, Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne, 10
LETTRE CXXXVII. A M. l'Abbé *Genovesi*, Professeur de Morale à Naples, 12
TABLEAU DE L'HOMME, envoyé à M. l'Abbé *Genovesi*, avec la Lettre précédente, 15
LETTRE CXXXVIII. Au R. P. *Berti*, Augustin, 31
LETTRE CXXXIX. Au même, 33
LETTRE CXL. A Mgr *Zaluski*, Grand-Référendaire de Pologne, 40
LETTRE CXLI. A M. l'Abbé *Frugoni*, 60
REFLEXIONS SUR LE STYLE, envoyées à M. l'Abbé *Frugoni*, avec la Lettre précédente, 63
LETTRE CXLII. Au même, 70
LETTRE CXLIII. Au R. P. *Valentin*, de la Doctrine Chrétienne, 78
LETTRE CXLIV. A M. l'Abbé *Isidore Bianchi*, actuellement Secretaire d'Ambassade de la Cour de Naples, à Lisbonne, 80
LETTRE CXLV. Au R. P. *Corsi*, 82
LETTRE CXLVI. A M. *Muratori*, 86
LETTRE CXLVII. Au même, 87
LETTRE CXLVIII. Au R. P. *Baudier*, Professeur de Théologie au grand College des FF. Mineurs Conventuels de Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambéry, 88

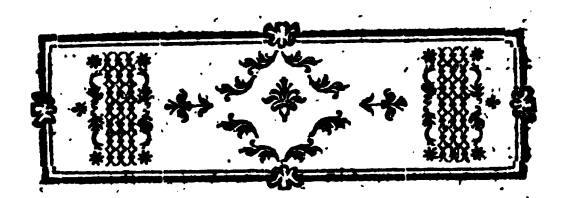
Lettre CXLIX. Au R. P. *Crutto*, Mineur Conventuel à Turin, 89
Lettre CL. Au R. P. *Baudier*, Professeur au College des FF. Mineurs Conventuels à Turin, 90
Lettre CLI. Au R. P. *Caldani*, Franciscain, 92
Lettre CLII. Au R. P. *Gentis*, Dominicain, Evêque d'Anvers, 100
Lettre CLIII. A M. *Bianchi*, Médecin à Rimini, 103
Lettre CLIV. Au même, 107
Lettre CLV. Au même, 109
Lettre CLVI. Au R. P. *Sbaraglia*, Définiteur perpétuel des Mineurs Conventuels à Bologne, 112
Lettre CLVII. Au même, 114
Lettre CLVIII. A M. l'Abbé ***, 115
Lettre CLIX. Au Duc de *Matalone-Caraffa*, 119
Lettre CLX. Au même, 120
Lettre CLXI. A M. l'Abbé *Ruggieri*, 121
Lettre CLXII. Au même, 122
Lettre CLXIII. Au R. P. D***, 123
Lettre CLXIV. Au R. P. *Edmonde Rein*, Profès de l'Ordre de Cîteaux, à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac, 124
Lettre CLXV. Au même, 126
Lettre CLXVI. Au même, 127
Lettre CLXVII. Au même, 128
Lettre CLXVIII. Au même, 129
Lettre CLXIX. Au même, 130
Lettre CLXX. Au même, 131
Lettre CLXXI. Au même, 132
Lettre CLXXII. Au même, *Ibid*
Lettre CLXXIII. Au même, 134
Lettre CLXXIV. Au R. P.*** à Milan, 135
Lettre CLXXV. Au même, 137
Lettre CLXXVI. Au Supérieur d'une Communauté de Paris, 140
Lettre CLXXVII. Au R. P.***, 142
Lettre CLXXVIII. Au R. P. S***, 144
Lettre CLXXIX. Au même, 146
Lettre CLXXX. au Chevalier***, 147
Lettre CLXXXI. A M***, 149
Lettre CLXXXII. écrite pendant sa maladie, à un Religieux de ses amis, 151
Lettre CLXXXIII. Au même, 153

Autres LETTRES *en forme de Brefs adressés à différentes Personnes.*

LETTRE CLXXXIV. Au R. P. *Pischault*, Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la sainte Trinité (*dits Mathurins*), 156
LETTRE CLXXXV. A M. *Baron*, Secretaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom, 158
LETTRE CLXXXVI. A l'Abbesse, & aux Religieuses du Monastere de Sainte Claire de Moulins, Diocese d'Autun, 159
LETTRE CLXXXVII. Au R. P. *Chastenet de Puisegur*, Général de la Doctrine Chrétienne, 160
LETTRE CLXXXVIII. Au R. P. *Jean-Baptiste Martini*, de l'Ordre des FF. Mineurs Conventuels de S. François, 162
LETTRE CLXXXIX. A M. de *Havern*, Chevalier-Conseiller au Conseil Supérieur de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale, 164
LETTRE CLXXXX. A M. *Moline*, Avocat à Paris, 165
LETTRE CLXXXXI. A M. *Mignonneau*, Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France, 166
Epître dédicatoire d'une *These* de Théologie, soutenue dans le Couvent de S. François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F. *Claude-Antoine Vellet*, Religieux du même Ordre, sous la direction du R. P. *Baudier*, de Chambéry, Professeur, *avec le Latin à côté*, 168

Fin de la Table.

LETTRES



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE CXXXIII.

A M. l'Abbé FRUGONI.

MONSIEUR,

Je suis étonné que vous m'ayiez choisi de préférence, pour m'adresser vos dernieres poésies, à moi qui ne connois l'art poétique que pour en parler d'une maniere vague, c'est-à-dire, à la façon de ceux qui n'en ont pas fait leur étude. Cela ne m'empêche pas cependant de savoir admirer tout ce que vous donnez

au Public, & de ſentir mon eſprit s'allumer à la lecture d'une belle Poéſie. Il y a des Odes qu'on ne peut lire ſans participer au génie qui les compoſe.

Je compare la Poéſie à ces flammes émaillées, qu'on voit briller dans certains feux d'artifice, & qu'on n'apperçoit bien que lorſqu'on en eſt vivement affecté.

D'ailleurs il faudroit être inſenſible aux beautés de la nature, pour ne pas être touché des images que les grands Poëtes expoſent à notre vue. Il y en a, par exemple, dans notre Métaſtaſe, & dans vos Ouvrages, mon cher Abbé, qui remueroient l'ame la plus engourdie. C'eſt un nouveau monde enrichi de nouveaux agrémens, & qui a d'autant plus d'avantages ſur nos plus belles fleurs, que celles-ci ſe fanent au bout de quelques jours, & que de magnifiques Vers vont à la poſtérité.

Je m'eſſayai, étant au College, à faire quelques petites Poéſies champêtres; mais j'en fus ſi peu content, que j'avois le mérite de les brûler, à meſure que je les compoſois. Ce qui m'en reſtoit, c'eſt que cela me rendoit l'expreſſion facile, & que cela me donnoit des idées.

Il en eſt de la Poéſie, comme de bons inſtrumens qui ne veulent être touchés que par des hommes habiles. Un mauvais Ouvrage en Vers, eſt un morceau de Mu-

fique exécuté par un mauvais Violon. Tout cela écorche l'ame, révolte le goût, & fait *grincer* l'esprit. Il n'y a point d'homme ſenſible aux élans du génie, que la beauté des Pſeaumes ne rende enthouſiaſte, malgré lui. Je vous avoue que je ſuis Poëte toutes les fois que je récite les Pſeaumes.

Quelle énergie, quels tableaux, quelle majeſté! On ne tient plus à la matiere; on n'eſt plus ſoi-même; on eſt le prophete; diſons mieux, on eſt divin.

Mais combien ne doit-on pas être affligé, quand on voit la Poéſie, qui n'étoit originairement deſtinée qu'à chanter l'Eternel, (puiſque Moïſe, qui en fait un ſi magnifique uſage, eſt le plus ancien des Ecrivains), deſcendre d'une telle ſublimité, pour venir diviniſer quelques mortels, ſouvent plus animaux que les animaux mêmes.

Les Poëtes, pour l'honneur de la Poéſie qui les rendoit ſi ſublimes, n'auroient jamais dû la profaner. Ils en auroient eu beaucoup plus de conſidération, & plus de gloire; & tout le monde ne ſe fût pas mis ſur les rangs pour verſifier à tort & à travers. Chacun a voulu chanter en Vers l'objet de ſa paſſion; & l'on a vu éclore de toutes parts des Poéſies auſſi indécentes que ridicules.

Toute ſcience qui dépaſſe ſa ſphere,

entraîne à sa suite mille inconvéniens. Le Créateur a assigné des bornes à toutes choses ; & il a voulu, pour l'harmonie de l'Univers & des esprits, qu'on les respectât. Sans cela il y auroit une confusion énorme dans l'Univers.

Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la Philosophie les attributs de la Théologie, & de ce qu'on a prétendu que la Théologie devoit procéder par démonstrations, comme les Mathématiques.

Il en a été de même de la Poésie, qui divine dans son principe, en ce qu'elle n'avoit que Dieu pour objet, est devenue toute terrestre, par l'abus qu'on en fait. On a même été assez impie pour l'employer contre Dieu même, tandis que son institution n'a d'autre fin que de rendre hommage à l'Eternel, & que c'est réellement son plus beau titre.

C'est jetter des diamans dans du sable, que d'adresser de beaux Vers à des objets périssables. On dénature alors la Poésie, & le Poëte se rend vraiment méprisable.

Les Sciences, comme les Arts, n'ont aucune grandeur réelle, si ce n'est lorsqu'elles remontent à leur source.

Vous ne vous attendiez pas, mon cher Abbé, qu'une piece de Vers vous vaudroit un Sermon, d'autant mieux qu'on ne prêche pas ordinairement sur le Par-

nasse, & que les licences poétiques donnent souvent aux Poëtes beaucoup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre.

Si toutes vos Poésies sont comme celle que vous venez de m'adresser, j'applaudis au génie qui vous a rendu Poëte. Je la communiquerai à notre ami commun, selon vos desirs; & je suis persuadé qu'il en sera aussi content que moi.

Il faut avouer que le pays que vous habitez (le Parmesan) contribue beaucoup à exciter la verve. Je l'ai traversé plus d'une fois avec le plus grand plaisir, & en sentant que si j'avois réellement été Poëte, j'y aurois célébré ces belles plaines, ces magnifiques troupeaux qui en font l'ornement. Aussi s'apperçoit-on que vous avez fait passer dans vos Poésies ce qu'il y a de plus riant à Parme, à Colorno & dans leurs environs.

Voilà de la Prose bien chétive pour de beaux Vers; mais comme un Poëte tel que vous a le talent de tout embellir, vous donnerez des ornemens à cette Lettre, & vous la mettrez dans le cas de pouvoir vous faire agréer avec plaisir toute l'estime & toute l'amitié avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 10 Mars 1753.

LETTRE CXXXIV.

Au même.

JE crois, mon cher Abbé, que vous voulez absolument me rendre Poëte, en m'attachant par vos Vers délicieux; mais c'est une entreprise qui ne réussira point. Je savoure plus que personne votre Poésie; mais je n'ai ni ce feu, qu'on trouve sur le Mont-Parnasse, ni cette verve qui est souvent plus enflammée que le Vésuve même.

Je crois que le sujet pour lequel vous vous intéressez, réussira à Naples. Je l'ai fortement recommandé au Prince San-Sévéro, protecteur des Sciences & des Arts, & qui est aussi obligeant qu'il est savant; mais il faudra que votre protégé travaille, sur-tout dans les commencemens. J'ai employé tout mon esprit à lui persuader que la profession de Sculpteur ne souffre point la médiocrité, & qu'il faut avoir deux ames, pour en mettre au moins une dans les Ouvrages qu'on fait.

Je voudrois bien qu'il ressuscitât un jour ces grands Artistes qui ont rendu presque parlantes nos plus belles statues. Le Sculpteur a l'avantage du relief, que n'a pas le Peintre; mais le Peintre en re-

vanche a la ressource du coloris ; & voilà comment les Arts, chacun dans son espece, ont leurs avantages & leurs inconvéniens.

S'il étoit possible que vous me fissiez un Cantique à la louange d'un Saint que de bonnes Religieuses veulent célébrer le jour de sa fête, vous m'obligeriez sensiblement.

Il s'agit de S. Cajétan, dont vous devez savoir la Vie; car je suppose que vous devez connoître d'autres Divinités que celles du Parnasse.

Vous m'enverrez cela, je vous prie, le plutôt que vous pourrez. C'est pour être mis en musique, & chanté à plusieurs voix, non dans l'Eglise, mais dans le Couvent; ainsi c'est de l'Italien tout pur que l'on veut avoir.

Pensez que, malgré toute votre diligence, vous n'empêcherez pas celles qui desirent ardemment ce Cantique, de s'impatienter.

Cinq ou six strophes suffiront, & surtout de votre main, attendu que par votre précision, comme par votre énergie, vous dites beaucoup de choses, & très-fortement en peu de mots.

C'est un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre un multitude d'objets & de beautés.

La Prose est très-défectueuse quand elle est lâche ; mais cela n'est pas supportable en Poésie. Il n'y faut pas une épithete inutile ; & il est à propos, autant qu'il est possible, que chaque mot soit une pensée : c'est ce qui rend le Tasse un Poëte admirable. Il donne tout l'essor à son génie, en resserrant merveilleusement ses pensées. Il n'en est pas de même de l'Arioste & du Dante, qui font alternativement passer leurs lecteurs dans les champs les plus fleuris & dans les campagnes les plus arides. Leur lecture ressemble réellement à un long voyage dans lequel on trouve des endroits agréables, & d'autres fastidieux.

C'est pour vous complaire que je parle si long-temps Poésie, comme c'est pour me procurer le plus grand plaisir, que je vous assure de l'estime inviolable que je vous ai vouée, & avec laquelle je suis, &c.

LETTRE CXXXV.

A M. l'Abbé Nicolini.

Permettez-moi de n'être pas de votre avis sur l'histoire qui excite votre admiration. Je la trouve écrite avec trop de chaleur ; & il y a tout lieu de croire qu'un

Historien s'est abandonné à son imagination, quand il écrit aussi vivement.

Le flegme est nécessaire chez un Auteur qui doit voir les choses de sang froid, & les peser avec équité. Une histoire n'est pas un poëme. Il y faut quelques fleurs, peu de réflexions, beaucoup de portraits, mais sur-tout une noble simplicité.

Cependant si un Historien n'a pas tout-à-la-fois du bon sens, de l'esprit, de l'ame & du génie, il ne sera qu'un Ecrivain imparfait. Le bon sens lui est nécessaire pour bien choisir les faits, l'esprit pour les exposer, l'ame pour les animer, le génie pour en faire sortir des lumieres & des instructions.

La plupart des histoires sont plus ou moins exactes, selon l'esprit des Historiens. Un homme qui est tout de feu, rend un fait bien différemment qu'un homme qui est à la glace. Cela ne se ressemble pas; & voilà d'où vient qu'on entend, ou qu'on lit tous les jours des choses exagérées, sans que celui qui les rapporte ait intention de tromper; mais, entraîné par une imagination fougueuse, il enfle ses récits, de maniere à les défigurer.

Il n'y a pas deux personnes qui voient le même objet de la même maniere, & qui s'expriment également dans leurs récits. L'ame est aussi admirable dans ses

variétés que dans ſes perceptions. Toute ſpirituelle & toute ſimple qu'elle eſt, elle ſe multiplie, comme ſi elle étoit réellement diviſible. Quand je penſe que c'eſt d'elle que ſortent tous ces Ouvrages qui rempliſſent nos Bibliotheques, je ne puis m'empêcher de m'admirer moi-même, & de m'applaudir de poſſéder en moi le germe de tant de connoiſſances & d'idées; & ce ſentiment eſt encore bien plus vif, quand je fais réflexion que c'eſt cette même ame qui me procure le bonheur de vous connoître, de vous eſtimer, & de pouvoir vous dire combien je ſuis, &c.

A Rome, ce 25 Février 1754.

LETTRE CXXXVI.

Au R. P. Bledowski, *Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne.*

MON RÉVÉREND PERE,

Je puis vous certifier qu'il n'y a point de veilles, point de peines, point de moyens que n'ait employé votre R. P. Aſſiſtant, pour terminer, à notre ſatisfaction, l'af-

faire des Mineurs Conventuels contre les Réformés, portée devant la Congrégation des Evêques & des Réguliers. Je suis témoin qu'il a combattu, comme Ismaël, d'autant plus que tout le monde étoit contre lui, & que personne ne venoit à son secours. Je n'ai pas manqué de faire tout ce qui étoit en moi, pour la réussite de cette affaire; mais cela ne doit se compter presque pour rien, en comparaison des démarches de votre pere Assistant. Vous ne sauriez croire combien je vous félicite, & combien je me réjouis du gain de ce procès.

Si, par hazard, on venoit à tenter de nouvelles attaques, on ne manquera ni d'espérance pour en venir à bout, ni de force pour les repousser, ni de courage pour persévérer.

Que le Ciel vous conserve; & soyez parfaitement convaincu que je serai toujours aussi zélé pour vous & pour vos intérêts, que je vous le promets, en vous assurant de tout le respect avec lequel je suis, &c.

F. LAURENT GANGANELLI,
Consulteur du Saint-Office.

A Rome, le premier Mars 1755.

LETTRE CXXXVII.

A M. l'Abbé Genovesi.

A la vue des idées métaphysiques dont vous avez rempli l'Ecrit que vous m'avez communiqué, mes pensées sur cet objet se sont réveillées ; & je me suis représenté, selon mes foibles talens, l'homme tel qu'il est, & tel qu'il doit être. Je l'ai vu tout-à-la-fois si petit & si grand, si foible & si fort, que j'en ai été tout glorieux, & fort humilié.

Vous jugerez vous-même si je l'ai bien apperçu. Je joins à cette Lettre le tableau que mon sens intime ou mon imagination m'en a tracé ; & si vous y trouvez ce que vous desirez, je serai ravi d'avoir pu seconder vos intentions, & contribuer à l'Ouvrage que vous devez donner sur l'Homme, & sur Dieu.

Il ne s'agit pas tant de dire des choses neuves sur cette matiere, que de les bien dire. On dégoûte souvent des lecteurs de la Métaphysique, parce qu'on affecte d'être abstrait. Plus les choses sont naturelles & simples, plus elles sont belles. La Métaphysique, pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous sentons, quand

quand il est question des facultés de notre âme ; autrement on se promene dans le pays des chimeres.

La plupart des Métaphysiciens, tant anciens que modernes, ont cru devoir se faire des systêmes; & c'est ce qui a jetté un certain ridicule sur la Métaphysique ; car cette science en elle-même est très-simple & très-vraie.

Il n'en est pas des yeux de l'esprit, comme des yeux du corps. Ce que je vois en idée, mon voisin ne le voit pas, nos idées ayant mille causes différentes. De-là vient cette grande diversité d'opinions parmi les Philosophes ; & ce qui persuadoit à Malebranche, que nous voyons tout en Dieu ; & à Locke, que toutes nos idées viennent des sens.

J'approuve d'autant mieux vos observations, que vous n'êtes point systématique, & que vous ne voulez assujettir personne à votre maniere de penser : toutes vos idées m'ont paru nettes, vos principes clairs, vos conséquences justes ; de sorte qu'on dira que votre Ouvrage est le fruit d'un jugement sain, & d'un raisonnement solide.

Si, après l'avoir publié, vous trouvez des contradicteurs, ce sera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertissement pour que vous ne leur répondiez pas. Il y a parmi les Ecrivains

des aboyeurs ; & il faut ſavoir laiſſer crier. On refondroit tous les hommes, qu'ils ne ſeroient pas d'accord.

Votre livre devant paroître en latin, j'ai cru devoir vous adreſſer dans cette langue, qui m'eſt auſſi familiere que l'italien, les obſervations que vous deſirez. Si vous y trouvez quelques morceaux dignes de votre Ouvrage, il vous ſera facile, en adaptant ſeulement le ſtyle au vôtre, de les encadrer. Vous leur donnerez un mérite réel, par la maniere dont vous vous les approprierez.

Ce ſera peut-être la premiere fois qu'une plume d'or & une plume de plomb auront travaillé le même Ouvrage; mais vous l'avez voulu, & je ne puis vous réſiſter quand il eſt queſtion de vous prouver toute l'étendue de mon eſtime & de mon attachement.

A Rome, ce 22 Juin 1755.



TABLEAU DE L'HOMME.

L'Homme se présente sous tant d'aspects différens, il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paroître une créature toute céleste, ou un être tout animal. Par son ame il tient à Dieu de la maniere la plus glorieuse & la plus intime; par son corps il participe au néant de la façon la plus humiliante & la plus sensible. Ici c'est un jour qui réjouit par sa pureté, là une nuit qui effraie par ses ténebres.

De ces divers points de vue il résulte que l'homme de Lucrece n'est point celui de Descartes, ni l'homme de Spinosa celui de Pascal; & que si l'on veut nous définir d'après nos qualités & nos imperfections, il faut interroger la Religion pour savoir précisément qui nous sommes.

Le Christianisme, à l'abri de tous les écueils, comme tenant toujours un juste milieu, nous montre l'homme sur la terre, & dans le sein de Dieu, comme dans un double centre d'où nous sommes tous sortis, & où nous devons tous rentrer.

Les regards que tout enfant jette vers le Ciel dès le moment qu'il naît, les pleurs dont il arrose son berceau prouvent d'une

maniere frappante que son origine est tout-à-la-fois charnelle & divine. Si son ame, semblable à une fleur qui ne s'épanouit que par succession, ne se développe qu'insensiblement, c'est qu'elle dépend d'un corps paresseux dans ses progressions.

Enfin l'instant vient où la raison perce; & alors ce n'est qu'une étincelle qui produit un incendie ou une lumiere vive & bienfaisante, selon la maniere dont on la gouverne, & selon les objets auxquels elle s'attache. Je parle ici des passions des sens, de l'éducation, qui sont autant d'influences qui agissent sur l'homme, plus ou moins vivement. Si les choses sensibles le dominent, il devient le triste jouet de tout ce qui l'environne; si, au contraire les choses spirituelles le gouvernent, il est roi de lui-même, & sa raison brille dans tout son éclat. Alors Dieu lui semble toujours présent, & les créatures ne sont à ses yeux que des biens périssables dont il faut user, comme n'en usant pas.

La maniere d'élever les hommes, le climat dans lequel ils naissent; les impressions qu'ils reçoivent; les objets qui les entourent, forment autant de moules où ils prennent diverses formes : ainsi l'homme né aux Indes, n'est point l'homme de l'Europe : ainsi l'homme élevé par Aristote, n'est point l'homme formé par Newton; l'essence est la même, mais les

nuances sont si différentes, que c'est toute une autre façon de penser & de percevoir.

Aussi devons-nous regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere le bonheur de naître sous un gouvernement qui rectifie nos pensées, & au sein d'une famille qui nous donne des principes de sagesse.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout homme, dans quelque pays qu'il puisse naître, est redevable envers Dieu, envers le prochain, envers sa patrie; & qu'il doit chercher à s'instruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fausse religion, & pour se garantir de la superstition. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que s'il est simple Citoyen, il doit travailler par ses sueurs & par ses talens à se rendre utile à la société; & que s'il est d'un rang élevé, il doit payer un tribut au Public, ou par son application, ou par sa bienfaisance, ou par sa valeur. Celui qui paie de ces trois manieres est vraiment un grand homme, & la reconnoissance lui doit des statues.

L'homme vit presque toujours dans un pays ennemi, en vivant avec lui-même: un sang qui bouillonne, une imagination qui s'égare, des desirs qui se combattent, des passions qui s'allument, forment une guerre intestine, dont les suites sont souvent les plus funestes. La vie se passe à

lutter contre soi-même, quand on veut se gouverner avec sagesse ; car il y a deux hommes en nous, l'homme terrestre & l'homme spirituel, qui sont sans cesse aux prises, & qui ne s'accordent qu'autant qu'une raison éclairée & un cœur droit servent de pilote & de gouvernail. Ainsi l'homme est un objet d'admiration ou de pitié, selon la maniere dont il agit.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit détailler ses inconséquences & ses contradictions. Son ame, son esprit, sa raison, sa volonté, semblables aux quatre élémens, quoique n'ayant rien en eux-mêmes de matériel, se combattent sans cesse ; & il en résulte des tempêtes, des volcans qui défigurent l'image du Créateur ; car plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en soi-même autant de grandeur & de majesté, sans être l'émanation d'une intelligence suprême.

L'homme, quand il enchaîne ses passions, & qu'il ne leur accorde qu'une liberté raisonnable, mérite les hommages qu'on doit à la vertu, & c'est alors qu'ils s'annonce pour être vraiment le maître des animaux. Les différens états qui nous sont offerts, quand notre raison peut se décider, sont autant de moyens d'arriver à la perfection ; mais il s'agit de les bien choisir, autrement

nous devenons des monſtres dans la ſociété, & nous troublons l'harmonie qui doit ſubſiſter parmi les créatures raiſonnables. Mais l'homme, preſque toujours ſéduit par des objets ſenſibles, ſe trompe ſouvent ſur ſa vocation ; & voilà d'où naît le choc de tant de paſſions diverſes qui le mettent mal avec lui-même, qui troublent les familles, qui agitent les Empires, & qui obſcurciſſent les vertus.

Ainſi l'on voit rarement l'homme dans ſon vrai point de vue. On croit que c'eſt lui ; & ce n'eſt qu'un aſſemblage de bizarreries, de goûts & d'opinions qu'il a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études mêmes ne ſervent le plus ſouvent qu'à le dénaturer, en le dépouillant de tout ce qui lui étoit propre, & en le rendant un perſonnage factice.

S. Auguſtin diſoit que l'homme, conſidéré dans ſon eſſence & dans tous ſes rapports, eſt l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet, preſque toujours diſſemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire ſon portrait. Par la dépendance où il eſt d'un corps périſſable & charnel, ſes penſées s'agitent, comme ſon ſang, & participent à ſa fluidité. Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût unir auſſi intimement une

ame indivisible à une substance toute composée de parties, un esprit immortel à une masse de chair destinée à se réduire en poudre; enfin des pensées à des sensations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs.

Il suffit donc de descendre en nous-mêmes, & de nous considérer, pour voir un prodige toujours renaissant; mais nous n'y trouvons qu'un abyme effroyable, si Dieu n'y occupe pas le premier rang. Chacun de nous doit lui ériger un trône dans son propre cœur, autrement il devient un chaos où il n'y a plus ni ordre, ni symmétrie.

L'ame environnée des sens, est comme un roi entouré de ses gardes; mais si cette sentinelle se laisse forcer, & si elle n'est pas attentive à repousser les vices qui veulent usurper la souveraineté, & se rendre maîtres de la place, l'homme alors éprouve en lui-même la plus cruelle anarchie.

Delà vient qu'il y a tant de Matérialistes, & tant de personnes corrompues. On étouffe en soi-même le germe de l'immortalité, & l'ame devient ce qu'elle peut, pourvu qu'on suive le torrent des passions. Elle a beau employer le cri de la conscience, son fidele moniteur; on se soustrait à l'obéissance qui lui est dûe; & l'on déclare une chimé-

re, cette ſubſtance toute intellectuelle, qu'on peut appeller à juſte titre la mere de nos penſées, de nos raiſonnemens & de nos affections.

L'homme extravague quand il attribue ces étonnantes opérations à la maſſe inerte de ſon corps, & qu'il oſe en faire honneur à l'âcreté de ſa bile, ou à l'agilité de ſon ſang. Il n'y a qu'un Être ſpirituel qui puiſſe produire des idées immatérielles. On raſſembleroit tout ce qu'il y a de plus ſubtil dans l'air & dans le feu; on l'agiteroit en tous ſens, qu'on n'en formeroit jamais un ſyllogiſme. La flamme, toute radieuſe, toute pénétrante qu'elle eſt, n'a encore fait éclore ni une ſeule penſée, ni un ſeul raiſonnement. Eh! comment cette penſée qui fait le tour du monde dans un clin-d'œil, qui ſoumet l'univers à ſes obſervations, qui, du vol le plus rapide, s'éleve juſqu'à l'Être infini, qui n'a ni ſituation, ni figure, ni couleur, qui commande impérieuſement à tout mon corps, & qui s'en fait obéir, ſeroit-elle une partie de ce même corps?

Étoit-il donc plus difficile à Dieu de créer des eſprits, que de la matiere? Eh! pourquoi, s'il eſt eſſentiellement tout-puiſſant, ne produiroit-il pas des êtres intellectuels? eh! pourquoi, ſi une penſée eſt réellement ſpirituelle, l'ame qui l'engendre ne le ſeroit-elle pas? C'eſt bien ici

qu'on peut appliquer ce paſſage d'Horace, *fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant Aquilæ Columbam* (1).

Il falloit que l'homme, pour remplir ſa deſtination, ſelon le plan du Créateur, fût tout-à-la-fois terreſtre & ſpirituel. Sans corps il n'eût pu jouir du monde matériel qu'il devoit habiter : ſans ame il n'eût pu connoître Dieu, ni parvenir à le poſſéder. Comme être mixte, il eſt tout-à-la-fois ſubordonné aux élémens, & ſupérieur à l'univers. C'eſt lui qui applique les ſciences à mille choſes agréables & utiles, qui s'en ſert avec le plus grand ſuccès pour rectifier ſes idées, pour étendre ſon eſprit & pour arriver juſqu'à la connoiſſance de l'Être ſuprême.

La terre ſans l'homme, n'eſt qu'un vaſte déſert; diſons mieux, qu'un tombeau : elle a beſoin de ſa main pour être cultivée, de ſa ſociété pour être habitée; de ſorte qu'elle le regarde avec raiſon, comme ſon maître & comme ſon ſouverain. Auſſi eſt-elle attentive à reconnoître ſon domaine & ſes ſoins, en lui offrant, ſelon le cours des ſaiſons, les plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

---

(1) D'un pere vertueux naiſſent des enfans vertueux ; & l'aigle guerriere n'engendre point la timide colombe.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cet homme à qui la terre obéit, comme à son Roi, laisse par-tout où il passe des vestiges de ses crimes & de ses erreurs: on ne voit point de pays qui n'ait été arrosé d'un sang versé par la haine ou par le fanatisme, par l'amour ou par l'ambition. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au sein des tempêtes.

L'homme cependant n'est peut-être pas aussi méchant qu'on se l'imagine: l'oisiveté l'a conduit à plus d'excès que la perversité. Les occasions de faire le mal se multiplient chez un homme qui ne fait rien; & si l'on reproche aux femmes d'être parleuses ou médisantes, c'est que pour l'ordinaire elles ne sont point occupées. Je n'ai point prétendu peindre l'homme tel qu'il est; mais j'en ai dit assez pour en donner une juste idée, & pour le faire convenir lui-même qu'il est un tout quand il s'unit à Dieu; & qu'au contraire il n'est que néant quand il s'en détache.

La raison sans la Religion, semblable à ces exhalaisons lumineuses qui se forment au sein de la nuit, n'éclaire que pour conduire à quelque précipice.

Ce siecle en offre les plus tristes exemples, lui qui, malgré l'esprit & les connoissances dont il est décoré, paroît ou-

blier Dieu même, pour courir après des fantômes, & pour les révérer.

Tout le monde devroit naturellement se révolter contre une pareille absurdité; mais le nom de Philosophe donné à ceux qui mettent en problême l'immortalité de l'ame, & l'existence de la Divinité, en impose à la multitude, & fait qu'on regarde comme des oracles infaillibles les Sophistes les plus pernicieux.

Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge son ame, son cœur, sa conscience, enfin toutes ses facultés; & il trouvera les plus forts argumens en faveur de la Religion; mais il faut pour cela qu'il enchaîne ses sens, qu'il maîtrise ses passions; car ce sont autant de menteurs, autant d'imposteurs qui ne cessent de préconiser le Matérialisme, & de vanter l'amour du plaisir.

Qu'il est triste d'avoir en soi-même de quoi s'élever jusqu'à l'Eternel, de quoi former avec lui le plus sublime entretien, de quoi se rendre immortel, soit en cultivant les sciences, soit en se distinguant par des bienfaits, & d'étouffer des germes aussi précieux!

La plupart des hommes ne sont que des êtres avortés; ou ils rétrécissent leur cœur, en ne s'attachant qu'à des objets périssables, ou ils étouffent leur esprit, en ne s'occupant que d'inutilités. Les sciences elles-

elles-mêmes les plus relevées ne ſont plus dignes de notre ame, ſi elles ne remontent vers Dieu, leur principe & leur fin.

Tous ces malheurs viennent de ce que l'homme ne connoît point aſſez l'excellence de ſon ame, de ce qu'il place ſa vanité dans ce qui ne peut que l'humilier, de ce qu'il eſt ſouillé dès ſa naiſſance par la tache du péché. Il n'y a que la mort qui l'attend du moment qu'il reſpire, qui lui fera parfaitement connoître combien il lui importoit de s'élever au deſſus de tous les objets ſenſibles; mais la mort ne nous avertit de nos écarts, que lorſqu'il n'eſt plus temps de nous corriger. Nous croyons encore n'être que dans notre berceau, qu'elle ouvre notre tombeau, & qu'elle nous y fait deſcendre au moment même que nous formons des projets; il n'eſt pas concevable combien les inſtans qui s'écoulent entre les deux extrêmités de notre naiſſance & de notre fin ſont rapides. Je les compare à un éclair qui ſort d'un nuage pour y rentrer; de ſorte qu'on peut dire dans un ſens figuré, que tout homme naît & meurt dans l'eſpace d'un jour. Sa naiſſance eſt le crépuſcule, ſon enfance l'aurore, ſa virilité le midi, ſa mort le ſoir. Alors tous les objets diſparoiſſent réellement pour lui, & une nuit éternelle l'enveloppe de ſes ténebres, à moins qu'il ne ſoit éclairé de la lumiere

incréée dont les Justes seront remplis.

Ce grand objet ne doit point échapper à l'homme. S'il veut être ce qu'il faut qu'il soit, qu'il se représente souvent la Mort tenant l'urne fatale où toutes les générations sont en poudre. Voilà notre spectacle, si nous voulons vivre en Philosophes Chrétiens. Ainsi l'homme n'est ici bas qu'une ombre qui ne fait que passer; & c'est dans l'éternité qu'on doit le contempler, si l'on veut en avoir une haute idée. C'est sans doute un plus beau spectacle que le firmament même, de voir à sa naissance & à sa mort cette espece de vermisseau qui s'appelle *homme*, passer en un clin-d'œil jusque dans le sein de Dieu, au moment que la terre croule sous ses pieds, & qu'une vie temporelle lui est ôtée pour faire place à une vie toute divine.

Il est étonnant que cet homme, né pour de si grandes choses, soit aussi peu curieux de les connoître, & qu'il s'incorpore avec les objets les plus vils & les plus misérables, pendant qu'il est attendu dans un autre monde pour s'identifier avec la Divinité même.

Les Philosophes, à raison de l'importance de la chose, ne se sont point assez occupés de cet instant où l'homme n'est plus rien sur la terre, pour être un tout dans l'éternité. Leurs regards ont paru

s'arrêter ſur un tombeau ; & une ame immortelle qu'on doit naturellement ſuivre en idée, quand elle ſe dégage des liens qui l'attachoient ici bas, ſemble n'avoir plus ni exiſtence, ni durée.

Je ſais que la nuit du ſépulcre eſt un chaos que nous ne pouvons débrouiller, tant que nous languiſſons dans cette vallée de larmes. Je ſais que, malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain ſur cet article, nous ſerons dans la derniere ſurpriſe en entrant dans l'éternité. C'eſt un gouffre où toute notre raiſon ſe perd, & que nous ne connoîtrons jamais que lorſque nous le verrons.

A chaque homme que nous voyons diſparoître pour aller dans la région des morts, nous devons être aſſurés que toutes les facultés de ſon eſprit acquierent alors une activité ſurprenante qui ſert à lui faire ſentir d'une maniere ineffable ſon bonheur, ou ſon malheur éternel.

L'homme paſſe dans l'autre vie, comme il eſt venu dans celle-ci, ſans ſavoir où il arrive. Quand on a perdu la perſpective de ce monde auquel on étoit accoutumé, il s'en préſente une autre, mais ſi extraordinaire & ſi ſublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci.

Nous avons beau nous appliquer aux ſciences, nous élever par le moyen de la

Religion, jusqu'à l'Etre incréé; cette vie n'est, à proprement parler, que la vie du corps, tant nous sommes tyrannisés par les sens, & par les besoins, au lieu que la vie future est exactement la vie de l'ame. Elle s'y épanouira comme dans son centre; elle ne sera plus empêchée par une masse de chair qui retardoit toutes ses opérations, & qui la confondoit avec des objets terrestres, au point qu'on s'y laissoit prendre, si l'on n'avoit le soin de faire taire les passions. Ainsi il faut réunir le présent & l'avenir, la terre & le Ciel; enfin ce monde & l'autre, pour connoître parfaitement l'homme; car il appartient réellement à la vie présente & future, de maniere que nous n'avons que l'ombre de lui-même, si nous ne le suivons au-delà du tombeau. C'est-là qu'il est attendu pour connoître sa grandeur, & qu'il se verra comme un nouveau Phénix qui sort de sa cendre tout superbe & tout radieux; alors il apprendra que sa destinée n'étoit pas de végéter, mais qu'elle étoit de vivre dans l'Etre des êtres.

Si l'homme étoit attentif à ne se considérer ici bas que sous le point de vue de ce qu'il doit être à la mort, il se hâteroit de compléter son existence par la ferveur de ses desirs; il voudroit qu'on lui parlât souvent de ce moment heureux où il sera

dépouillé de cette misérable vie qui retarde sa gloire & sa félicité.

La mort pour laquelle on a tant d'aversion, est cependant pour l'homme l'instant le plus lucide & le plus glorieux, s'il a rempli sur cette terre sa tâche avec fidélité, selon les loix que la Religion prescrit.

Je me figure l'homme de bien au moment qu'il meurt, comme le soleil qui, après avoir été couvert d'un nuage épais, perce enfin à travers les ombres & les brouillards, & s'annonce avec le plus grand éclat; les besoins de cette vie, ainsi que les passions, sont autant de nuages qui nous obscurcissent, & qui nous dérobent à nous-mêmes la vue de nos grandeurs & de nos facultés.

Je ne m'étonne point si la mort faisoit la méditation continuelle des Philosophes Chrétiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle n'offre à l'homme rien que de grand, rien que de consolant. Mais nous n'en jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'est-à-dire, par tout ce qui n'a rapport qu'avec nos corps; & alors elle nous paroît le spectacle le plus affreux. C'est ce qui faisoit dire à S. Charles Borromée, que si la mort étoit l'ennemie du corps, elle étoit la bonne amie de l'ame, & que l'homme n'entendoit pas bien ses intérêts, quand il ne la desiroit pas.

Devrions-nous haïr un moment qui nous comblera de gloire & de félicité ? Le corps est un frêle édifice qui doit nécessairement se renverser, pour que l'ame se trouve dans son centre. Il est comme ces échafauds dont les Architectes se servent pour bâtir un palais, mais qu'ils font disparoître quand le bâtiment est dans sa perfection.

Il est indubitable que la conscience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons si fortement la mort. Elle est sans doute redoutable à raison des jugemens de Dieu, toujours impénétrables ; mais Dieu est la miséricorde même, qui ne veut point la mort du pécheur, & qui nous assure qu'il oubliera toutes nos iniquités, fussent-elles multipliées comme les grains de sable de la mer, quand nous reviendrons sincérement à lui.

La mort, aux yeux de la foi, n'est point la destruction de l'homme, mais une seconde création beaucoup plus admirable que la premiere ; parce qu'au lieu des miseres qui nous ont investi dès la naissance, nous trouverons en mourant des consolations & des biens que l'œil n'a point vu, & que nous ne pouvons actuellement connoître.

LETTRE CXXXVIII.

Au R. P. Berti, *Augustin.*

MON RÉVÉREND PERE,

Vos obſervations, que j'ai lues avec la plus grande attention, & que j'ai comparées avec la doctrine des Peres, m'ont paru ſi juſtes, que je m'y ſoumets ſans replique. Perſonne n'aime autant que moi la vérité : il n'y a ni amour-propre, ni intérêt, ni reſpect humain qui doivent nous empêcher de l'embraſſer. C'eſt non-ſeulement renoncer à la probité, mais même à la raiſon, que de ne vouloir pas ſe rendre à l'évidence.

C'eſt l'obſtination qui a fait le malheur de tous les ennemis de l'Egliſe, comme c'eſt elle qui fait tous les jours prendre de fauſſes lueurs pour une vraie lumiere. Les ſources où j'avois puiſé les ſentimens que vous avez combattus, n'étoient que de petits ruiſſeaux détournés, qui n'avoient nulle communication avec ce grand, ce magnifique fleuve qui ſort du ſein de Dieu, qui traverſe le champ de l'Egliſe, qui en arroſe les différentes parties, & qui remonte enſuite vers ſa ſource. Vous

avez bien raiſon de dire qu'il faut ſe tenir en garde contre la plupart des Interprêtes & des Commentateurs. Ils font quelquefois plier au gré de leurs opinions le texte des Auteurs. J'y aurois été trompé plus d'une fois, ſi je n'avois confronté les citations.

Le Saint Pere (Benoît XIV), à qui j'ai parlé long-temps de ce qui vous concerne, ſera charmé de voir le petit Ecrit que vous m'avez annoncé. Il eſt toujours plein d'eſtime pour vous, & il vous regarde, avec raiſon, *comme un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie.* Ce furent ſes termes.

Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas ſoit en contradiction avec celle de S. Auguſtin ſur les matieres que combat l'homme en queſtion : il aura rêvé cela comme bien d'autres choſes. Si vous avez occaſion de lui répondre, il vous ſera facile de le terraſſer.

Rien n'eſt plus à craindre pour la Religion, que les faux & les demi-ſavans. Ils traveſtiſſent les vérités, ou ils les énervent, & l'on ne voit ſortir de leur plume que des opinions ſuſpectes, ou frivoles. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt qu'ils veulent que leurs ſentimens prévalent, & qu'on ne peut abſolument les faire revenir, quand ils ont pris un mauvais parti.

Continuez de nous éclairer de vos lumieres, mais de façon que votre santé n'en souffre pas. Quelqu'un qui vous vit derniérement, m'a rapporté que vous étiez très-échauffé. Faites mes complimens à votre Pere Prieur, duquel je suis, ainsi que de vous, M. R. P., avec toute l'estime & tout l'attachement possibles, le très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 11 Février 1756.

LETTRE CXXXIX.

Au même.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous me ferez plaisir de parcourir à loisir ces trois Traités que j'ai travaillés avec zele, & qui n'ont pas toute la perfection que je desirerois, & qu'ils méritent.

Je les soumets à vos lumieres, comme à celles d'un Docteur éclairé qui connoît parfaitement les Conciles, les Peres, & toute la chaîne de la Tradition.

J'ai tâché de rassembler dans le Traité de l'Incarnation les grandes preuves qui

établissent d'une maniere incontestable la vérité de cet auguste Mystere, en m'attachant à ce qu'il y avoit de plus énergique & de plus capable d'en imposer aux sens, & de convaincre la raison.

Il m'eût fallu, pour traiter dignement cette matiere, avoir une portion des lumieres dont fut favorisé S. Jean l'Evangéliste, cet Apôtre sublime qui puisa dans le sein de Jesus-Christ même, tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de sa Divinité & de son humanité. Son Evangile, que nous récitons tous les jours à la fin de la Messe, est le plus magnifique Traité sur l'Incarnation. Tout s'y trouve en abrégé : l'éternité du Verbe, sa consubstantialité, sa puissance, son action, enfin son union avec notre nature. Il ne s'agit que d'étendre ces grandes vérités avec la force qu'elles exigent, & d'offrir ce magnifique tableau avec des traits propres à exciter notre reconnoissance & notre adoration.

J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, d'élaguer beaucoup de questions inutiles que les Théologiens ont coutume d'insérer dans leurs Traités, & de réfuter les Hérétiques qui combattent le Mystere ineffable de l'Incarnation, en les atterrant sous le poids des autorités.

La création de l'univers, l'univers lui-même tel qu'il est, les vices comme les

vertus, les ténebres comme la lumiere, tout concourt à prouver le Mystere de l'Incarnation : de sorte que ce n'est pas le connoître, que de l'isoler de tout ce qui constitue le monde physique & moral. Aussi l'Apôtre ne parle-t-il point de Jesus-Christ, sans dire clairement que les choses terrestres comme les célestes ne subsistent que par Jesus-Christ. Ce n'étoit point chez lui l'effort d'une imagination exaltée, qui lui faisoit appercevoir cet Homme-Dieu dans tout ce qui respire ; mais la connoissance intime qu'il avoit de la profondeur & de la sublimité de notre divine Religion.

S. Paul & S. Jean sont deux sources inépuisables sur l'Incarnation. Chaque parole qu'ils prononcent au sujet de Jesus-Christ, est un torrent de lumieres pour tout homme qui sait méditer.

C'est d'après les sublimes idées qu'ils nous donnent du Verbe, que j'ai crayonné, selon mes foibles lumieres, le Traité que je vous adresse. Il me semble que ces deux hommes tout célestes avoient tout ce qu'on peut dire sur une matiere qu'on ne pourroit jamais épuiser. On entend par leur organe l'Esprit saint ; car il étoit impossible à des mortels de parler de l'Homme-Dieu d'une maniere aussi sublime, & de dire tant de choses en peu de mots, à moins qu'ils ne fussent inspirés.

Il eſt étonnant comment Arius & ſa ſecte oſerent paroître, après la maniere avec laquelle le grand Apôtre, & l'Evangéliſte par excellence, prouvent la Divinité de Jeſus-Chriſt. Tous les argumens que l'eſprit humain pourroit imaginer, perdent leur force lorſqu'on les oppoſe à l'énergie des Epîtres de S. Paul, ainſi qu'à l'Evangile & à l'Apocalypſe de S. Jean.

Quant aux Traités de la Prédeſtination, & de la Grace que je joins ici, on trouve encore dans l'Apôtre tout ce qui en fait la baſe, & ce qui en démontre la vérité.

On ne peut écrire dignement ſur cette double matiere, ſans recueillir avec ſoin tout ce qu'en ont dit S. Paul & S. Auguſtin, l'un comme un Auteur inſpiré, & l'autre comme approuvé par l'Egliſe qui ne peut errer.

Je n'ai point cherché à accommoder ces deux grandes vérités, ſelon la foibleſſe de notre raiſon, & ſelon nos idées, d'autant mieux que la Prédeſtination eſt un Myſtere ineffable qu'on doit expoſer, & non pas ſonder; & que l'accord du Libre-Arbitre avec la Grace, n'eſt pas moins un abyme où l'on ſe perd, ſi l'on veut l'expliquer.

Je commence par déclarer qu'il eſt de foi que Dieu a choiſi les élus de toute éternité par un pur choix de ſa miſéricorde, pour en faire des vaſes d'élection; &

& que néanmoins ceux qui ſe perdent ne ſont damnés qu'à raiſon du péché originel, ou des péchés qu'ils ont commis. S. Auguſtin expoſe cette vérité de la maniere la plus ſenſible, en citant pour exemple un enfant qui meurt après avoir reçu la grace du Baptême, & un autre qui expire ſans avoir eu ce bonheur.

Comme il n'y a de mérites que par Jeſus-Chriſt, & que Dieu couronne ſes dons en couronnant les bonnes œuvres des Saints, il m'a paru que le ſentiment qui aſſure que la prédeſtination ſe fait avant les mérites, rentre dans celui qui déclare qu'elle ne ſe fait qu'après. Il faut ſeulement prendre garde, en traitant une matiere ſi délicate, de s'écarter de la foi de l'Egliſe conſignée dans les Conciles, d'autant plus que la prédeſtination eſt une ſource d'écueils, pour peu qu'on veuille s'en rapporter à ſa raiſon, & n'écouter que certains Docteurs modernes qui s'éloignent de la doctrine de S. Auguſtin.

La grace n'eſt pas un ſujet moins épineux, ſi l'on n'a ſoin de s'en tenir à ce que l'Egliſe a tant de fois décidé ſur cette importante matiere qui fait la baſe de notre Rédemption, & dont on ne peut trop ſouvent parler, puiſque la Grace eſt le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt.

Vous verrez que j'ai traité ſéparément,

& ſelon toute l'autorité de la Tradition ; de ſa gratuité, de ſon efficacité, de ſa néceſſité, en faiſant voir que ſous l'impreſſion de la grace la plus forte, l'homme a toujours un pouvoir réel d'y réſiſter.

Ces trois Traités ſont le fondement de la Religion, d'autant mieux que dans celui de l'Incarnation ſe trouve renfermé le Myſtere de la Trinité, & en quelque ſorte celui de l'Egliſe.

J'ai conſervé la méthode ſcholaſtique ſelon l'uſage de nos écoles, mais de maniere que ſi l'on vouloit, on pourroit l'élaguer. Elle n'eſt là que comme la forme des objections & des réponſes, & pour aider la mémoire de ceux qui ont beſoin de la méthode ſyllogiſtique pour fixer leur mémoire & leur eſprit.

Vous verrez que je me ſuis arrêté où l'on doit s'arrêter, me donnant de garde de vouloir faire parler la raiſon où la foi nous impoſe un ſilence profond.

Vous vous reconnoîtrez vous-même dans pluſieurs endroits, & je me fais gloire de l'avouer. S'il y a quelque choſe qui ne ſoit pas conforme à vos ſentimens, vous voudrez bien me le marquer ; mais je crains que vous n'ayiez pas ſi-tôt parcouru ces trois Traités : vos travaux ne vous laiſſent guere le loiſir de voir ceux des autres.

Monsignor Cérati m'avoit marqué qu'il ne seroit pas fâché de voir mon Traité sur la Grace. Vous pourrez le lui communiquer. Il se ressent de la rapidité avec laquelle il a été transcrit par un de mes Ecoliers, qui écrit bien quand il veut, mais qui alors ne le vouloit pas.

Je vis l'autre jour votre R. P. Général, & il ne fut question que de vous. Je vous marquerai au premier moment le résultat de cette conversation.

On vient de m'apporter votre Lettre, & j'apprends avec peine qu'il vous est maintenant impossible de voir les Traités en question; j'en suis d'autant plus fâché, que votre avis auroit été pour moi d'une grande autorité. Ce qui me console, c'est que vous m'assurez que dans le cours de l'année vous les lirez à coup sûr. Je ne devrois pas vous envoyer cette Lettre; mais elle est prête, & il me semble qu'elle desire elle-même aller jusqu'à vous, comme si elle sentoit l'honneur qu'il y a de pénétrer dans votre cellule, & de fixer pour quelques momens votre attention. Je voudrois bien véritablement être à sa place & pouvoir me rendre aussi rapidement auprès de vous, pour vous dire comme elle, & avec elle, que je suis & serai toute ma vie pénétré de respect, d'estime & d'attachement pour votre

personne, ainsi que pour vos lumieres & pour vos excellentes qualités.

P. S. Le Cardinal Tamburini me charge de vous dire mille choses de sa part. Il me fait la grace de me vouloir du bien; & s'il étoit permis d'avoir de l'orgueil, j'en aurois beaucoup de vanité; car on peut dire qu'il est l'ornement du sacré College pour ses lumieres & pour ses vertus.

LETTRE CXL.

A Mgr. ZALUSKI, *Grand Référendaire de Pologne.*

MONSEIGNEUR,

La Bibliotheque formée par vos soins immortalise votre amour pour les sciences & pour les Savans. C'est un des plus beaux monumens qu'on puisse laisser après soi, sur-tout lorsque le choix des Livres est fait avec goût, & d'une maniere profitable à la Religion & à la Patrie.

La multitude des Ecrivains jaloux de se faire une réputation, est cause que nous avons des Bibliotheques remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'absurdités,

Chacun, empressé de se mettre sur les rangs pour divulguer ses singularités ou ses rêves, a contribué à former ce chaos d'ouvrages qui existe aujourd'hui dans l'Univers. On s'égare dans ce labyrinthe dont vous avez si bien trouvé le fil par votre patience & par votre sagacité. Les seuls Catalogues de nos Bibliotheques sont immenses, & il faut votre mémoire pour se les rappeller. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de l'esprit humain, qu'on réduisît à six mille volumes *in-folio* (car cela suffiroit), tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, & qu'on brûlât le reste, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en *in*-12.

Il en est du génie comme d'un fleuve qui répand la joie & la fécondité tant qu'il ne déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il sort de son lit; & qu'il cause des inondations.

Ainsi nous avons vu la Philosophie s'échapper du cercle que la Sagesse éternelle lui a tracé, & empiéter sur des choses qui ne sont absolument point de son ressort.

Ces écarts auxquels l'homme se livre, tout dangereux qu'ils sont, prouvent qu'il n'a pas été créé pour se borner à cette terre, mais qu'il a réellement une ame qui cherche à percer l'écorce dont elle

eſt enveloppée, & à s'étendre dans une autre région que cet Univers.

Le Cardinal Paléotti diſoit avec raiſon, « qu'il n'y avoit rien de pire & de meil-» leur que les Livres; & que lorſqu'il » faiſoit attention au grand nombre de » productions de toute eſpece, qui outra-» gent les mœurs & la vérité, il ne trou-» voit rien d'auſſi humiliant pour l'eſprit » humain que la plupart des bibliothe-» ques ». Il eſt vrai qu'elles contiennent les ſyſtêmes extravagans de je ne ſais combien de prétendus Sages qui ne s'illuſtrerent que par des folies; qu'elles ſont le réceptable d'une infinité d'opinions auſſi dangereuſes que bizarres; enfin le dépôt des erreurs, des maximes ſcandaleuſes & des impiétés que la ſeule perverſité du cœur humain fut capable d'imaginer.

Je ſais que cela eſt en quelque ſorte effacé par les excellens Livres dont nous jouiſſons; mais qu'il eſt affligeant pour la raiſon, de voir tant de mauvaiſes choſes mêlées avec de bonnes! Ainſi nos vaſtes Bibliotheques peuvent ſe comparer à ces jardins agreſtes où l'on apperçoit quelques fleurs au milieu d'une multitude d'épines, où l'on découvre quelques arbuſtes à travers des ronces & des cailloux; & à ces pharmacies où les meilleures drogues ſont mêlées avec des poiſons.

Si les Auteurs avoient ſoin de réfléchir

quelques inſtans ſur les ſuites funeſtes & durables d'un Ouvrage contraire à la Religion & aux mœurs, ils verroient que c'eſt une ſemence de mort qui produira les fruits les plus amers ; & que plus le Livre ſera bien écrit, plus il corrompra de Lecteurs.

Ainſi vous ne pouvez mieux faire que d'élaguer de la nombreuſe collection qui forme votre Bibliotheque, les Ouvrages inutiles & dangereux. L'homme eſt aſſez déréglé par lui-même, ſans avoir beſoin d'être excité par la perverſité des autres, à ſuivre ſes mauvais penchans. Il eſt vrai qu'on profite des poiſons mêmes, pour en tirer des remedes efficaces ; mais un Livre obſcene ou impie ne peut jamais produire aucun bon effet.

La réfutation même qu'on en peut faire eſt preſque toujours dangereuſe, en ce qu'elle apprend à le connoître, & qu'elle fait naître le deſir de ſe le procurer, par la raiſon, comme le dit Horace, qu'*on aime tout ce qui eſt défendu.*

Mais, ſans parler des Ouvrages pernicieux, que de Livres frivoles ou ſuperflus dans la république des Lettres ! Nos Peres, qui avoient malheureuſement le talent d'être trop féconds, péchent par une diffuſion qui ennuie & qui accable : on les quitte ſouvent après les avoir lus pendant des journées entieres, ſans y avoir

trouvé que des penſées perdues dans des phraſes qui ne finiſſent point. Mais, pour éviter un pareil défaut, nous donnons dans un autre : nous ne travaillons plus que ſuperficiellement les Livres que nous mettons au jour ; & il n'y a plus d'autre ſubſtance dans ce qu'on lit aujourd'hui qu'un léger épiderme.

C'eſt ainſi que tous les ſiecles ſe contrarient, & que leur collection forme les plus étranges diſparates : encore, ſi la trop grande diffuſion ou la trop courte briéveté ne ſe trouvoit que dans des Livres indifférens ; mais les productions mêmes qui traitent les matieres les plus eſſentielles, ſont trop peſamment ou trop légérement écrites.

Nos Peres mirent en diſſertation les ſujets les moins intéreſſans ; & nous mettons en romans les matieres les plus graves & les plus dignes de notre attention. On ſe hâte aujourd'hui d'être Auteur, & l'on ne donne à ſes penſées ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hazard preſque auſſitôt qu'elles viennent d'éclore ; & ce ſont des enfans informes qui, ne trouvant point de nourriture, périſſent preſque au moment qu'ils naiſſent.

Vous ſavez mieux cela que perſonne, Monſeigneur, vous qui parfaitement au fait de l'Europe ſavante & littéraire,

connoissez le fort & le foible de vos contemporains. Quand on puise dans les sources de tous les pays, on connoît le génie de toutes les Nations, & l'on sait évaluer le siecle ce qu'il vaut.

Je ris quelquefois de l'accouplement bizarre qu'on fait dans les Bibliotheques, en plaçant un auteur sublime à côté d'un Auteur médiocre, en mettant sur la même ligne l'Ecrivain le plus sage, & le plus extravagant, le plus pieux, & le plus impie.

C'est l'image du monde, où les plus grands vices se trouvent souvent dans la même maison avec les plus grandes vertus.

Quoi qu'il en soit, une Bibliotheque publique est un trésor pour un pays, d'autant mieux que la Religion chrétienne, bien différente des autres Religions, ne redoute point la lumiere; & que plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine. Par cette raison, il seroit à souhaiter que les Corps Religieux qui ont d'excellentes Bibliotheques, les ouvrissent aux curieux : ce seroit une sauve-garde contre l'oisiveté qui étouffe l'esprit d'une multitude de personnes, & qui les précipite dans les plus grands écarts.

J'ai appris de quelques jeunes-gens, qu'ils devoient leur sagesse & leur appli-

cation pour l'étude aux Bibliotheques dont nous jouiſſons ici. Ils y paſſoient les heures critiques qu'on donne à la diſſipation ainſi qu'au plaiſir; & ils n'en ſortoient jamais qu'avec une nouvelle ardeur pour l'étude.

Il eſt ſeulement à propos que les Bibliothécaires ſoient attentifs à ne pas prêter tous les livres indiſtinctement. La prudence exige ſur cet article beaucoup de circonſpection; & les réglemens que vous faites à ce ſujet, Monſeigneur, font beaucoup d'honneur à votre zele & à votre diſcernement.

Les ſciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des Bibliotheques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques Savans épars ſur le globe du monde entier; tout le reſte étoit abſolument ignorant; & aujourd'hui l'on trouve par-tout des perſonnes très-inſtruites, qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt; c'eſt-à-dire, que les ſciences, comme les pluies pouſſées par des vents impétueux, n'arroſoient alors que quelques contrées; & que maintenant comme une roſée univerſelle elles diſtillent de toutes parts.

Cependant, malgré les avantages des Bibliotheques publiques, on a vu diminuer le nombre des Savans, & augmenter celui des hommes ſuperficiels. Je

crains seulement, qu'à force de vouloir trop aiguiser l'esprit, & trop analyser les sciences, on ne les réduise à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance des siecles qui suivirent celui d'Auguste.

Les sciences comme notre esprit ont leurs bornes, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit infini; & supposé qu'elles fussent immenses, elles ne pourroient l'être que relativement à celui qui est leur plénitude & leur source.

C'est-là que vous les envisagez, Monseigneur; & c'est de-là d'où il faut les voir sortir, pour en avoir une juste idée. L'homme n'est pas assez grand par lui-même pour donner aux sciences toute la noblesse & toute la sublimité qu'on leur connoît. D'ailleurs elles existent indépendamment de lui; & loin d'en être le créateur, il ne fait que les mettre en œuvre lorsqu'il les cultive; comme un ouvrier qui fond des métaux pour en faire des ouvrages magnifiques, ne forme pas la matiere dont il se sert.

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux sciences, parce que dociles à recevoir les impressions de notre esprit, elles se modifient selon nos lumieres, c'est-à-dire, qu'elles sont sublimes chez les uns, & brillantes chez les autres. C'est une cire dont on fait ce qu'on veut, quand on a le talent de la manier.

maniere à faire peur, & ils n'ont eu que son ombre, dans le temps qu'ils croyoient la posséder.

Il n'y a point de tempêtes aussi violentes que les écarts de l'esprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne sont plus que des nuages affreux parsemés de quelques éclairs que les ignorans prennent pour une lumiere vive & pure, mais qui n'aboutissent qu'à éblouir, & très-souvent qu'à aveugler.

Que de Livres qui n'ont été écrits qu'à la lueur de ces feux trompeurs, & qu'on ose nous présenter comme des chefs-d'œuvres ! Tout homme qui travaille un ouvrage, ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit sous les yeux d'un Etre incompréhensible, mais toujours présent & toujours agissant; d'un Etre dont on ne peut parler qu'avec la circonspection qu'exige le culte qu'il a lui-même établi: mais on fait comme notre premier pere; on croit qu'en touchant à l'arbre défendu, on deviendra semblable à l'Eternel même; & l'on est assez stupidement orgueilleux pour s'imaginer qu'on acquierra une gloire infinie, en méconnoissant l'autorité de Dieu même. Eh pourquoi sera-t-on mis au rang des sages, si l'on ose franchir un précipice? & passera-t-on pour Philosophe & pour un Ecrivain du premier

ordre, quand on voudra ſonder les abymes de la Divinité ?

Ce ſont ces inconſéquences qui ont produit tous les mauvais Livres dont nous gémiſſons, & avec d'autant plus de fureur, que les paſſions elles-mêmes ont pris la plume pour éterniſer des vices & des erreurs, comme ſi ce n'étoit pas aſſez que l'homme fût corrompu en lui-même, & qu'il fût néceſſaire qu'il communiquât ſa corruption.

Je vous avoue, Monſeigneur, que ces réflexions me ſaiſiſſent malgré moi toutes les fois que j'entre dans quelque vaſte Bibliotheque. Voilà, dis-je en moi-même, l'aſſemblage de quelques ſages, & de beaucoup de foux, dont les délires ſont ici conſervés comme les choſes les plus délicieuſes & les plus ſublimes.

Ce qui me conſole enſuite, c'eſt que plus il y a eu d'erreurs dans le monde, & plus la vérité eſt triomphante ; elle ſort du ſein des contradictions avec le plus grand éclat ; & ſi tous les hommes ne l'apperçoivent pas, c'eſt qu'ils ſont mal diſpoſés, ou que Dieu les frappe d'aveuglement en punition de leur témérité.

D'ailleurs, il en eſt des eſprits comme des arbres, dont les uns reſtent ſauvages & les autres ſont entés : auſſi les premiers ne donnent que des fruits amers, tandis que les ſeconds produiſent ce qu'il y a de

plus délicieux au goût, & de plus agréable à la vue. C'est avec la saine philosophie qu'on ente les esprits; je dis saine, parce qu'il ne faut pas la confondre avec une fausse science qui se pare de son nom.

Toutes ces réflexions ne vous ont sûrement point échappé; mais lorsque vous avez daigné me demander mon avis sur l'utilité des Bibliotheques, & sur la qualité des Ouvrages qui les défigurent ou qui les décorent, vous avez simplement voulu voir si mon opinion étoit conforme à la vôtre.

Il n'y a rien dans ce monde qui ne se présente sous deux aspects différens. Les abus sont toujours à côté des meilleures choses; la sagesse consiste à retenir non ce qui est sans inconvénient, puisqu'il y en a par-tout, mais ce qui en renferme le moins. Or les Bibliotheques sont d'une ressource infinie, & il faudroit s'être absolument dévoué à l'ignorance, pour n'en pas connoître les avantages, pour ne pas les préconiser.

C'est l'armoire d'une pharmacie, où j'apperçois les plus cruels poisons, au milieu des drogues les plus excellentes. L'ivraie est par-tout ici-bas mêlée avec le bon grain: heureux celui qui sait discerner le bien du mal! Le même Ouvrage contient souvent les plus grandes vérités & les plus grandes erreurs; & c'est pour

cela qu'il seroit à desirer que des mains habiles fissent la dissection de ces Livres, en rejettant tout ce qu'ils contiennent de dangereux.

Votre projet, Monseigneur, seroit excellent, s'il pouvoit être exécuté. Je parle des Ouvrages parfaits dans votre langue, & qu'il seroit à propos de traduire pour les rendre intéressans, & pour les tirer de leur obscurité, d'autant mieux que la nation Polonoise a toujours eu des hommes de génie & très-éloquens. C'est un travail qu'un particulier ne peut pas entreprendre, mais auquel la République pourroit assujettir quelques Corps Religieux. Il y a des milliers de bouquins qui ne semblent plus dévoués qu'à la poussiere & à l'oubli, & dont on tireroit le meilleur parti, si l'on en conservoit toutes les pensées, en leur donnant de nouvelles expressions. Nous avons nombre d'Auteurs Italiens qui se trouvent dans ce cas, & qui, pour avoir vieilli, ne sont plus connus que de quelques érudits, & encore n'en ont-ils souvent lû que les titres.

Il faudroit souvent réduire des *in-folio* à des *in-douze*, parce que, comme je l'ai déja dit, nos Peres avoient sur-tout en partage une accablante diffusion; & alors on ne devroit pas seulement employer des hommes qui n'eussent que du style, mais

des personnes qui eussent tout-à-la-fois de la science & du goût.

On n'a jamais plus lu que dans ce siecle-ci, & peut-être n'a-t-on jamais lu aussi mal. On ne veut connoître les Ouvrages que superficiellement, pour avoir droit de parler de tout, & le plus souvent pour avoir la triste satisfaction d'élever des disputes. Ce double abus est cause que les Livres deviennent la proie d'une multitude de liseurs, qui n'en profitent que pour apprendre des superfluités, ou pour se rendre l'esprit faux, car à force d'aimer les controverses, ou l'on finit par croire que tout est problématique, ou l'on demeure avec opiniâtreté dans quelque faux sentiment.

Il seroit à propos que les hommes ne choisissent que les Livres relatifs à leur profession, à leur bonheur, & au goût qu'ils doivent avoir naturellement pour l'ordre & pour la vérité; mais comme si la vie avoit des multitudes de jours & d'années, qu'on pût sacrifier à la folie & à la curiosité, ils lisent indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne s'imaginent pas lorsqu'ils lisent, que la lecture qu'ils font jettera des racines dans leur esprit & dans leur cœur; & cependant, après avoir lu quinze ou vingt ans, s'ils veulent rentrer sérieusement en eux-mêmes, ils reconnoissent que leur

esprit n'est plus ce qu'il étoit, mais qu'il est devenu le résultat de tous les Ouvrages qu'ils ont parcourus. De-là viennent, & cette confusion générale d'idées, qu'on trouve chez le même homme, & ces inconséquences & ces contrariétés qui le font tourner à tout vent.

La lecture est une nutrition qui forme le suc de notre esprit, si l'on peut parler de la sorte, de même que les alimens corporels composent le chyle qui sert à notre conservation. L'ame veut être alimentée comme le corps, quoique d'une maniere toute différente ; & quand elle ne se repaît pas de lecture, elle va chercher sa subsistance dans des affaires & des entretiens. Les ames qui languissent sont ordinairement celles qui ne se nourrissent que de riens ; au lieu qu'on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons Livres.

Les bonnes Bibliotheques pour une ame qui connoît ses besoins, & qui desire se rassasier, sont une table délicieuse où elle savoure le génie des plus fameux Ecrivains, & où elle s'en pénetre. On ne tient plus à la terre quand on a lu certains Ouvrages, & qu'on a du goût pour les hautes sciences.

Les Belles-Lettres ne sont que des friandises pour l'esprit ; mais les sciences sublimes sont des mets pleins de substance

& de saveur, & pour satisfaire l'ame & l'esprit tout-à-la-fois, on fait très-bien, quand on le peut, de lire des Livres récréatifs & des Livres profonds. Si l'on n'est que profond, on n'est point aimable; si l'on n'est qu'aimable, on n'est que superficiel. Il faut joindre ce qui est agréable à ce qui est essentiel, selon le conseil de l'Apôtre (*a*) : *Quacumque amabilia, quacumque bona fama, hac cogitate.*

Il n'y a rien de plus triste que de passer sa vie à mal lire. On ne lit bien, que lorsqu'on s'applique à des lectures qui satisfont les facultés de l'ame, & qui les maintiennent dans l'ordre que Dieu leur a prescrit.

Je voudrois qu'on apprît aux jeunes gens à lire avec réflexion & avec profit. Ils finissent ordinairement leurs études sans savoir profiter d'une lecture, parce qu'on ne s'attache qu'à exercer leur mémoire; de sorte qu'ils s'imaginent avoir bien lu, quand ils ont retenu ce qui les a frappé.

L'opération de l'ame qui recueille les pensées des autres, pour les digérer & pour les faire passer dans sa substance, si

(*a*) Tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, que ce soit-là ce qui occupe vos pensées.

elles en méritent la peine, eſt abſolument inconnue à la plupart des jeunes-gens. Ils ne ſavent pas qu'un bon Livre eſt fait pour être ſavouré, & pour nourrir l'eſprit ainſi que le cœur : & on lit toute la vie, ſans en devenir meilleur.

C'eſt un grand & rare talent que celui de bien élever la jeuneſſe, & une ſcience bien utile de ſavoir lire avec profit; mais de maniere qu'on demeure toujours ſoi-même, & qu'on ne ſe multiplie pas en autant d'individus qu'il y a d'Auteurs qu'on étudie : alors on deviendroit un aſſemblage bizarre de ſentimens & d'idées, qu'on auroit puiſés çà & là.

Les lectures, pour être utiles, doivent être ſubordonnées à notre eſprit, de maniere qu'il puiſſe en juger, en les comparant avec les lumieres de la raiſon & de la Religion, deux colonnes ſur leſquelles tous nos jugemens doivent s'appuyer.

Pendant votre ſéjour à Paris (qui eſt un pays où les Auteurs ne manquent pas), vous pourriez, Monſeigneur, trouver quelque Écrivain célebre qui nous donnât un bon Ouvrage ſur la maniere de bien lire. Ce Livre ſeroit très-utile, s'il étoit travaillé de la maniere dont je le conçois, & s'il devenoit une bouſſole sûre pour tous ceux qui veulent étudier avec profit; mais il ſeroit néceſſaire qu'il y eût des vues, des principes & des regles dont

l'application fût facile ; car dans tout ce qu'on entreprend, il ne faut point d'efforts d'esprit pour y réussir.

Une lecture qui tire notre esprit de sa sphere, pour le jetter dans des tourbillons où il s'égare, est une lecture très-dangereuse. Il faut s'interroger toutes les fois qu'on a lu, pout examiner si les idées & les sentimens y ont gagné ou perdu ; car nous avons en nous-mêmes un moniteur secret, & une raison qui nous rendent un compte fidele de ce qui se passe en nous, quand mettant les préjugés & les passions à l'écart, nous nous appliquons à nous consulter nous-mêmes.

Tout Livre qui ne nous sert pas à bien caser nos idées, comme à bien régler nos desirs, est au moins un Livre inutile, s'il n'est pas dangereux ; car il faut savoir trouver de l'utilité jusques dans nos amusemens.

Notre ame, toute spirituelle qu'elle est, ressemble à un fleuve qui coule toujours, & qui entraîne avec lui de l'écume & du gravier ; mais aussi quelquefois des paillettes d'or.

Vous serez sans doute étonné de la diffusion d'une pareille Lettre, qui contient peu de choses & beaucoup de mots ; mais ce sont vos bontés qui m'autorisent à commettre de pareils excès.

Vous me reprochez par votre derniere,

Monſeigneur, que je ne vous écris jamais aſſez longuement; & j'ai oſé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéiſſant, j'étois importun.

Ce qui me raſſure, c'eſt que vous ne lirez pas cette Lettre dans votre magnifique Bibliotheque; elle eſt à tous égards indigne d'y entrer; elle formeroit un contraſte trop révoltant avec les bonnes choſes qui s'y trouvent.

Je n'ai jamais rien écrit qui méritât d'entrer dans le temple du Goût; mais j'ai écrit pluſieurs Lettres qui pourroient trouver place dans le temple de l'Amitié.

Daignez conſidérer celle-ci ſous ce point de vue, s'il eſt permis de ſe dire votre ami, dans le temps qu'on eſt avec autant de vénération que je ſuis, Monſeigneur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 2 Mars 1757.

P. S. Si vous étiez friand d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir revoir Rome en quittant Paris. Ce n'eſt pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne; mais abſent comme préſent, vous êtes toujours dans votre patrie. Le privilege des Savans eſt d'être par-tout; le ſavoir leur donne une ſorte d'immenſité qui les place dans mille lieux différens.

D'ailleurs, vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoissances & pour les talens, dans l'Evêque votre illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une Bibliotheque publique au milieu de vos concitoyens. Quand vous le rejoindrez, Monseigneur, je vous prie de lui recommander tous mes Confreres qui sont en Pologne, pour qu'il les honore spécialement de sa protection, & sur-tout le R. P. Bledowski.

LETTRE CXLI.

A M. l'Abbé Frugoni.

C'est de la Bibliotheque de son Eminence M. le Cardinal Passionéi, que je vous envoie ces Réflexions * écrites très à la hâte, comme il sera facile de vous en appercevoir. Si vous y trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tant mieux pour vous; si vous n'y trouvez rien, tant pis pour moi.

Ce ne sera pas la premiere fois que j'aurai écrit des choses bonnes à rayer. Je

* Ces *Réflexions* dont parle le P. Ganganelli, sont les *Réflexions sur le Style*, qu'on trouvera à la suite de cette Lettre.

vous

vous avouerai même que je rature souvent, & c'est ce qui m'a dégoûté de composer quelqu'Ouvrage, joint à la crainte de grossir la multitude des Ecrivains du siecle, mille fois déja trop nombreuse. Cela va pour les siecles où l'on n'écrivoit point; car il est à propos de prendre tous les âges collectivement, pour les excuser les uns par les autres, & pour trouver une compensation d'ombres & de lumieres, de vices & de vertus.

C'est toujours avec le plus vif empressement que je vais me rendre dans cette riche & magnifique Bibliotheque, qui vous est parfaitement connue, quoique je m'y trouve si petit, que j'ai honte de moi-même. Tant d'excellens Auteurs dont je me vois ici environné, semblent me reprocher mon incapacité; heureusement qu'il n'y a que moi qui les entends, sans cela je serois trop humilié.

Cette Bibliotheque grossit chaque jour par les soins que M. le Cardinal prend de l'augmenter. Il en a fait ses délices & son trésor, & ce seroit l'anéantir que de vouloir l'en priver. C'est une belle passion que celle des bons Livres, sur-tout lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire & dans son cœur.

Les Etrangers de tous les pays ne contribuent pas moins que les Livres à augmenter les lumieres du Cardinal Passio-

néi. Il n'en vient point à Rome d'une certaine considération, qui ne s'empresse de le visiter & de lui apporter les connoissances qu'il peut avoir. Nous avons vu jusqu'à des Dames Françoises, renommées par leurs Ouvrages & par leur esprit, se procurer l'avantage de le fréquenter, & en recevoir les politesses qui leur étoient dues.

Pour moi, je me tiens ici dans un petit coin, me contentant d'admirer ; c'est le seul rôle qui convient à un simple Religieux.

Il n'en seroit pas de même de vous, si vous vouliez venir jusqu'ici. M. le Cardinal, qui vous estime d'une maniere toute particuliere, se feroit une fête de vous recevoir, comme je m'en fais une de vous assurer de l'inviolable & respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 26 Juin 1758.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE,

Envoyées à M. l'Abbé Frugoni, *avec la Lettre précédente.*

LE Style étant la maniere d'exprimer les pensées & de leur donner des couleurs, on doit particuliérement s'appliquer à le rendre analogue aux différens genres d'écrire. Il y a telle composition qui exige le Style tempéré, & telle autre le Style sublime.

Chaque Ecrivain a un Style qui lui est particulier; & quelque adresse qu'il ait pour le varier, les connoisseurs ne s'y trompent pas. Le Créateur, en ne faisant pas deux choses qui se ressemblent, a diversifié, comme nos physionomies, nos opinions & nos idées, ainsi que la maniere de les rendre. Il a voulu que chaque esprit portât une empreinte qui lui fût propre; & cette merveilleuse différence, qui caractérise chaque individu, prouve la fécondité infinie d'un Etre à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qui lui plaît.

On ne peut mieux comparer les Auteurs qu'aux Sculpteurs & aux Peintres. La plume des Ecrivains est le ciseau des

Statuaires & le pinceau de ceux qui s'appliquent à peindre & à dessiner. Ainsi chaque Livre, chaque Discours, chaque Lettre est un tableau & un ouvrage en relief. Si le Style est saillant, il peut se comparer à ce qui est sculpté ; si au contraire il a du coloris, on peut dire que c'est une peinture vivement exprimée.

D'après ces comparaisons, une Bibliotheque est une gallerie, où tous les Livres sont autant de portraits. Les uns paroissent l'emblême du cœur, les autres donnent du corps à l'esprit, ceux-ci rendent palpable l'ame toute impalpable qu'elle est, ceux-là embellissent l'imagination des traits les plus vifs.

Tout Ecrivain profond se met en garde contre un Style éblouissant. On n'a besoin que d'un Style simple, quand on parle de choses scientifiques, à moins qu'on ne veuille séduire des Lecteurs ; mais alors on est charlatan, au lieu d'être Savant.

Le Style est une espece de magie, qu'on n'emploie que trop souvent avec succès, pour faire recevoir des paradoxes comme des vérités ; des sophismes, comme d'excellens raisonnemens. C'est par ces stratagêmes que la plupart des Incrédules & des Hérétiques distillerent subtilement leur venin. On trouva leurs Ouvrages si bien écrits, qu'on oublia

les choſes en faveur des mots, & qu'une phraſe parfaitement cadancée leur procura nombre d'admirateurs.

Il y a des Ouvrages qui demandent un Style mâle, telles ſont les Harangues, les Plaidoyers ; & d'autres, un Style onctueux, telles ſont les Prieres & les Livres de Piété.

L'Hiſtoire étant un tableau où il faut des lumieres, des ombres & ſouvent de grands traits, on doit l'écrire avec force, avec vérité, en ménageant des points de vue tantôt plus clairs, tantôt plus rembrunis, en ſemant des fleurs avec diſcrétion, & toujours en montrant les vertus aimables & les vices dans leur difformité.

Je ne parle point ici des Romans, dont le meilleur ne vaut rien ; parce que ſemblables à la plupart de nos Pieces de Théatre, ils ſont preſque tous giganteſques, ils ont preſque tous le même dénouement. D'ailleurs, il eſt moralement impoſſible qu'un Auteur qui ſe jette dans le faux pour perſuader le vrai, ne faſſe un double perſonnage, & que par conſéquent il ne ſoit hors du naturel.

Le Style des Ouvrages Académiques doit être brillant, parce qu'ils ſont uniquement du reſſort de l'eſprit. Il leur faut de ces météores qui éblouiſſent, de ces caſcades qui étonnent, de ces jours ména-

gés avec adresse, qui offrent à la vue quelque spectacle charmant. Les mots doivent y être si bien enchassés, qu'ils doivent s'embellir réciproquement, ainsi que toutes les fleurs qui forment un bouquet viennent au secours les unes des autres, pour former un tout agréable & digne de satisfaire les regards. Mais on fait trop d'efforts d'esprit, afin de se rendre intéressant, & l'on n'offre que des peintures qui ne sont pas naturelles & qui sentent le travail.

Quant au Style des Sermons, il peche contre toutes les regles, s'il n'est pathétique, nerveux & sublime. Saint Chrysostôme nous en a montré la marche; lui qui toujours en Dieu, nourri de l'Écriture-Sainte, & rempli de la connoissance du cœur humain, parle, tonne, ébranle, & ne laisse d'autre réponse aux pécheurs, que des cris & des remords.

Si l'on ne fait qu'instruire lorsqu'on prêche, on n'a que préparé les esprits; si l'on ne fait que toucher, on n'a laissé qu'une impression passagere; mais si l'on a répandu l'onction, en même temps que la lumiere, on a rempli la fonction de Prédicateur.

Les Panégyriques, comme les Oraisons funebres, doivent tenir de la Chaire & des Académies; mais pour y réussir, l'esprit ne doit y paroître que pour nuancer

les phrases, & pour servir de coloris au génie.

Le génie seul doit créer de pareils Ouvrages, pour qu'ils soient tout-à-la-fois simples & sublimes, historiques & polémiques, instructifs & touchans. La morale doit en être l'ame, mais en paroissant venir se placer d'elle-même, pour qu'on n'apperçoive de la part de l'Orateur ni effort, ni affectation.

Je n'ai guere lu d'Eloges funebres qui fussent bons, parce que dès l'exorde, on y appelloit l'esprit, & que c'est assez qu'on le cherche, pour qu'il ne se présente point.

On trouveroit souvent sous sa plume ce qu'on fait venir de très-loin; & dès-lors, au lieu d'être environné de ses propres pensées, on se voit entouré de productions étrangeres, qui ont un air languissant ou forcé, comme ces plantes du midi qu'on veut faire venir dans les pays du nord.

Le Style des Lettres est un Style à part, & qui n'étant guere assujetti à d'autres regles qu'à celles que chacun s'est prescrit, selon son esprit, son goût, son caprice, son humeur, n'a positivement rien de déterminé. Chez les femmes, il est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins vu & moins lu que la plupart des hommes, elles sont dans le

cas de n'extraire qu'elles-mêmes, quand elles écrivent.

D'ailleurs, le Style des Lettres varie selon les rangs qu'on occupe, & selon les personnes avec qui l'on est en relation. Ainsi quand je vous écris, mon cher Abbé, je prends le Style de la conversation. C'étoit celui de Ciceron quand il écrivoit à ses amis ; mais c'est un modele dont je suis bien loin.

Quoique nous ayons des Lettres profondes sur des matieres intéressantes, le genre épistolaire exige qu'on ne s'appesantisse point sur les choses dont on parle. Dès qu'il doit ressembler à la conversation, il faut nécessairement qu'il soit simple & léger.

Les Lettres qui ont un Style trop fleuri, sont ordinairement étudiées, & ce ne sont pas les meilleures. La plume, dans toutes les épitres qu'on s'écrit de bonne amitié, court ordinairement sans contrainte ; s'il se rencontre une fleur sur le passage, on la cueille ; mais on ne s'arrête point pour la chercher.

Notre S. Pere (Benoit XIV), a le talent d'écrire une Lettre avec beaucoup plus de précision que nous n'en mettons dans notre Langue. J'en ai vu quelques-unes, où il semble qu'il n'y ait que des pensées, & point de mots. C'est l'effet d'une imagination aussi vive qu'enjouée,

qui ne s'exprime que par des saillies.

Nous avons des regles générales sur tous les différens Styles ; mais un principe sûr, c'est que chacun a le sien, & qu'il est souvent à propos de le conserver. La nature qu'on étouffe ordinairement sous les préceptes, se trouve remplacée par l'art ; & l'on ne rencontre plus que des esprits factices. Il y auroit beaucoup moins de monotonie dans les écrits, si l'on ne s'assujettissoit pas trop servilement à ce qu'on apprend dans les Colleges. Il est d'heureux efforts qui secouent le joug des regles, & c'est presque toujours le partage des génies. Tout homme qui compose avec trop de méthode, travaille pour l'ordinaire très-froidement : quand l'esprit étincelle & pétille, il s'éteint, si on lui donne des entraves.

Je ne vois pas la raison pour laquelle tous les Sermons doivent être assujettis à la même forme. L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, si elle se traçoit elle-même le plan qui lui convient. Je crois que si j'avois prêché, je ne me serois astreint ni à diviser, ni à sous-diviser : nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres, qui furent les hommes les plus éloquens.

Quand l'esprit & le cœur sont remplis & vivement pénétrés de leur sujet, ils sa-

vent instruire & toucher, sans une premiere & une seconde partie.

Tout discours a sans doute besoin d'une géométrie naturelle, pour avoir de l'ordre, & pour ne pas devenir un tout informe, qui révolte des Auditeurs; mais il suffit d'avoir l'esprit juste; & l'on peut se flatter qu'on ne se méprendra pas sur cet article. Nous avons tous dans notre raison une excellente logique, il ne s'agit que de la mettre en œuvre.

Je ne prétends pas qu'on ne doive point donner des regles sur l'éloquence & sur la maniere de composer des discours; mais il est dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puisse pas quelquefois s'en écarter.

Les plus grands Peintres se firent des regles à eux-mêmes, & il faut tâcher de devenir soi-même modele, au lieu de toujours imiter.

LETTRE CXLII.

Au même.

NE vous imaginez donc pas que j'aie approfondi les sciences: hélas! je n'ai fait que les effleurer. Soit les bornes de mon génie, soit les obligations de mon état,

il ne m'a pas été possible de me livrer au plaisir que j'aurois ressenti de pouvoir les cultiver. Une Philosophie gothique, comme vous savez, a été mon étude ; & si, par intervalle, j'ai voulu connoître Descartes & Newton, je n'ai fait que les entrevoir, encore a-t-il fallu quelquefois prendre sur mon sommeil le temps de me donner cette satisfaction.

J'ai prêché quelques Sermons, mais à la hâte, & sans en faire mon occupation. La Théologie est venue ensuite s'emparer de moi, & je vous avoue que j'en ai été charmé, ayant toujours beaucoup aimé tout ce qui nous rappelle directement à Dieu.

Quant à cette science si digne de nos recherches & de notre application, lorsqu'elle est dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit surchargée, je l'étudie autant que je puis, la trouvant toujours plus satisfaisante, plus sublime, & plus digne de mon attention.

C'est même la haute estime que j'ai conçue pour elle, qui m'a engagé à composer, ou plutôt à refondre quelques Traités. Tout cela joint à la place de Consulteur dont on m'a pourvu, ne m'a pas permis de faire quelques légeres excursions dans la littérature étrangere ; dont j'ai pris assez de connoissances pour en pouvoir parler.

Voilà tout mon mérite. Vous voyez qu'il est bien mince, & qu'il faudroit que j'eusse bien de l'orgueil en partage, si j'étois assez ridicule pour en tirer vanité.

Il est vrai que j'aime extraordinairement le travail, & que si cela peut suppléer à la science & au génie, je vaux quelque chose de ce côté-là. Chacun trace ici son sillon comme il peut.

J'aurois volontiers étudié les Mathématiques, dont je n'ai que quelqu'idée, en ayant pris quelque teinture à la dérobée, mais très-légérement.

Au reste, c'en est beaucoup plus qu'il n'en faut pour se sauver. Le Ciel n'a été promis ni aux Physiciens, ni aux Mathématiciens; mais à ceux qui aimeront Dieu, le prochain, & qui accompliront ce que l'Evangile & l'Eglise nous ordonnent d'observer.

Les voyages m'ont manqué: avec le desir que j'avois eu de voir les pays étrangers, je me serois instruit, d'autant mieux que vous me connoissez d'un caractere brûlant d'apprendre, & qui aime à se communiquer. La société des Savans est le meilleur Livre qu'on puisse ouvrir: quand j'ai eu le bonheur d'en rencontrer, j'en ai tiré tout ce que j'ai pu, même jusqu'à les fatiguer.

J'avouerai néanmoins que j'ai été dédommagé par le commerce de mes Compatriotes,

patriotes, l'Italie ayant toujours été en possession d'avoir des hommes célebres en tout genre. On est heureux de naître dans un pays où les lumieres sont par succession, & d'y trouver toutes les ressources dont on a besoin pour s'instruire sur chaque objet. Les Nations étrangeres, & les François sur-tout, en nous apportant leurs Livres, leurs usages, leurs mœurs, nous ont mis en état de les apprécier; & Rome est vraiment aujourd'hui le centre de toutes les connoissances, comme elle est celui de la vérité & de l'unité.

Tout ce que nous avons à regretter, c'est que ce siecle ne soit pas plus docile à la voix de l'Eglise, & que tant de lumieres que Dieu a données à la génération présente, ne servent en partie qu'à former une ligue contre le Ciel, comme si l'on pouvoit assiéger l'Eternel, devant qui tous les hommes ensemble ne sont qu'un atome & qu'un néant.

Mais il falloit que cela fût, pour donner plus de lustre à la Religion, pour exercer la foi des Justes, & pour nous faire connoître que les plus beaux esprits sont capables des plus grands égaremens, quand ils laissent leurs pensées errer dans le vuide, & qu'elles n'ont pas un point d'appui.

Or, il n'y a que Dieu, comme vous dites très-bien, qui soit ce point d'appui

comme il est le centre de toute réunion ; c'est-à-dire, le principe d'où tout émane, & où tout doit retourner.

On s'imagine être plus grand à mesure qu'on cherche à s'éloigner de lui, comme s'il n'étoit pas la source de toute grandeur, & comme s'il y avoit de la foiblesse à s'humilier sous la majesté d'un Être tout-puissant, dont on tient le mouvement, la respiration & l'existence.

S. Augustin qui erra si long-temps dans le tourbillon des systêmes hétérodoxes & même impies, ne crut valoir quelque chose, que lorsqu'il revint à la Vérité suprême. Il connut, par l'agitation de son esprit & de son cœur, qu'il falloit se placer sur la montagne sainte pour bien apprécier les choses, pour se garantir de toute surprise & de toute séduction.

L'esprit de l'homme, toujours inquiet, n'a que des idées vagues, que des pensées indécises, s'il n'a pas une autorité qui le fixe. Il faut que dès le moment qu'il entre dans ce monde, il soit un enfant docile aux vérités de la Religion, s'il veut être heureux, & s'il veut s'épargner par la suite des recherches qui ne le conduiront qu'à douter de tout, ou qu'à nier ce qu'il y a de plus sûr & de mieux établi.

Comment les hommes ne se dégoûtent-ils pas d'être mécréans, après avoir remarqué que tous ceux qui n'ont pas cru,

n'ont donné que des syſtêmes chimériques, & ont terminé leur carriere ſans pouvoir faire la moindre démonſtration contre le Chriſtianiſme, & ſans avoir acquis une autre réputation que celle de ſophyſtes ?

Qui n'auroit pas cru que Collins, Bayle, en ſe frayant des routes nouvelles, & en ſe donnant pour des hommes inſpirés, qui venoient éclairer l'Univers & l'arracher à ſes préjugés, paſſeroient après leur mort pour des dieux, & qu'on leur érigeroit des autels ? Cependant on ne ſe ſouvient d'eux que pour déplorer leurs erreurs, ou pour ſe moquer de leurs abſurdités ; & il n'y a perſonne, quelque peu religieux qu'il ſoit, qu'il voulût être aujourd'hui Spinoſa.

Telle eſt la force de la vérité ; on peut l'obſcurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer. Elle s'éleve lorſqu'on la croit abſolument éteinte, comme un feu qu'on a cru mort ſous la cendre, & qui jette une flamme vive & rapide au moment qu'on ne s'y attend pas.

Nous convenons que dans la Doctrine Catholique il y a des obſcurités ; puiſque la Foi, ſelon S. Paul, eſt la certitude de choſes qui ne paroiſſent point, *argumentum rerum non apparentium* : mais quitterons-nous un Pays où il y a des nuages, pour paſſer dans un lieu de té-

nebres & d'horreur ? On trouve des points d'appui en ſuivant la Religion Chrétienne ; mais qui s'en écarte, ne marche qu'à l'aventure ſur des ruines & ſur des précipices.

C'eſt ce que je diſois derniérement à un Anglois, homme digne de ſa Nation, par ſes connoiſſances & par l'élévation de ſon eſprit ; mais entraîné par le torrent de l'incrédulité, que je compare à notre Mont-Véſuve, lorſqu'il eſt dans ſon éruption.

» Où nous menerez-vous, lui diſois-» je, en nous dépouillant de toutes les » vérités que le Chriſtianiſme nous pro-» poſe ; vérités ſublimes qui nous don-» nent la plus haute idée de Dieu ; vérités » conſolantes qui nous le font apperce-» voir toujours au milieu de nous, pour » nous ſecourir & pour nous ſauver ; vé-» rités toujours combattues, mais tou-» jours victorieuſes ?

» Quiconque n'a pas le bonheur de les » croire, deſcend dans la claſſe des ani-» maux, n'a plus qu'un vil anéantiſſement » à attendre. C'étoit bien la peine de faire » tant de recherches, tant d'efforts d'eſ-» prit, pour en venir à un pareil dé-» nouement ! & voilà cependant où abou-» tiſſent tous les Livres écrits contre la » Religion ; voilà où avec vos principes » philoſophiques vous voulez mener tous

» les hommes. Qui se feroit imaginé qu'il
» falloit être Philosophe pour nous faire
» vivre en bêtes, & pour nous persuader
» que nous avons la même fin ?

» Alors le bel-esprit du siecle aboutira
» à faire de l'Univers une ménagerie,
» dont le lion comme l'animal le plus
» fort, l'éléphant comme le plus gros,
» seront les maîtres & les souverains. Le
» bel ouvrage ! Oui, Milord, il faudra,
» d'après vos principes, vous déterminer
» à regarder comme votre Roi le léopard
» ou le rhinocéros ; mais vous établissez
» des systêmes, & lorsqu'on vous parle
» de leurs conséquences, vous éludez la
» difficulté.

» Dans la Religion Chrétienne tout est
» lié, tout est combiné. Si l'on pose des
» principes, on ne craint point qu'on en
» tire des conséquences. C'est une Reli-
» gion, me direz-vous, bien rigoureuse
» pour les hommes ? C'est une preuve
» qu'ils ne l'ont pas faite : ils l'auroient
» adoucie davantage, s'ils en avoient été
» les inventeurs. On n'y verroit pas le
» renoncement à soi-même, comme la
» base de cette Religion : on y auroit au
» moins permis les mauvais desirs ».

L'Anglois fut comme Felix dont parle
S. Paul ; il fut ébranlé, & malheureuse-
ment il est toujours incrédule.

Cela ne m'empêche pas de l'aimer vé-

ritablement, & c'eſt parce que je l'aime que je voudrois le voir bien penſer. Auſſi me rend-il la juſtice que je ne hais perſonne à raiſon de ſes ſentimens, & que les incrédules même les plus obſtinés, quoique je déteſte leurs maximes, ſont ſûrs de trouver dans mon cœur toute la charité qu'on doit à ſes freres.

Je ne ſais comment cette Lettre vient d'éclore : je ſuis moi-même étonné de ſa longueur, & cependant fâché de la finir, parce que je voudrois toujours m'entretenir avec vous, dont je ſuis autant par ſentiment que par raiſon, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE CXLIII.

Au R. P. Valentin, de la Doctrine Chrétienne.

JE ſuis fâché, mon R. P., de n'avoir pu vous voir hier au ſoir, comme je le deſirois; mais il me ſurvint une affaire imprévue, à laquelle je ne pus dérober une ſeule minute, tant elle étoit preſſée.

La perſonne que vous avez vue, vous a répondu comme elle devoit faire, & je ſuis ſurpris que vous en ſoyez étonné. Vous n'êtes point encore au fait de notre

politique italienne, & je vous avoue que je ne la connois guere mieux que vous. La politique n'est pas la science des Théologiens ; ils ne connoissent d'autres subtilités que celles de l'école. Vous me ferez un vrai plaisir de venir demain matin prendre le chocolat sur les huit heures : je me suis arrangé de maniere à en passer une toute entiere avec vous. Je consignerai à ma porte une sentinelle, qui écartera les importuns ; car il suffit d'être en place pour en être accablé : ce qui est bon pour exercer la patience, & pour faire des actes de charité, mais nullement pour les affaires.

Apportez-moi, je vous prie, la derniere Lettre du P. Castan ; je serai bien aise de la revoir. Vous connoissez les sentimens que je vous ai voués pour la vie, ainsi qu'à votre Congrégation. Votre affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

P. S. Celui qui vous remettra cette Lettre, m'apportera le Mercure de France que je vous ai demandé, & le petit Ecrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M. l'Evêque d'Orléans sans m'avoir parlé.

A Rome, ce 13 Août 1768.



LETTRE CXLIV.

A M. l'Abbé ISIDORE BIANCHI, *actuellement Secretaire d'Ambassade de la Cour de Naples, à Lisbonne.*

ENFIN les deux Ouvrages que vous m'aviez promis me sont parvenus comme vous le desiriez; & je vous rends mille actions de graces de m'avoir procuré une aussi agréable lecture.

Quant au premier j'avois déja vu vos savantes Observations sur le monument d'Albacina, que notre très-cher Docteur l'Abbé Lami, publia dans ses Nouvelles Littéraires de l'année 1763. Il me paroît que vous avez raisonné sur l'antiquité comme on raisonne en mathématiques, par démonstration, & que vous avez déterminé d'une maniere tout-à-fait triomphante l'ancien territoire de Tufico.

On voit que le Signor Michel Vannozzi n'a voulu attaquer votre Dissertation que par un motif de jalousie.

Son indécente critique vous a procuré l'occasion de faire connoître au Public comment les personnes bien nées doivent disputer. Vous n'avez employé dans votre Apologie que l'honnêteté & la vérité,

pendant que votre Adversaire n'a eu recours qu'à des injures & à des subterfuges ; ce qui nous prouve que la controverse chez certains Ecrivains, est toujours jointe à la satyre.

Je ne me suis point encore appliqué à lire votre excellente Dissertation sur le Monument qu'on a trouvé tout récemment à Pompeio. Je ne doute nullement que vous n'ayez terminé victorieusement la contestation qui s'est élevée à ce sujet parmi les Antiquaires. Vous aurez seulement à redouter les Académiciens de Naples, qui sont tellement jaloux de ce qui leur appartient, que tout Etranger est coupable à leurs yeux dès qu'il se mêle d'écrire sur les Antiquités de Pompeio & d'Hercolano. Vous n'ignorez pas comment ils ont tout récemment traité notre cher & illustre Abbé Winchelman.

Je vous engage à ne point interrompre vos travaux, & je vous supplie de bien vous convaincre que je mettrai à profit toutes les occasions où je pourrai vous assurer de la parfaite estime avec laquelle je suis votre dévoué serviteur, *Ganganelli.*

A Rome aux SS. Apôtres, ce 14 Septembre 1768.

LETTRE CXLV.

Au R. P. CORSI.

M. R. P.

Vous ne pouvez mieux faire que de composer un Traité de Morale, pour le joindre aux Traités de Théologie dont vous êtes l'Auteur. La Philosophie n'expose la Morale que très-succinctement ; & il est nécessaire dans toutes les conditions de connoître à fond ce qui regle nos mœurs, & ce qui nous sert de boussole au milieu des révolutions & des écueils de la vie. La Morale, comme la base de la probité & du Christianisme, est toujours d'usage ; au lieu que les autres sciences ne peuvent servir que dans certaines circonstances.

Mais ce n'est ni chez les Philosophes anciens, ni chez les modernes que vous devez chercher la Morale telle qu'elle doit être enseignée, & telle qu'on doit la pratiquer. Le grand livre où nous trouvons son excellence & ses préceptes, est le sein de Dieu même : nos obligations dérivent de sa divine volonté ; & par la raison qu'il a établi l'ordre le plus

merveilleux dans toutes les parties de l'Univers dont il résulte la plus parfaite harmonie, il a mis entre notre esprit, notre cœur, notre ame, nos passions, nos sens, une telle connexion, que tout ce qui est en nous doit concourir à nous mettre bien avec nous-mêmes & avec le prochain.

On n'insiste point assez sur la Morale, cette science qui a des ramifications si étendues & en si grand nombre, que les Empires, les Cours, les Villes, les Sociétés, les Familles ne se soutiennent que par son heureuse influence, & par la vertu qu'elle a de nous montrer de la maniere la plus claire & la plus précise ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes & aux autres.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que parmi tant d'obligations que nous recommande la Morale, & auxquelles, par notre nature, comme par notre dépendance, nous sommes assujettis, la charité qui ne subsiste réellement que dans la vraie Religion, nous rend elle seule bons parens, bons amis, bons citoyens, bons sujets. Elle renferme en elle-même sous l'extérieur le plus modeste tout ce qu'on peut desirer dans chaque classe où la Providence nous a placés. Les vertus païennes manquoient de la seve divine qui fait produire des fruits dignes de l'é-

ternité. La sageſſe de nos anciens Philoſophes n'avoit point ce principe céleſte qui donne aux ames chrétiennes l'avantage ineſtimable de mériter un bonheur éternel.

C'eſt ce que vous ne pourrez trop inculquer dans le Traité de Morale que vous voulez travailler, afin d'aller à la ſource des vraies vertus, & de ne pas confondre avec elles ce qui n'en eſt que la repréſentation. Il eſt bon de ſoulager ſon prochain par un mouvement naturel; mais il n'eſt pas bon de ne pas rapporter cette action à Dieu. C'eſt le cas de dire: (1) *Hæc oportuit facere, & illa non omittere*; & de répéter cet axiome ſi connu dans nos écoles: (2) *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.*

Les grands préceptes de la Morale ſont les mêmes chez toutes les Nations, parce qu'ils ſont empreints dans nos cœurs. La même main qui traça l'image de ſa toute-puiſſance dans les Cieux en caracteres de feu, grava dans nos ames nos principaux devoirs. Notre cœur eſt une table du Décalogue que rien n'a pu briſer; mais que nos paſſions effaceroient, ſi le cri de la

(1) C'étoit-là les choſes qu'il falloit pratiquer, ſans omettre les autres.

(2) Le bien réſulte de l'intégrité du principe qui le produit; le mal vient de tout défaut qui s'y trouve.

conſcience

conſcience ne nous reprochoit nos écarts.

La Morale évangélique eſt particuliérement celle qui convient à l'homme, parce qu'elle lui apprend à ſentir ſa foibleſſe, & à connoître ſa grandeur. Elle réunit la Terre & le Ciel dont nous ſommes ſortis, & comme portion de limon, & comme image de la Divinité, pour nous préſenter un tableau vivant de nos devoirs & de nos deſtinées. La morale des Païens ne produit que de l'orgueil, & celle des Chrétiens que la plus parfaite humilité. Je m'attends à voir tout cela parfaitement développé dans votre Ouvrage. S. Thomas a parlé de la Morale, de maniere à exciter la plus vive admiration. Vous le lirez ſans doute ſur cet article : c'eſt tout ce que je puis vous dire, en y ajoutant l'eſtime & l'amitié avec leſquelles, &c.

A Rome, ce 22 Janvier 1747.

LETTRE CXLVI.

A M. MURATORI.

J'AI parlé au Saint-Pere (Benoît XIV) des contradictions que vous essuyez ; & il m'a répondu en propres termes, que *plus vous souffrirez pour la justice, & plus vous serez cher à Dieu & aux hommes qui sont animés de son véritable esprit.* Il vous adressera lui-même un Bref qui vous assurera, & qui prouvera à vos ennemis qu'il n'a absolument rien trouvé de répréhensible dans vos Ouvrages, ni pour le dogme, ni pour la morale ; & que ce qui pouvoit l'avoir offusqué, n'avoit pour objet que certains privileges du Saint-Siege. Il écrira même au Cardinal Quérini, qui paroissoit prévenu contre vous sur l'article des Fêtes dont vous demandez le retranchement ; & je suis persuadé que cette Eminence, malgré le zele qui la dévore, se rendra à cette Lettre, & reprendra pour vous tous les sentimens que vous méritez.

Pour moi, Monsieur, je me féliciterai à jamais d'avoir contribué en quelque chose à vous faire rendre la justice qui vous est due, & à faire cesser la persécu-

tion qu'on vous suscite, & qui est d'autant plus horrible, qu'il n'y a personne qui défende aussi dignement que vous, notre sainte Religion. C'est une terrible chose à soutenir, que la haine des Superstitieux. On ne peut les gagner ni par l'autorité, ni par la raison, parce qu'ils prennent pour des dogmes irréfragables toutes les idées qui passent par leur cerveau. Comptez toujours sur moi, comme sur vous-même; & persuadez-vous bien que mon nom ne sera jamais plus honorablement placé qu'au bas de cette Lettre, qui vous assure de tout mon dévouement & de tout mon respect.

A Rome, ce 27 Août 1748.

LETTRE CXLVII.

Au même.

C'EST m'enrichir de la maniere la plus éclatante & la plus superbe, que de me faire présent de votre dernier Ouvrage. Je le placerai de façon qu'il soit toujours présent à mes yeux; & je le lirai avec cette application qui imprime les choses dans l'esprit & dans le cœur. Il est étonnant qu'on ait fait servir la chaire à des

déclamations contre votre personne, & contre vos Ecrits. Ce qui doit vous consoler, c'est que ce sont des loups revêtus de la peau de brebis, & qu'on les connoît par leurs fruits. Je m'entretiendrois plus long-temps avec vous, si je n'étois pas né pour me priver continuellement de tout ce qui peut me faire plus de plaisir; mais si cette Lettre n'est pas fort étendue, mon respect, je vous proteste, ne peut l'être davantage; car il n'a pas d'autre terme que mon ame même qui ne doit jamais finir.

A Rome, ce 22 Octobre 1748.

LETTRE CXLVIII.

Au R. P. BAUDIER, *Professeur de Théologie au Grand College des FF. Mineurs Conventuels à Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambéry.*

SOYEZ persuadé, je vous prie, que je n'ai rien plus à cœur que vos propres affaires. Quant à la These que vous vous proposez de me dédier, je vous conjure d'y penser très-sérieusement. Je crois 1°. qu'il n'est pas à propos que votre Eleve fasse paroître mon nom à la tête de ses Conclusions Théologiques; 2°. que je

ne pourrai pas vous ſervir auſſi efficacement, quand on ſaura que j'ai des raiſons particulieres de m'intéreſſer à vous ; 3°. que je ſuis abſolument indigne de l'honneur que vous voulez me faire. Du reſte, ſoyez convaincu que quelque parti que vous preniez, ſoit que vous exécutiez ce projet, ſoit que vous y renonciez, je vous ſerai également attaché & dévoué. Je ſalue tous nos RR. PP. très-humblement, & j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1749.

LETTRE CXLIX.

Au R. P. Crutto, *Mineur Conventuel à Turin.*

Je ſuis réellement rempli de confuſion, quand je penſe à la Theſe qu'on veut bien me dédier, au Profeſſeur & au Soutenant qui daignent me faire cette faveur ; mais je vous le dis dans toute la ſincérité de mon ame, un pareil honneur méritoit tout un autre perſonnage que moi, qui ſuis le moins eſtimable de tous les hommes.

Je vous prie de m'acquitter envers le R. P. Baudier & ſon digne Eleve, d'au-

tant mieux que c'eſt à vous que je dois la dédicace en queſtion. Je deſire de tout mon cœur qu'il ſe préſente une occaſion où je puiſſe les convaincre de mes ſentimens, & leur donner des preuves que je ſuis à leur ſervice dans tout ce qui dépendra de moi. Je n'oublierai jamais que je vous ſuis redevable d'avoir été célébré dans une Ville auſſi renommée que la vôtre, & dans un Couvent qu'on peut appeller la fleur de votre Province. Ordonnez-moi du moins quelque choſe en revanche de ce que vous faites aujourd'hui en mon honneur, & me croyez pour toujours avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſibles. Votre, &c.

A Rome, le 27 Septembre 1749.

LETTRE CL.

Au R. P. Baudier, *Profeſſeur au College des FF. Mineurs Conventuels à Turin.*

Plut à Dieu que mes facultés me permiſſent de vous rendre toutes les actions de graces que vous méritez pour la magnifique dédicace dont vous m'avez honoré.

Je mettrai au plutôt ſous les yeux même

de notre Saint-Pere (Benoît XIV) la These qui répond parfaitement à votre mérite & à vos talens, mais dont je n'étois pas digne. Mon intention n'est pas seulement de la lui faire lire, mais de lui prouver combien on est zélé dans notre Ordre, même hors les confins de l'Etat Ecclésiastique, pour soutenir les droits du Saint-Siege. Il en aura une véritable satisfaction, il en tressaillira d'alégresse.

Pour moi, je pense vous avoir donné, ainsi qu'à votre généreux Athlete, la preuve la plus complette de ma reconnoissance, puisqu'au moment même où vous ferez soutenir cette These à Turin, au milieu des hommes les plus savans, elle recevra ici des applaudissemens solemnels de la bouche même du Saint-Pere, l'oracle de l'Eglise universelle. Je vous prie de me faire connoître en quoi je puis vous être utile, ainsi qu'à votre digne Eleve; comment je reconnoîtrai son attention; & par quel moyen je lui prouverai, ainsi qu'à vous-même, toute l'étendue de ma gratitude & de mon amitié. Peut-être qu'un heureux hazard me procurera l'occasion de vous voir ici. Ni le temps, ni mes affaires ne me permettent pas actuellement de m'entretenir plus long-temps avec vous. Recevez tous les sentimens avec lesquels, &c.

A Rome, ce 30 *Septembre* 1749.

LETTRE CLI.

Au R. P. Caldani, *Franciſcain.*

CROIRIEZ-VOUS qu'on a oſé me dédier une Theſe ; je dis oſer, car il faut plus que du courage, pour m'offrir un pareil encens ; à moi, qui ſuis le plus chétif mortel que je connoiſſe, & qui n'ai exactement rien en moi-même pour juſtifier ceux qui me font, ou cet outrage, ou cet honneur.

Ce qui m'a conſolé de cette entrepriſe, c'eſt que la Theſe eſt parfaitement énoncée, & qu'elle a pour ſujet ce qu'il y a de plus intéreſſant pour nous, & de plus admirable aux yeux de la Religion ; je veux dire l'Egliſe.

Quel vaſte champ, quand on l'enviſage du côté de la Foi ! C'eſt le domaine de Jeſus-Chriſt même, le prix de ſon ſang, le triomphe de ſes ſouffrances & de ſa miſſion. L'hiſtoire n'a rien d'auſſi magnifique à nous offrir, que la formation de l'Egliſe, & ſes victoires ſur les Tyrans, comme ſur les paſſions. Le ſpectacle de a nature même n'eſt qu'un objet indigne de nos regards, quand on le met en parallele avec celui de cette Société ſainte, où

les lumieres & les vertus effacent l'éclat des aſtres. Vous m'avez ſouvent engagé à composer un Traité de Théologie ſur cette matiere ſi belle, ſi féconde, ſi digne de nos recherches & de notre admiration; mais effrayé par l'immenſité du ſujet, le pinceau me tombe des mains toutes les fois que je veux eſquiſſer ce grand & ſuperbe tableau. Quand je penſe que c'eſt Dieu lui-même, ſon Verbe, ſon Eſprit, qui ont engendré l'Egliſe pour en faire un ſecond Ciel beaucoup plus lumineux que le premier, & qu'ils lui ont donné toute leur gloire & toute leur pureté, pour ſervir de flambeau pendant tous les ſiecles, & dans tous les climats; je ſens que mon courage m'abandonne, & qu'il ne me reſte d'exiſtence que pour remercier & pour adorer. Nous ne connoîtrons parfaitement l'Egliſe que lorſque nous ſerons dans le ſein de Dieu, dont elle émane, & vers qui elle tend ſans ceſſe, comme vers ſon ſouverain bonheur. Le monde eſt un voile ici bas, qui nous dérobe ſes clartés; & il faut néceſſairement qu'il ſe déchire, & qu'il diſparoiſſe, pour que nous puiſſions voir cette divine Egliſe dans toute ſa beauté, & dans toute ſon immenſité. Que d'hommes puiſſans en œuvres & en paroles, entre Adam & le dernier des élus qui fermêra l'anneau myſtérieux où ſeront compris tous les eſprits céleſtes &

tous les Saints ! c'eſt vraiment cette multitude innombrable dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, & que S. Jean apperçut au milieu d'un raviſſement qu'on ne peut exprimer.

Cette Egliſe, toute immenſe qu'elle eſt, ſubſiſte dans le cœur de chaque juſte, à raiſon de la charité, qui le lie intimement avec tous les habitans de la terre & du ciel; avec les hommes mêmes qui ne ſont pas encore nés, & qui, par l'effet d'une miſéricorde infinie, doivent un jour appartenir à Jeſus-Chriſt; car, telle eſt l'union qui attache tous les Elus; que ceux qui ſont morts, ainſi que ceux qui vivent, & ceux-mêmes qui n'ont pas encore vu le jour, forment un enſemble qu'on ne peut ſéparer; & c'eſt ce qui prouve, quoique nous y penſions rarement, qu'on a bien de la force & de l'étendue, quand on tient à des liens ſi puiſſans. Les particules de l'or, malgré leur étroite & durable jonction, n'ont point ce compacte qu'ont les amis de Dieu, parce que rien ne peut ni les diſſoudre, ni les diviſer. J'ai ſouvent pris plaiſir à lire de vieilles Théologies malgré leur tournure gothique, & j'y ai trouvé les penſées les plus propres à donner la plus haute idée de l'Egliſe & de la Religion. Il ſemble qu'on énerve moins les choſes, quand on s'attache moins à la diction, & que

les pensées gagnent ce qu'on perd du côté des mots. C'eſt ce qui fait que les Peres de l'Egliſe ſont ſi ſublimes, quand ils nous parlent de la morale & des dogmes. Leur langage paroît n'avoir rien d'humain ; & il n'eſt pas étonnant, que ce qui eſt éternel, abſorbe ce qui n'eſt que paſſager & momentané.

Il faut toute la vie d'un homme, & d'un homme très-pieux & très-ſavant, pour compoſer un excellent Traité ſur l'Égliſe. Il s'y trouve tant de prodiges, tant de beautés, que l'ame a de la peine à tout réunir, & à en former un enſemble qui ſoit digne du ſujet. Tout ce qui éblouit l'homme, perd ſon éclat, quand il eſt queſtion du Verbe éternel, & de ſes ineffables opérations, dont l'Égliſe eſt le réſultat ; car elle a reçu ſa perfection & ſa dignité dans la crêche & ſur la croix. Son commencement fut celui de l'univers. Le ſouffle créateur qui anima le premier homme, fut le germe de l'Égliſe, lequel paſſant d'Adam dans Abel, & ſucceſſivement dans le cœur de tous les juſtes, juſqu'à la fin des temps, n'a pu contracter aucune ſouillure dans la contagion des ſiecles, des climats & des nations.

Les vices qui environnent l'Égliſe, l'obſedent ſans la tacher. Elle ſurnage ſur les iniquités dont ce monde eſt rempli ;

& les pécheurs qui ſont dans ſon ſein ne ſervent qu'à la rendre plus belle & plus vénérable.

L'Apocalypſe eſt une mine d'or & de diamans, pour quiconque en auroit la clef, & qui voudroit travailler ſur l'Égliſe ; mais ce Livre eſt rempli d'une ſainte obſcurité qui ne ſe diſſipera qu'à la fin des temps. Les Apôtres & les Peres ont levé quelque coin de ce voile myſtérieux ; mais ſi légérement, que nous avons toute la peine du monde à y découvrir toutes les clartés céleſtes. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le ſaint effroi qu'il nous cauſe en liſant, doit nous avertir qu'il renferme de grands myſteres, & que la vie future qui nous eſt deſtinée, nous fera voir & connoître des choſes bien ſublimes & bien extraordinaires.

Les hommes de chair & de ſang qui n'ont point la foi, ne ſauroient ſe perſuader que l'Égliſe, dont ils ne jugent que par l'extérieur, ſoit auſſi merveilleuſe ; cependant elle enchaîne toutes les choſes viſibles & inviſibles ; & le monde lui-même n'a été créé que pour lui donner des enfans. Je me la repréſente comme un arbre, dont la cime touche le ſommet des Cieux, dont la racine pénetre juſque dans les plus profonds abymes, & contre lequel tous les orages ſe déchaînent,

nent, ſans pouvoir ni le flétrir, ni le renverſer. Voilà bientôt ſix mille ans qu'il ſubſiſte ſans interruption, ſous les noms d'ancien & de nouveau Teſtament; & c'eſt ſous ſon ombre que les Apôtres comme les Patriarches, que les Peres comme les Prophetes ont opéré leur ſalut, & celui d'une infinité d'ames qui les ont écouté avec ſoumiſſion.

Rien de plus foible à l'extérieur que l'Égliſe qui a pour chef & pour membres des hommes de chair & de ſang, ſujets à toutes les paſſions; qui n'a d'autres armes & d'autre force que ces paroles de Jeſus-Chriſt : *Allez, prêchez toutes les Nations; je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles :* mais rien de plus fort dans l'intérieur : car dirigée ſans ceſſe, & éclairée par l'Eſprit-Saint, Dieu lui-même eſt ſon rempart inébranlable. Il étendit ſa main toutes les fois qu'elle eut beſoin de ſon ſecours,& dans le temps que tout paroiſſoit déſeſpéré.

Elle a dans un ſens myſtique tout ce qu'a ce monde matériel, un feu central & tout divin qui la vivifie ſans interruption; un ſoleil qui l'éclaire au ſein même de la nuit; une fécondité qui la fait germer & fructifier pour le temps & pour l'éternité; une Roſée miraculeuſe qui l'embellit, & qui la rafraîchit comme la nature : elle a ſes diamans, ſes perles,

ſes métaux, ſes plantes, ſes fleurs. Ses ſacremens reſſemblent aux fleuves; ſes prieres aux douces vapeurs de l'encens; ſes bonnes œuvres aux fruits délicieux que la terre produit; ſes miniſtres aux aſtres qui nous guident, & qui nous éclairent.

Il y a un tel rapport entre tous les ouvrages de Dieu, une telle harmonie, que ce qui eſt corporel vient à l'appui de ce qui eſt ſpirituel; que ce qui eſt viſible s'unit aux choſes inviſibles pour former un tout qui bénit Dieu, & qui fait connoître ſon excellence & ſes grandeurs.

Je vous avoue que l'Égliſe eſt mon Univers. Elle eſt ſi ancienne; elle s'étend ſi loin; elle embraſſe tant d'objets, que je me perds dans ſon immenſité; elle ne fait qu'un ſeul point de tout les ſiecles & de tous les pays, par la préciſion avec laquelle elle les réunit; elle ne forme qu'un ſeul élu de tous ceux dont elle eſt la bouſſole & la mere, par l'identité qu'elle met dans leur croyance, dans leur eſpérance, dans leur charité. On diroit, en voyant le parfait accord qui regne parmi tous les membres de Jeſus-Chriſt, qu'il n'y a qu'un ſeul homme qui prie, qu'un ſeul homme qui agit.

Chaque perſonne ſéparée de l'Égliſe a des opinions particulieres ſur la Religion, chaque ſecte a une façon de

penser qui lui est propre ; mais dans la société sainte qui forme les Élus, il n'y a *qu'une foi*, *qu'un salut*, *qu'un Baptême.*

Voilà tous les articles & tous les points de vue qu'il faut embrasser ; quand on veut présenter l'Église telle qu'elle est, cette Eglise qui milite ici-bas sous un Chef visible, que le Messie a revêtu de son autorité ; qui souffre dans le Purgatoire sous la justice d'un Dieu qu'on ne peut voir sans être parfaitement pur ; & qui triomphe dans le Ciel, au sein même de la miséricorde & de la véritable gloire.

Ce tableau, tout racourci qu'il est, peut vous suffire pour l'exécution de votre projet. Avec le secours de l'Écriture Sainte, des Conciles, des Peres, de la Tradition, on vient à bout de former un Traité sur l'Église. Mais autre chose est d'enseigner ce qu'on doit savoir à ce sujet, autre chose d'en écrire d'une maniere qui réponde à son excellence & à sa dignité.

S. Augustin nous a fourni d'excellens matériaux sur l'Église, sur-tout dans ses Écrits polémiques contre les Donatistes. Il releva sur leurs ruines de la maniere la plus éclatante, ce superbe édifice qu'ils croyoient renverser : chaque siecle vit également tomber avec fracas les sectes qui oserent attaquer l'Église ; & il n'en resta

que des tourbillons de poussiere qui aveuglerent ceux qui ne furent pas attentifs à les dissiper.

Quiconque n'écoute pas l'Eglise, doit, selon l'oracle éternel, être regardé comme un Publicain ou comme un Païen; & c'est par-là qu'on doit terminer un Traité sur cette matiere, & que je termine ma Lettre, vous souhaitant toutes les prospérités que Dieu réserve à ses amis, & qui, quoique souvent présentées sous une apparence d'amertume, n'en sont pas moins des biens à desirer. On ne peut rien ajouter aux sentimens avec lesquels je suis, & que vous méritez. Votre, &c.

LETTRE CLII.

Au R. P. GENTIS, *Dominicain, Evêque d'Anvers.*

MONSEIGNEUR,

Je me suis acquitté de votre commission avec tout le zele dont je suis capable, quand il s'agit de vous-même, de l'Ordre respectable dont vous portez l'habit, & de l'excellente dignité dont vous êtes revêtu. Je suis fâché qu'il y ait une si grande distance entre les deux Pays que nous ha-

bitons. Ce qui me console cependant, c'est que nous sommes l'un & l'autre dans la position où Dieu nous veut, vous sur le chandelier de l'Eglise, & moi dans l'obscurité. Je ne vois rien dans le monde qui mérite mieux nos éloges & nos respects que l'Episcopat, soit qu'on le considere dans la source d'où il émane, soit qu'on l'envisage du côté des merveilleux effets qu'il produit. Il a Jesus-Christ, l'Auteur de toute sainteté, pour Instituteur & pour Chef; & par les graces qu'il confere, il unit la Terre au Ciel. Aussi voyons-nous que les Evêques furent toujours dans le plus grand honneur auprès des Empereurs & des Rois qui eurent le bonheur d'embrasser la Religion Chrétienne. Ils les regarderent comme leurs oracles dans les décisions de la Foi, comme leurs Anges tutélaires, capables de les diriger dans tout ce qui a rapport aux biens spirituels.

Le monde s'est malheureusement accoutumé à n'avoir plus la même vénération pour les successeurs des Apôtres; & cependant qui les méprise, méprise Jesus-Christ lui-même; car ils sont d'une maniere suréminente les Oints du Seigneur.

Vous ferez mieux que personne respecter cette sublime dignité, non par le faste que tout bon Evêque a en horreur, mais

par les vertus qui brillent en vous d'une maniere admirable, & qui sont les dons de l'Esprit-Saint.

Il n'y a pas un meilleur moyen de venger l'Episcopat des outrages que lui fait l'impiété, qu'en se montrant doux & humble de cœur, qu'en se comportant en un mot comme vous vous comportez à l'égard de vos Diocésains.

Le temps, Monseigneur, que vous avez passé dans l'Ordre de S. Dominique, est le meilleur Noviciat que vous ayiez pu faire de l'Episcopat. On y étudie, on y prêche, on y prie, on y édifie ; & l'on n'y trouve que des exemples de sainteté & des occasions de travailler à son propre salut, en travaillant à celui des autres.

Le R. P. Bremond vous est toujours singuliérement attaché. Il ne parle de vous qu'avec effusion de cœur. Rien n'est plus consolant pour un Général que d'avoir des enfans, qui comme vous, Monseigneur, apprennent à aimer la Religion & à la pratiquer.

Le Pays que vous habitez ne vous offrira pas des tableaux aussi vigoureusement prononcés que ceux d'Italie ; mais il vous offrira néanmoins des chefs-d'œuvre dignes de toute l'attention d'un connoisseur. On veut être Rubens, quand on voit ses ouvrages, comme on desire être Michel-Ange, quand on admire ses productions.

Ce que je craindrois pour tout autre que vous, Monseigneur, c'est qu'Anvers, si souvent exposée à être le théatre de la guerre, ne vous mît dans le cas d'être souvent interrompu dans votre repos & dans vos fonctions. La Flandre est bien différente de notre Italie par sa situation. Mais le sage se fait une solitude à lui-même au milieu de son propre cœur; & rien ne trouble sa tranquillité, quand il est bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces du Ciel. C'est votre position, comme c'est la mienne de vous répéter à tout instant les sentimens de respect, d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, &c.

A Rome, ce 6 Novembre 1750.

LETTRE CLIII.

Au Docteur BIANCHI, *à Rimini.*

Vous me faites un plaisir sensible, mon cher Docteur, en m'invitant à aller à Rimini, parce que vous me rappellez un lieu où j'ai fait mes premieres études; & vous me causez en même temps un vrai chagrin, en ce que je ne puis effectuer le desir que j'ai d'aller vous embrasser. Je

ſuis lié par un vœu d'obéiſſance qui attache mon corps au Couvent des SS. Apôtres, mais qui n'empêche pas mon ame de voyager & de parcourir toute la bonne Ville que vous habitez. Je liſois encore ces jours-ci que Rimini eſt réellement une Cité fameuſe, quand on conſidere ſon antiquité ; que Tite-Live en parle comme d'une Colonie qui ſecourut Rôme dans le temps où cette Capitale étoit vexée par l'armée d'Annibal ; qu'Auguſte, ainſi que Tibere, ſe firent un devoir de l'orner de pluſieurs monumens, témoin le pont qui ſubſiſte encore aujourd'hui ; que cette Ville reſta fidelle à ſes maîtres juſqu'à la fin de leur Empire ; & enfin qu'après avoir paſſé ſous la domination de Exarques de Ravenne, ſous celle des Lombards, des Malateſtes (famille illuſtre d'Italie) elle devint tributaire & ſujette des Souverains Pontifes. C'eſt dommage que la Mer ſe ſoit retirée de ſes murs à plus d'un mille, & qu'elle ne ſoit plus aujourd'hui qu'à demi habitée. Mais que vous dis-je là que vous ne ſachiez pas !

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſuis toujours un de ſes habitans par l'attachement que j'ai pour elle. Il eſt naturel d'aimer avec tendreſſe un Pays où l'on a porté ſes premiers pas, & où l'on a paſſé des années qui ſont toujours précieuſes, parce

qu'elles sont le prélude de la vie. Je parle ici de mon enfance, qui me rappelle ce que j'étois alors, & ce que je ne suis plus. Notre vie est exactement un livre, dont la préface est l'enfance, & chaque feuillet que nous tournons, un jour qui passe pour ne plus se reproduire à nos yeux. Ceux du moins qui en retiennent quelque chose, sont dédommagés de cette rapidité qui nous entraîne, & qui nous ride lorsque nous croyons avoir encore la fraîcheur de la jeunesse. La vie est en plusieurs tomes pour ceux qui ont de belles actions & qui vivent long-temps; & elle n'est qu'une feuille volante pour quiconque ne fait que végéter, ou qui n'a ici-bas qu'une courte durée.

Oh, mon cher Docteur, que j'aime à faire avec vous de pareilles réflexions! car vous êtes un Sage qui voyez les choses du bon œil, & qui connoissez mieux que personne & le néant de la vie, & le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour les autres & pour soi-même. C'est le moyen de tromper le temps, qui prend plaisir à se jouer de nous, en croyant tout effacer. Il est beau de faire des œuvres durables pour l'Eternité, & sur lesquelles le temps n'ait conséquemment aucune prise.

Je ne sais pas ce que deviendra l'affaire de notre compatriote. Je m'efforce de

tout mon cœur de le servir, mais par sa mauvaise tête il dérange tout ce que je fais. Je l'excuse encore, malgré tous ses torts; car enfin dépend-t-il de nous d'avoir des fibres & des organes propres à contribuer à notre bonheur ?

Je vous sais bon gré d'avoir envoyé un autre vous-même à Saint-Archangelo, pour tâcher d'y guérir le bon & vertueux homme auquel nous sommes l'un & l'autre, & avec tant de raison, si fortement attachés. Vous me consolez, en m'apprenant que ce n'est pas une hydropisie de poitrine. Il lui faudra un grand régime, s'il en revient.

L'étranger qui doit m'apporter un livre, n'a point encore paru. Il se sera vraisemblablement arrêté à parcourir toutes les Villes qui se succedent jusqu'à Rome, & qui sont comme autant d'anti-chambres qui annoncent une salle magnifique. Je le recevrai doublement bien, & comme venant de votre part, & comme étant étranger. Mais je gagerois d'avance qu'il arrivera au moment que je serai bien occupé. Cela ne manque jamais, & me fait d'autant plus de peine, qu'alors je n'ai pas le loisir de donner tout le temps que je voudrois à un homme qui m'a fait la grace de me visiter; & que cela paroît avoir un air de mauvaise volonté à l'égard de celui qu'on reçoit.

Soyez sûr, mon cher Docteur, que vous m'êtes toujours présent, & que mon cœur me répete continuellement les sentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec lesquels je suis à toute épreuve. Votre, &c.

A Rome, ce 7 Juin 1758.

LETTRE CLIV.

Au même.

JE serois fâché, mon très-cher Docteur, que vous apprissiez par d'autres que par moi-même, ma promotion au Cardinalat, chose si inouie, si peu attendue de ma part, qu'il me faut toute ma présence d'esprit, pour me persuader que ce n'est pas un songe. Je reconnois maintenant que vous n'aviez pas tort de me gronder quand je ne voulois pas étudier; je vous rendrois ici graces de ce que vous fîtes alors pour moi, si c'étoit un avantage que d'être élevé à des dignités qui nous tirent de nous-mêmes, & qui nous placent malgré nous dans le centre de l'agitation & du tumulte.

Ce qui me rassure, c'est que la seule Providence, à l'ombre de laquelle j'ai toujours veillé & dormi, m'a mené par

la main, & qu'il n'y a eu ni intrigues, ni même aucun desir de ma part, pour parvenir au rang où l'on vient de me faire monter.

Vous n'auriez pas deviné cette métamorphose, malgré toute votre sagacité. Il me faudra faire maintenant bien des efforts; & je crains malheureusement que ce ne soit en pure perte, non pour me trouver au pair de ceux auxquels le Saint Pere vient de m'associer, mais pour me rendre digne de leurs bontés. Si je ne suis pas leur confrere du côté du mérite, je tâcherai de l'être au moins par mon attention à leur plaire, & à gagner leur bienveillance.

Combien ma mere ne seroit-elle pas étonnée, elle qui ne vouloit pas que j'entrasse dans l'Ordre de S. François, si elle voyoit aujourd'hui cet étrange événement! mais elle a subi le sort que nous subirons bientôt, & que je ne perds jamais de vue, dans la crainte d'avoir de l'orgueil. Me voilà Cardinal; mais que de Cardinaux qui ne sont plus, & dont les personnes & les noms dorment dans la poussiere & dans l'oubli!

Dites quelque chose de ma part, & de la maniere dont vous savez dire tout ce qui vous plaît, à nos amis communs. Assurez-les tous que si je puis les obliger d'une maniere ou de l'autre, ils trouve-

ront

ront toujours en moi le cœur le plus zélé pour leurs intérêts, & le plus disposé à les obliger en tout temps & en tout lieu: & vous sur-tout, mon cher Docteur, ne m'épargnez pas; car vous savez combien Ganganelli, votre serviteur & votre ami, vous fut toujours attaché.

A Rome, ce 30 Septembre 1759.

LETTRE CLV.

Au même.

M. T. C. *& illustre Docteur*,

Au lieu de me parler de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour le prétendu service que je vous ai rendu, remerciez-vous vous-même de ce que vous m'avez procuré la plus heureuse occasion de pouvoir vous prouver combien je vous honore & je vous aime. Il n'y a point de termes qui coûtent à mon Éminence; comme il n'y a point de démarches qui lui soient pénibles, quand il s'agit d'obliger, sur-tout un ami tel que vous, dont la liaison date d'aussi loin.

N'allez pas, de grace, vous imaginer que l'affaire dont vous m'avez chargé,

& qui est heureusement terminée à votre satisfaction, fût une montagne à gravir. Je n'ai eu malheureusement que quelques pas à faire pour réussir, car je voudrois en faire bien davantage à dessein de vous témoigner tout mon zele & toute mon affection. Votre nom a fait beaucoup plus que le mien, tout Cardinal que je suis, pour obtenir ce que vous avez desiré. La ville de Rimini seroit trop glorieuse si toute la gloire que vous méritez, demeuroit concentrée dans ses murs : mais cette gloire a passé pardessus ses tours, & a volé très au loin, & cela bien malgré vous : car plus les talens & les vertus se cachent & s'humilient, plus la voix de la renommée prend soin de les faire connoître & de les publier ; & de-là vient qu'il ne passe point d'étranger à Rimini, qui ne demande à voir le Docteur Bianchi, & qui n'y arrive avec des tablettes sur lesquelles votre nom est déja crayonné.

Il faut bien que le mérite soit dédommagé des traits que lui portent la calomnie & l'envie : sans cela, on succomberoit sous le poids des talens, & l'on redouteroit infiniment le malheur d'en avoir.

La Providence a si bien arrangé les choses, qu'elle compense le mal par le bien ; & que pour ne pas livrer l'homme

de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'éleve & l'abaisse alternativement. Nous serions trop fiers, si nous n'avions que des prôneurs; & trop humiliés, si nous ne rencontrions que des détracteurs. Il nous faut un équilibre qui nous soutienne entre la louange & la satyre, pour nous tenir au niveau de l'humanité.

La Sagesse éternelle, mon cher Docteur, a vraiment tout disposé avec force & avec douceur : si dans un temps elle nous verse un calice d'amertume, dans un autre elle nous offre le breuvage le plus gracieux. Buvons alternativement dans cette double coupe mystérieuse qu'elle nous présente, & nous éviterons les écueils d'une joie excessive, & l'atteinte d'un chagrin immodéré.

Heureux celui qui a l'ame d'une trempe forte, & qui ne se laisse amollir par aucun contre-temps ! Le Juste dont parle Horace fait envie, lorsqu'on en lit la description ; mais celui de l'Evangile est le seul que nous devions imiter. Toujours au même degré de bonheur, il ne voit son repos troublé ni par les revers, ni par les calomnies; parce que son existence est intimement unie à l'éternité de Dieu.

Ne vous lassez point, mon cher Docteur, de me procurer des occasions de

vous renouveller cette tendre & pure amitié que j'ai toujours eue pour vous, & qui me comble de joie, quand je puis me dire votre serviteur & votre ami.

A Rome, ce 15 Septembre 1763.

LETTRE CLVI.

Au R. P. SBARAGLIA, *Définiteur perpétuel des Mineurs Conventuels, à Bologne.*

MON RÉVÉREND PERE,

Il m'est infiniment glorieux d'apprendre qne vous ne m'avez pas oublié, & que vous avez jugé ma chétive personne digne de recevoir l'excellent Ouvrage dont vous venez de m'enrichir. Il étoit attendu dans cette Ville avec la plus grande ardeur; & cela est si vrai, qu'un de nos plus fameux Littérateurs, avide de le dévorer, ne me l'a laissé que vingt-quatre heures entre les mains.

Le succès qu'il aura infailliblement vous engagera à coup sûr à nous donner d'autres Ouvrages, encore plus utiles & plus étendus. J'espère vous offrir un jour en échange, pour peu que j'en aie le loi-

ſir, *ſi otiari licuerit*, un fruit de ma plume, qui tendra à découvrir le vrai ſens de S. Auguſtin, dans les trois Livres où il traite de la *Correction*, *& de la Grace*, *de la Prédeſtination des Saints*, *& du don de la Perſévérance.* Je tâche d'y découvrir le véritable eſprit du ſaint Docteur ſur les matieres de la grace.

Si le ſuccès répond à nos vœux, *ſi votis cuncta reſpondenint*, je me flatte que mes remarques ſur un ſujet auſſi important, pourront être de quelque utilité. C'eſt ici un ſecret que je vous confie, & que vous voudrez bien garder. Favoriſez-moi, je vous ſupplie, de vos lumieres & de vos avis, pour que je puiſſe traiter une pareille matiere avec intérêt & avec vérité; & ſouffrez qu'en vous baiſant humblement les mains, je vous réitere les ſentimens d'attachement, d'eſtime & de reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

A Rome, le 1 Juin 1742.

LETTRE CLVII.

Au même.

MON RÉVÉREND PERE,

Je suis obligé de vous confesser le peu de mérite qui se trouve en moi, & pour vous faire perdre la trop bonne opinion que vous en avez, & pour refuser le travail auquel vous voulez m'appliquer. Je ne redoute point la peine; mais encore faut-il avoir la capacité requise pour faire un Ouvrage digne de soutenir l'analyse de la critique & de la raison.

Si j'ai prêté ma plume au desir du Cardinal Cibo, c'est qu'il s'agissoit d'un sujet facile à traiter, où l'art oratoire & le goût n'étoient pour rien. Je lis toujours les meilleurs Livres possibles, & je m'applique sans relâche à l'histoire chronologique de l'Eglise, comme à l'un des meilleurs appuis de la Religion.

Je voudrois bien pouvoir ne point me brouiller avec Aristote, & sur-tout avec Scot, à raison de l'ancienne connoissance, & de la confraternité; mais à chaque moment je suis obligé de les laisser en chemin, pour prendre des routes plus sûres & beaucoup mieux allignées. Notre

siecle n'est pas la saison des pointilleuses subtilités : on y veut de la substance & des vérités, plutôt que des distinctions & des mots. Eh ! pourquoi s'entortiller pour dire des choses simples, & ne pas s'énoncer aussi clairement en philosophant, qu'en vous assurant de la haute estime avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1742.

LETTRE CLVIII.

*A M. l'Abbé ***.*

Puisque vous me consultez, mon cher Abbé, sur le Discours que vous m'avez fait passer, je vous dirai qu'il sent trop le Rhétoricien, & qu'il y manque cette forte éloquence qu'on doit employer, quand on parle des Maîtres du monde. Il faut tâcher de s'élever en esprit, autant qu'ils le sont en dignité, & faire sortir du sein de la Religion même, de grands traits qui les représentent comme les images du Dieu vivant.

Vous avez le plus beau sujet à traiter. Le respect & l'obéissance qu'on doit aux Rois, prennent leur source dans l'Eternel même, qui veut qu'on honore ceux

qu'il a revêtus de son autorité ; & d'ailleurs combien de choses le cœur ne dit-il pas, quand il s'agit de faire l'éloge de nos peres, de nos maîtres, de nos tuteurs ! L'existence des peuples n'est complette, que lorsqu'elle est intimement unie à celle des Princes qui les gouvernent. Alors c'est un tout qui retrace l'harmonie du Ciel, & qui répand de toutes parts l'alégresse & la félicité.

Je suis content du morceau qui peint les horreurs de l'anarchie, & qui démontre qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonstance, aucun temps, aucune occasion, où il soit permis de se révolter contre l'autorité.

L'obéissance qu'on doit aux Rois & à ceux qui les représentent, tient essentiellement à celle qu'on rend à Dieu ; & plus on est Chrétien, plus on honore la Royauté. Tertullien, dans son Apologie en faveur du Christianisme, peint les Fideles de son temps comme les sujets les plus attachés à leurs Princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les plus exacts à payer les impôts. Jesus-Christ met sur la même ligne, & la soumission qu'on doit aux Monarques, & celle qu'on doit à l'Eternel : *Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à César ce qui appartient à César.* Point d'excuse, point de prétexte, point de raison pour s'en dispenser. J'ai été at-

tendri, je vous l'avoue, en lisant l'article où vous dites qu'il n'a jamais été plus doux d'obéir à ses Princes que dans ces temps heureux, où ils se communiquent sans réserve, & où ils s'occupent tous du bonheur de leurs sujets.

Il est vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil sujet, puisque vous vivez sous les yeux d'un Monarque (*Dom Carlos, alors Roi de Naples, actuellement Roi d'Espagne*), qui, par son esprit d'ordre, de clémence & d'équité, fait régner avec lui toutes les vertus. Naples, comme vous le dites très-bien, se félicite moins des beautés que le sol & le climat lui prodiguent en abondance, que d'un regne aussi équitable & aussi doux; c'est par-là que je finirois mon Discours: le reste est superflu. Il est important pour un Orateur, comme pour un Poëte, de savoir s'arrêter à propos. Le Panégyrique de Trajan, tout beau qu'il est, m'a toujours paru trop long. Il y a, même à l'égard des plus belles choses, une certaine saciété qui doit nous engager à être sobres dans notre maniere d'écrire, & de discourir quand employons les charmes de l'éloquence & les élans du génie. Un parterre est toujours moins étendu qu'un Jardin : les fleurs flattent plus agréablement les yeux, lorsqu'on ne les voit qu'en petite quantité. Le Ciel, quoiqu'enrichi

d'un nombre infini d'étoiles, n'en offre à notre vue qu'un nombre déterminé. Les meilleurs Prédicateurs nous lassent, lorsqu'ils passent les bornes d'un Discours. L'éloquence n'est énergique qu'autant qu'elle exprime la chaleur & la rapidité du feu. J'ai entendu reprocher à nos illuminations, comme à nos plus beaux feux d'artifice, de durer trop long-temps. L'admiration, ce sentiment qui suspend l'activité de l'ame & des sens, est toujours d'une courte durée, & l'on est assuré de n'être plus que foiblement ému, dès qu'il vient à finir. Il y avoit un de nos Peres à Bologne qui n'étoit jamais plus d'une demi-heure en chaire, quoiqu'il fût l'homme le plus éloquent; mais l'on disoit de lui, qu'il n'y paroissoit que pour éclairer & pour tonner. C'étoit la plus belle tempête, quand il peignoit les horreurs du péché; & le plus beau ciel, quand il faisoit voir les charmes de la vertu. Vous trouverez mes notes sur votre Discours à la fin du cahier: si vous n'en êtes pas content, vous le serez au moins des sentimens avec lesquels je suis pour la vie, &c.

A Rome, le 7 Novembre 1752.

LETTRE CLIX.

Au Duc de MATTALONE CARAFFA.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

Je viens de recevoir dans la minute les Livres qu'on vous envoie de Paris, avec ceux que j'avois demandés. Je ſuis charmé que cette occaſion me renouvelle le plaiſir que j'eus de vous rendre mes hommages, lorſqu'à votre retour de France vous paſſâtes par cette Capitale. Alors je vous admirai comme un Seigneur que l'aménité Françoiſe & le génie Napolitain plaçoient parmi nos perſonnages les plus intéreſſans & les plus deſirés.

Dom Diomede, votre très-cher frere, ſe porte bien ; & le College Clementin m'a rendu les meilleurs témoignages de ſon application & de ſa ſageſſe. Il n'oublie point qu'il tient par la naiſſance à la Maiſon Colonna, par les alliances à la Maiſon Borgheſe, & qu'il doit en conſéquence travailler doublement à ſoutenir avec éclat d'auſſi grands avantages.

Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les Livres venus de Paris à votre adreſſe, ne ſont ni profanes, ni

frivoles ; & que par la raiſon qu'on doit bien juger d'un homme qui aime les bons Ouvrages, il eſt impoſſible qu'on n'ait pas de vous la meilleure opinion.

Quant à moi, il me ſeroit impoſſible d'étendre plus loin le reſpect & l'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Seigneur illuſtriſſime, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 16 Juin 1753.

LETTRE CLX.

Au même.

On n'a rien retenu à la Douane des Livres qui vous étoient adreſſés. Outre qu'ils ne ſont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés ; & comme Conſulteur du ſaint Office, mes remontrances n'euſſent pas été ſans effet.

Je deſire de tout mon cœur que vous puiſſiez édifier le monde, autant que vous ſavez lui plaire, & que vous ajoutiez à la gloire des grands hommes de votre Maiſon & de la Nation, celle de leur reſſembler. Le Public eſt en droit de vous ſommer de marcher ſur leurs pas. Les grands Seigneurs ont des engagemens, qu'ils

qu'ils ne peuvent se dispenser de remplir, sans manquer à la Patrie, à la postérité, & à la Religion sur-tout, qui a droit d'exiger de grands exemples de la part de ceux dont le nom imprime du respect.

Quand on est excité par les motifs de la Religion & de l'humanité, on fait des prodiges, on s'arrache des bras de la mollesse, pour passer dans le sein de la véritable grandeur. Si vous trouvez que je sors de ma place en vous insinuant cette morale, je m'y remets sur le champ, en me disant avec tout le respect possible, Monsieur le Duc,

Votre très-humble, &c.

A Rome, le 26 Août 1753.

LETTRE CLXI.

A l'Abbé Ruggieri.

Voici bientôt le moment de répondre sur l'affaire que nous avons entamée, & qui va finir. Il est très-permis de douter de la décision qui sortira de la bouche des Députés, d'autant mieux que le Frere Laurent, (*il parle ici de lui-même*,) fait parfaitement ce que semble promettre le

conſeil de pluſieurs perſonnes réunies. Un Allemand flatté de l'eſpoir de gagner un procès pendant au tribunal de Milan, à raiſon de la bonne volonté que lui avoit montré chacun des Juges en particulier, s'écria tout franchement, en entendant prononcer la Sentence qui le condamnoit: *Senatores boni viri, ſed ſenatus mala beſtia:* Les Sénateurs ſont de braves gens, mais le Sénat eſt une méchante bête. Réglez-vous là-deſſus, & commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 10 *de l'an* 1759.

LETTRE CLXII.

Au même.

SI je vous ennuie, je ſuis encore plus ennuié que vous. De grace, mon cher Abbé Ruggieri, ne permettez pas que le jour de demain ſe paſſe ſans avoir l'ordre de la Propagande pour les quatre cens cinquante écus en queſtion. Souvenez-vous qu'on écrit à Urbino, que le paiement étoit prêt pour tout endroit où l'on voudroit faire payer. Je ne voudrois pas faire un mauvais perſonnage à l'égard de certaines gens qui ont la langue longue

d'une aune, & les dents les plus aiguës.

Si je n'ai pas voulu recevoir avant ſon échéance le papier que j'attends, qu'au moins je le reçoive demain, jour où il écheoit. Votre ſerviteur, & votre ami le Frere Laurent.

Ce 27 Mars 1759, à l'entrée de la nuit.

LETTRE CLXIII.

*Au R. P. D***.*

JE vous apprends tout bas que je viens d'être nommé Cardinal. Tâchez de vous gliſſer dans ma cellule ſans être apperçu. J'ai beſoin de votre préſence pour me conſoler : j'ai la plus grande antipathie pour les honneurs ; & l'on me fait le plus grand mal poſſible, en voulant me faire le plus grand bien. Outre que je n'ai point de quoi répondre aux éminentes vertus de ceux dont je vais être Confrere, & que de ce côté-là, je mourrai sûrement inſolvable, je vois mon repos s'enfuir à tire d'aile. Adieu ; je vous attends ce matin à onze heures.

P. S. Ce qui me conſole, c'eſt que, quand on m'a annoncé ma promotion, j'ai été auſſi ſurpris qu'on le ſera dans

Rome. Encore une fois, venez me consoler : votre grand Collegue, qui n'a réellement d'autre grandeur que ses six pieds, ne manquera pas de s'écrier : *cela n'est pas possible !* Il courra vîte aux .... pour leur apprendre cette nouvelle ; mais ce sont des curieux à qui l'on n'apprend rien.

LETTRE CLXIV.

Au R. P. EDMONDE REIN, *Profès de l'Ordre des Citeaux à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac.*

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

J'ai reçu dans son temps, & lorsque j'étois encore à la campagne, la Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, le 12 Septembre dernier, dans laquelle vous m'exprimez de la maniere la plus touchante votre vive amitié : comptez, je vous prie, sur le retour le plus sincere de ma part, & sur le desir que j'ai de vous en convaincre efficacement.

Vous êtes heureusement pour moi à la veille de faire mentir le proverbe qui dit,

pro toto mundo Romam non ibo secundò (1), puisque la cause de .... nous procurera bientôt le plaisir de vous revoir ici ; alors ma joie n'aura plus de bornes, & j'aurai l'occasion de reconnoître tous les services que vous m'avez rendus. Comme vous avez une très-grande influence dans votre Ordre, votre présence fera ici le meilleur effet.

Quand pouvons-nous précisément espérer le bonheur de vous embrasser ? Assurez N. N. de toute ma vénération. J'aime à me persuader que le Prince aura reçu dans le courant de Mai ma Lettre d'actions de graces. Mettez-vous bien dans l'esprit comme dans le cœur, que je suis irrévocablement pour toute la vie, avec la plus sincere & la plus tendre amitié, votre affectionné, &c.

A Rome, ce 12 Octobre 1759.

---

(1) Je ne retournerois pas à Rome pour tout l'or du monde.

LETTRE CLXV.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'eſt réellement un malheur pour moi, qui deſirois vous voir continuellement ici, de vous ſavoir ſi vivement attaché aux intérêts de l'Abbaye d'Ebrac. Les affaires de votre Maiſon ne pourroient-elles donc pas être confiées à quelqu'autre Religieux ? Hélas ! non : on y connoît vos talens, votre eſprit, votre intégrité, au point qu'il faut que je me fâche contre votre mérite qui vous tient ſi loin de nous. Ne voilà-t-il pas encore qu'il va vous conduire en France, & nous priver du bonheur de vous voir cette année, comme je l'eſpérois ?

Je vous ſouhaite le voyage le plus heureux, la ſanté la plus floriſſante, & le ſuccès le plus avantageux : c'eſt travailler pour ſoi-même, que de travailler pour ſon Ordre ; motif puiſſant qui demande tous vos ſoins, & qui m'engage à vous prouver plus que jamais toute l'affection avec laquelle je ſuis de tout mon cœur, &c.

LETTRE CLXVI.

Au même.

Vous voilà servi selon vos desirs : je vous envoie la permission de lire, & de retenir les Livres défendus avec toute l'extension que vous pouvez souhaiter.

Le Cardinal Galli croit obliger votre Ordre, en accordant la liberté à tous les Religieux qui le desirent, d'embrasser une Regle plus austere ; & il pense, outre cela, contribuer à l'amendement du sujet en question, en lui procurant l'occasion de mener une vie mortifiée, pour réformer ses mauvais penchans. Je vous rends ce qu'il m'a dit mot pour mot.

Si je puis vous être de quelqu'autre utilité dans tout ce qui concerne les affaires de votre Ordre, employez-moi sans réserve, comme étant de toute mon ame, & pour toujours votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Mai 1761.



LETTRE CLXVII.

Au même.

Les trois Lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire dans le courant du mois de Décembre dernier, me sont toutes parvenues comme vous le desiriez. J'ai attendu pour répondre aux deux premieres, que j'eusse pris des arrangemens pour vous donner des nouvelles sûres du .... que vous m'avez demandé ; & j'allois vous répondre, quand j'ai reçu votre troisieme Epître pleine d'amitié, & de souhaits pour ma conservation. Recevez-en, non tous mes remercîmens, car il y en auroit trop, mais tous ceux que je puis vous tracer ici : persuadez-vous bien que je ne connois point de bornes à l'amitié que je vous ai vouée, & que je m'estimerois le plus heureux des hommes, si je pouvois vous en donner des preuves. Venez donc à Rome, pour que j'aie la satisfaction de vous embrasser, & de vous dire & redire combien je suis de tout mon cœur, & inclusivement jusqu'au tombeau, votre affectionné serviteur.

A Rome, ce 15 Janvier 1762.

LETTRE CLXVIII.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire le 28 Février dernier, m'a comblé de joie : j'étois alors fort inquiet de votre ſanté, & j'allois même juſqu'à croire que vous m'aviez oublié, ſans pouvoir en deviner la raiſon. Enfin, j'ai été heureuſement détrompé.

C'eſt avec raiſon que Seneque dit une choſe qu'on peut appliquer à la circonſtance où vous vous trouvez : *Cum celeritate temporis utendum, velocitate certandum eſt* (1). L'uſage que vous avez fait de..... les momens que vous avez enviſagés.... Tout annonce votre eſprit, votre dextérité, & que perſonne ne ſait mieux que vous faire les choſes à propos.

La fin de cette Lettre ſera ſemblable au commencement, pleine de la conſidération, & de l'attachement, &c.

A Rome, ce 14 *Mars* 1763.

(1) Lorſque le temps preſſe, il faut joûter de viteſſe.

LELTRE CLXIX.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, d'après votre demande, la plus ample permiſſion, pour les deux Religieux que vous m'avez déſignés, de lire les Ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au Frere Arnold Fahkner, parce qu'on n'eſt pas dans l'uſage de l'accorder à ceux qui n'ont pas un emploi qui le requiert, ni une atteſtation de l'ordinaire.

Je vous rends mille graces des indications que vous me donnez : je vous prie de me continuer cette faveur, & de m'adreſſer vos Lettres par la voie de M. l'Abbé Scioderon.

A Rome, le 3 Mars 1764.

LETTRE CLXX.

Au même.

AYANT été obligé de me rendre auprès de Sa Sainteté, pour lui parler d'une affaire importante, elle me demanda avec un air d'intérêt de vos nouvelles; & sur ce que je lui dis que vous deviez vous trouver à Rome au mois de Septembre, au cas que le R. P. Abbé vous en accordât la permission, elle me dit d'un air riant, *nous savons cela.*

Je m'informerai avec le plus grand soin de l'arrivée du cher Baron, pour lui donner des preuves de mon estime. Quant au canonicat de.... je m'en tiens aux Lettres que je vous ai écrites touchant cet article, ainsi que vous devez en fait d'amitié, vous en rapporter à mon cœur qui vous répete avec le plus grand plaisir, &c.

A Rome, le 4 *Mai* 1764.

LETTRE CLXXI.

Au même.

Les vœux que vous avez formés pour moi au renouvellement de l'année, excitent la plus juste reconnoissance & la plus vive sensibilité. Je les défie d'être plus ardens & plus étendus que ceux que j'adresse au Ciel, pour tout ce qui peut vous être utile & dans ce monde & dans l'autre. Je vous prie de vouloir bien me rappeller dans le précieux souvenir de Messieurs vos aimables Chanoines. Il m'est impossible de vous rendre toute l'amitié avec laquelle je serai éternellement votre affectionné serviteur.

A Rome, ce 18 *Février* 1765.

LETTRE CLXXII.

Au même.

Votre derniere m'a tellement consolé & réjoui, que j'ai fait part de ma satisfaction à plusieurs de nos amis, tant j'étois transporté du doux plaisir de recevoir des marques de votre précieuse amitié,

tié, d'autant plus flatteuse à mes yeux, que je les mérite moins. Quoique j'aie différé de vous répondre, je n'ai jamais perdu de vue l'attachement qui nous lie depuis plusieurs années, & il n'a pas moins fallu que mes affaires & mes emplois, pour m'empêcher de vous en assurer; car il n'y a ni temps, ni éloignement qui puissent altérer en la moindre chose les sentimens que je vous dois.

Aussi me suis-je souvenu de vous à l'Autel, devant celui qui doit être le principe & le lien de tous les vrais amis; de sorte que si vous êtes loin de mes yeux, vous ne l'êtes sûrement pas de mon cœur. Mon ame sera vraiment satisfaite, quand j'aurai le plaisir de vous voir, de vous entendre & de vous embrasser. . . . .

Qui sait....? *non est abbreviata manus Domini*: Le bras de Dieu n'est pas raccourci. . . . . .

Je me réjouis de vous savoir à Ebrac, content de votre nouvelle dignité; mais je voudrois savoir, pour ma consolation, quels en sont les charges & les privileges.

J'ai reçu votre Lettre par la voie de Naples. Adieu, mon cher Edmonde; conservez-moi dans votre souvenir; aimez-moi comme je vous aime, & ne cessez pas de me recommander à Dieu dans vos Oraisons & saints Sacrifices. C'est le moyen le plus admirable & le plus sûr de

me prouver votre amitié, & d'exciter en moi la reconnoissance & l'affection avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 11 Octobre 1765.

LETTRE CLXXIII.

Au même.

JE reçois tout présentement votre précieuse Lettre, datée du 29 du courant; & je présume que dans ce moment même on doit vous en remettre une de M. le Cardinal-Secretaire d'Etat, à qui je communiquai votre départ pour Rome, malgré l'hiver qui nous menace.

Vous ne pourriez mieux faire, au cas que la résidence qu'il doit à son Eglise en qualité de Chanoine, ne soit pas un obstacle, que de vous associer pour compagnon de voyage, le très-cher Abbé Balbey, que je salue de tout mon cœur. Alors il seroit bien agréable de répéter tous ensemble le vieux proverbe, que, si les montagnes ne se rencontrent pas, les hommes ont cet avantage.

Je me fais d'avance un vrai plaisir, & une véritable fête de vous embrasser à Rome pour la troisieme fois. Votre voya-

ge ne peut manquer d'avoir le plus heureux succès si mes desirs sont exaucés.

Le Saint-Pere est actuellement en villégiature à Castelgandolfe; & cette saison arrête le cours des différentes affaires; mais il n'en est pas de même de mon amitié pour vous, que rien ne peut interrompre, & qui égale la parfaite estime avec laquelle je suis de toute mon ame, votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Octobre 1766.

LETTRE CLXXIV.

*Au R. P. ***. à Milan.*

M. R. P.

Je crois avoir dissipé toutes les préventions que M. le Cardinal.... avoit contre vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai plaidé votre cause avec plus de chaleur que si c'eût été la mienne propre. Il écrira en Espagne en votre faveur; & je ne doute point que les Espagnols, dont la magnanimité répond à l'équité, ne vous accordent ce que vous avez droit de demander. Il s'agira de bien choisir votre temps; car il arrive souvent qu'on nous

refuſe, uniquement parce que nous ne ſaiſiſſons pas le moment favorable.

Le ſéjour que vous devez faire à Milan, vous procurera l'occaſion d'y voir de belles choſes, qui dans le temps que j'y vivois, m'ont beaucoup affecté; c'eſt une ville où l'on reſpire l'aiſance & la gaieté, parce qu'on vit ſous la domination d'une Souveraine qui s'occupe ſans relâche du bonheur de ſes Sujets, & qui ne ſe croit heureuſe, qu'autant qu'ils ſont contens.

Je vous exhorte à voir ſon miniſtre M. le Comte Firmian, qui, par ſes connoiſſances & par ſes vertus, honore tout-à-la-fois, la Religion, la ſcience & l'humanité.

Dites à notre bon Pere Barnabite de ma part, qu'il aura la permiſſion de venir à Rome inceſſamment, & que je me ferai un vrai plaiſir de le voir, pourvu (ſoit dit entre nous) qu'il ſoit plus laconique dans ſes diſcours, que dans ſes Lettres. Il ſe croit obligé de me faire des complimens à perte d'haleine, à moi qui n'en mérite aucun, & qui voudrois qu'on ne m'en fît jamais.

Vous n'aurez ſûrement pas manqué d'aller viſiter l'Egliſe où S. Auguſtin reçut le ſceau du Chrétien. C'eſt un lieu où j'épanchai ſouvent mon ame, en demandant à Dieu qu'il me donnât une petite étin-

celle du feu céleste qui dévoroit ce grand Docteur, & qui le rendit si zélé pour les intérêts de la grace de Jesus-Christ.

La personne dont vous me parlez est réellement fort instruite ; mais elle n'approche pas de notre ami, que je regarde sans prévention comme un prodige dans la partie des Mathématiques & de l'Astronomie : ce qu'il y a de bon, c'est qu'il le laisse dire aux autres, & qu'il ne s'apperçoit pas lui-même de ce qu'il vaut.

Je tâche de réparer les breches que vous avez faites à ma Bibliotheque, sans en pouvoir faire à l'amitié que je vous ai vouée pour la vie, & avec laquelle je suis de tout mon cœur, votre affectionné, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, ce 27 Avril 1768.

LETTRE CLXXV.

Au même.

M. R. P.

Je vous avois bien dit que M. le Cardinal..... n'étoit plus prévenu. Il a l'ame grande, & conséquemment fort au dessus

de tout ce qui respire la calomnie & la délation. Il n'en est pas de même du........ dont l'esprit est aussi rétréci que le cœur ; & qui morcele les plus grandes choses, pour ne les voir qu'en petit. Il fait de la Religion, ce chef-d'œuvre si vaste & si sublime, un composé de toutes les minuties que l'Évangile proscrit.

Vous devez vous consoler de quitter les Italiens, dès que vous passez chez les Espagnols. Il ont entr'eux beaucoup d'analogie, ce qui se remarque dans leurs mœurs, dans leur imagination & dans leurs écrits. J'ai fait cette observation dans nos Chapitres généraux, où nos Députés d'Espagne m'ont toujours étonné par leur profondeur & par leur élévation. *Mettez une plume, un pinceau, un compas à la main des Espagnols*, me disoit le Cardinal Portocarréro qui avoit des bontés pour moi, *& je vous réponds que leur tête les servira bien quand il s'agira d'exécuter.*

Constituez-moi votre Agent pour toutes vos affaires, & pour toutes vos commissions ; j'accepte cet emploi, mais aux conditions que je serai compris dans vos prieres, & que vous vous souviendrez devant le Seigneur de ce pauvre Ganganelli qui vous aime si sincérement. Tâchez de ranimer les études parmi vos Confreres : donnez-leur horreur de l'ambition, en leur inspirant beaucoup d'émulation.

J'aime à voir prospérer mon Ordre du côté de la science & de la vertu, comme lui devant tout, & comme ne pouvant jamais l'oublier. J'y ai vu des hommes qui me confondent, qui m'humilient, & qui me souffroient avec la plus grande bonté, dans le temps que j'étois plein d'imperfections. Je les porte dans mon cœur, & rien ne peut les en ôter.

Assurez tous ceux qui se souviennent encore de moi, qu'à la différence d'un seul chapeau, je suis tout ce que j'étois, toujours aussi simple, & toujours aussi gai.

J'aurai soin que la commission qu'on vous a donnée se fasse auprès du P. Paciaudi (Théatin), dont le mérite m'est connu depuis long-temps. Il partage avec plusieurs de ses Confreres, des connoissances aussi agréables qu'utiles, & qui lui ont attiré l'estime de plusieurs Souverains.

Je ne vous oublierai point auprès du R. P. Jacquier, qui honore tout-à-la-fois l'Ordre des Minimes, la France & l'Italie, comme je m'honore moi-même en vous assurant de toute l'estime avec laquelle je suis votre affectionné, &c.

Au Couvent des SS. Apôt. 31 *Mai* 1768.

LETTRE CLXXVI.

Au Supérieur d'une Communauté de Paris.

M. R. P.

Vous ne pouviez pas vous adresser à un homme plus sincérement ami des Ordres Religieux : mais je pense que la commission que vous redoutez, & dont vous vous plaignez si vivement, ne s'appliquera qu'à réformer des abus que vous déplorez sûrement vous-même, & qui sont inséparables de l'humanité.

Les Sociétés les plus saintes, comme les ressorts des machines les plus artistement travaillées, se relâchent imperceptiblement. C'est une suite de l'humanité, qui doit nous donner la plus foible idée de nous-mêmes, & la plus haute idée de Dieu.

Il seroit très-fâcheux qu'on vînt à renverser les Regles fondamentales des Ordres Religieux, *quod Deus avertat !* (1) Quoi qu'en dise la malignité, ils sont une digue contre le torrent des vices &

(1) Dieu nous en préserve !

des erreurs ; mais il faut vous confier en celui qui soutient les édifices bâtis sur la Charité, & dans l'auguste Maison de Bourbon, qui, protectrice de tous les vrais Fideles, mérite à tant de titres, ceux de *Roi Très-Chrétien*, & de *Roi Très-Catholique*. On ne peut lire l'Histoire de l'Eglise sans admirer son zele toujours soutenu ; & toujours actif pour les intérêts de la Religion.

Je ne suis point surpris de la protection ouverte que vous accorde M. l'Archevêque de Paris. Il connoît le bien que vous faites dans son Diocese, & cela est digne de sa haute piété. Méritez de plus en plus ses bontés, en ne cessant d'instruire & d'édifier, & en réformant vous-même ce qui pourroit vous attirer des reproches de la part de ceux qui ne sont pas bien intentionnés. Le Saint-Pere, dont le zele est connu de toute l'Eglise, veille pour vous, & il m'a dit dans la derniere conférence à votre sujet, qu'il seroit auprès des Princes votre bouclier, au cas qu'on voulût dénaturer les différens Instituts. D'ailleurs, je ne puis me persuader que des Evêques qui vous emploient, & qui connoissent votre utilité, travaillent, pour prix de votre salaire, à aggraver votre joug, & à vous humilier. Si je n'écris point aux Prélats que vous m'indiquez, c'est que leur amour pour la Religion, m'est un

garant qu'ils ne nuiront point aux Ordres Religieux : s'ils avoient à se plaindre de vous, je suis convaincu que vous feriez tous vos efforts pour les mettre dans le cas de vous rendre leurs bontés. Je prie le Seigneur, que les choses se pacifient, & que le Clergé Séculier & Régulier de France, qui fut toujours si célebre, travaille dans un saint concert à édifier les Fideles, & à désarmer les incrédules. Les bons exemples sont les meilleurs argumens qu'on puisse offrir à ceux qui attaquent la Religion.

Soyez persuadé que je suis dans toute l'effusion de mon cœur, & avec le plus grand desir de vous savoir tranquille & content, M. R. P. votre affectionné serviteur F. Laurent, *Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 21 de l'an 1769.

LETTRE CXXLVII.

*Au R. P***.*

PUISQUE c'est dans mon cœur que vous voulez bien déposer vos chagrins, je vous dirai très-cordialement, mon cher confrere & mon cher ami, qu'il ne dépend que de vous de les diminuer. Peut-être votre Pere Gardien a-t-il mis un peu

d'amertume dans les avis qu'il vous a donnés ; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon. Quand on a la Regle pour ſoi, l'on eſt bien fort ; & vous ne pouvez la méconnoître dans les reproches qu'il vous fait.

Vous n'avez pas fait vœu d'être Muſicien, mais d'être Religieux, &, quoique la Muſique ſoit une choſe très-innocente en elle-même, & qu'elle nous exprime cette parfaite harmonie qui regne ſur la terre & dans le Ciel, elle devient nuiſible, dès qu'elle vous enleve le temps deſtiné à la lecture & à la priere.

J'aurois plus mauvaiſe grace qu'un autre, de crier contre la Muſique, m'étant autrefois appliqué à toucher l'orgue, où je trouvois d'autant plus de plaiſir, que cet admirable inſtrument, toujours conſacré aux louanges du Seigneur, n'eſt jamais employé à des concerts profanes ; mais je me rendis à la regle & à la raiſon.

Je vous conjure donc, mon cher ami, de ne donner à la Muſique que le temps de la récréation, & de ne pas toujours avoir votre ame au bout de vos doigts. J'écrirai à votre Pere Gardien, pour qu'il vous rende toute ſon amitié, quand j'aurai reçu une Lettre par laquelle vous m'aſſurerez que vous ne ſerez Muſicien que par intervalle, & avec modération.

La piété vous appelle, les ſciences vous

invitent à quelque chose de plus grand ; & mon cœur où vous vivez, autant qu'en vous-même, vous engage à suivre mes conseils.

Allons, mon cher ami, reprenons courage. Le silence, la concorde, l'obéissance, forment la meilleure harmonie qu'un Chrétien, & sur-tout un Religieux puisse desirer. Je vous embrasse tendrement, fâché de ne pouvoir vous dire à l'oreille combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche, & combien je suis votre affectionné serviteur.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Avril 1744.

LETTRE CLXXVIII.

*Au R. P. S***.*

M. R. P,

Ce jour même, où je pars d'Albano, & où vous devez quitter Rome, je vous réitere mes sentimens d'estime & de respect, tant je vous suis sincérement attaché.

Allant ce matin à l'Eglise des RR. PP. Réformés, en habit de voyage, sans aucune intention de me faire voir, notre Saint-Pere

Saint-Pere m'a apperçu, m'a appellé, & a daigné s'entretenir avec moi dans la Sacristie, une grosse demi-heure. La conversation n'a roulé que sur notre R. P. Général (*le Pere Jean-Baptiste Costanzo*) pour qui j'ai obtenu la grace qu'il desiroit. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle effusion de cœur le Pape m'a exprimé ses sentimens d'estime & d'attachement envers ce digne & respectable Religieux.

Je me hâte de lui en faire part pour sa propre consolation, & pour nous confirmer de plus en plus dans l'opinion où nous sommes, que nos suffrages, ainsi que ceux de tous nos amis, ne pouvoient choisir un plus digne sujet.

Fasse le Ciel que votre voyage soit heureux, & qu'il ne vous fasse point oublier que je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie, comme j'ai toujours été, plein de respect pour vos ordres, plein d'attachement pour votre personne; &c.

A Albano, ce 15 Juin 1753.

LETTRE CLXXIX.

Au même.

M. R. P.

Je me ſuis en quelque ſorte conformé à vos deſirs, relativement au R. P. Maître, Coſtanzo, touchant l'affaire en queſtion; & j'ai parlé pour cet effet au Secretaire du Comte de Riviéra, afin qu'il ſoit pleinement informé des éminentes vertus de ce Révérend Pere, & qu'il en inſtruiſe enſuite Sa Majeſté.

Je n'irai pas plus avant, d'autant mieux que ce n'eſt qu'à votre ſollicitation que j'ai agi dans cette affaire, voulant vous montrer que je ſuis très-éloigné d'apporter aucun obſtacle à l'élévation du R. P. Coſtanzo, au cas que Dieu l'appelle au gouvernement de quelque Egliſe.

Cependant je ne verrois pas avec plaiſir ce vénérable Religieux ſortir de l'Ordre, ni même de la ville d'Aſſiſe, où il eſt content, & où il jouit de la conſidération de tous ceux qui le poſſedent.

Ma maniere de penſer correſpond parfaitement à la ſienne : car je ſais, à n'en pouvoir douter, que loin d'ambitionner

aucune dignité, il vouloit même faire un vœu de n'en accepter aucune.

Vous pouvez juger par cette confidence que je vous fais, combien je ſuis réellement attaché à ce digne Religieux, & combien je ſuis ſincérement diſpoſé à vous obliger dans tout ce qui dépendra de moi, & à vous prouver toute la tendreſſe avec laquelle je ſuis de tout mon cœur votre affectionné *le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 28 *Mars* 1761.

LETTRE CLXXX.

Au Chevalier ***.

MONSIEUR,

Je ſuis auſſi affligé que vous-même des malheurs dont vous vous plaignez : vous trouverez dans la Religion le vrai moyen de les oublier. Quelque choſe que puiſſent dire ſes ennemis, ils ne lui enleveront jamais le précieux avantage d'étouffer les chagrins, de relever les eſpérances, & de rendre le calme & la paix.

La conduite de votre beau-frere eſt déplorable ; & cependant il faut lui pardonner, parce qu'on eſt Chrétien. Je ſuis

d'avis que vous le rappelliez à lui-même, à force de le combler d'honnêtetés : *Caritas omnia suffert..... non irritatur* (1).

Répétez encore une fois, je vous prie, mes longs remercîmens au très-cher Cousin pour le très-excellent tabac dont il m'a gratifié. Il me prend par le nez, après m'avoir pris par le cœur ; aussi suis-je tout à lui. Je l'admire avec sa fortune & à son âge, d'avoir trouvé le moyen de vivre en Chartreux au milieu d'une maison bruïante & d'une Ville tumultueuse.

Vous eûtes un tort réel de ne pas parler dans le temps à M. l'Abbé de Véri (*l'Auditeur de Rote*), de l'affaire en question. Nous avions auprès de lui trois amis puissans, & qui vous auroient sûrement bien servi, son esprit, son intégrité, & son empressement à obliger : comme vous avez en moi trois titres, pour vous être à jamais dévoué, l'estime, la reconnoissance, & l'amitié avec lesquelles je suis de tout mon cœur votre très-affectionné serviteur, *le Cardinal Ganganelli*.

A Rome, le 5 Juillet 1768.

---

(1) La charité souffre tout....... elle ne s'aigrit point.

LETTRE CLXXXI.

*A M***.*

MONSIEUR,

Personne n'est plus porté que moi à excuser les défauts du prochain ; mais c'en est un très-grand à mes yeux que l'empressement à vouloir confesser. On ne cherche point à s'ingérer dans le Ministere, quand on en connoît les redoutables fonctions. Le P.*** peut être un bon Religieux tant qu'il vous plaira ; mais il aime trop à diriger les consciences, pour ne pas agir par quelque motif humain. Un digne Prêtre ne se charge qu'en tremblant du soin de conduire les ames. C'est à cela qu'on discerne les vrais Ministres de l'Evangile.

Je n'ai encore lu qu'un tiers du Livre que vous m'avez fait passer. Je voudrois qu'on y eût distingué la philosophie des abus qui la défigurent.

La philosophie, en tant que l'amour de la sagesse, ne peut qu'honorer la raison & l'humanité ; & nous nous en serions apperçu plus que jamais dans ce siecle vraiment fécond en lumieres & en découvertes, si l'on n'en avoit pas malheureu-

ſement abuſé. Ainſi, c'eſt l'abus de la philoſophie, & non la philoſophie en elle-même qu'il faut attaquer. L'homme parfaitement philoſophe adore Dieu, honore le culte qui la preſcrit, & reconnoît avec un célebre Ecrivain de nos jours, que *l'Evangile eſt le plus beau préſent que Dieu ait fait aux hommes.*

Sans la philoſophie, je veux dire ſans cette ſcience qui combine, qui analyſe, qui raiſonne, il n'y a ni principes, ni conſéquences, ni bons ouvrages, ni bonne légiſlation. Les Païens ne furent pas coupables parce qu'ils étoient philoſophes, mais parce qu'ayant connu Dieu, comme dit S. Paul, ils ne l'ont pas glorifié.

La philoſophie eſt la baſe de la vraie Religion, la foi étant étayée ſur la raiſon. Auſſi je ſuis très-perſuadé que le nom de philoſophe, à moins que ce ne ſoit en dériſion, eſt très-mal appliqué à ceux qui oſent attaquer le Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, cette lumiere divine qui rend l'homme ce qu'il doit être, & ſans laquelle nous ne ſommes qu'un abyme d'orgueil & de corruption.

Le tableau de l'Annonciation ne peut être fini que dans trois mois; mais par ce que j'en ai déja vu, il ſera digne de votre attente & du Peintre qui le fait.

Je compte voir notre Saint-Pere Jeudi, & il ſaura ce que vous deſirez qu'il ſache.

Je vous souhaite les bonnes Fêtes ; & je vous assure que c'en est réellement une pour moi, quand je puis vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

A Rome, ce 19 Décembre 1757.

LETTRE CLXXXII.

Ecrite pendant sa maladie, à un Religieux de ses amis.

JE suis réellement malade ; & ce qui me console, c'est que je n'ai point été au devant du mal, car j'ai toujours pensé que tout homme doit ménager sa santé.

La dévotion peu éclairée ne convient pas de cette vérité ; & cependant il est indubitable qu'en atterrant les sources de la vie, on s'expose à ne plus remplir ses devoirs, c'est-à-dire, à ne pouvoir aller à la Messe quand on doit y aller ; à ne pouvoir observer les abstinences prescrites par l'Église, parce qu'on a fait des jeûnes de surérogation, & qu'on a suivi un zele indiscret.

Les maladies, quand elles ne viennent d'aucun excès, & qu'elles nous sont envoyées directement de Dieu, sont la pénitence la plus propre à expier nos fautes

& nos erreurs. Elles répandent une amertume ſalutaire ſur les plaiſirs de cette vie ; elles rembruniſſent les objets qui paroiſſoient nous éblouir ; elles nous détachent inſenſiblement de tout ce qui eſt mortel, & elles nous apprivoiſent avec la mort.

Je n'ai jamais mieux ſenti le néant de moi-même, que depuis l'époque de mon indiſpoſition : j'ai vu que mon corps n'eſt réellement qu'un édifice dont les murs écroulent au moment qu'on s'y attend le moins. Tantôt mon mal eſt aigu, & tantôt il paroît s'endormir ; mais ce n'eſt que pour ſe réveiller avec plus de violence.

L'homme, dès le moment qu'il naît, devient tributaire de toutes les infirmités ; il eſt expoſé à tous les accidens, & il peut regarder tout ce qui l'environne comme l'occaſion prochaine de ſa ruine. L'ame doit regagner ce que les ſens perdent. Quand le corps s'affoiblit, elle doit le quitter en eſprit, pour s'unir vivement à Dieu ; c'eſt l'unique & vrai moyen de s'élever au deſſus des peines & des ſouffrances ; car toute la félicité poſſible ſe trouve en Dieu. La maladie la plus forte n'eſt qu'une légere piquure pour un philoſophe Chrétien, qui ne s'occupe que de choſes ſpirituelles. Si les Stoïciens ſouffroient conſtamment ſans avoir d'autres motifs qu'un vain orgueil, c'eſt un opprobre pour des Chrétiens, qui doivent toujours

être sur le Calvaire avec leur Chef, de succomber à la violence du mal. Mais, hélas! on donne de beaux préceptes; & l'on n'est souvent intrépide que dans la spéculation. Je parle ici particuliérement de moi-même, qui après m'être dit les choses les plus capables de me soutenir, m'occupe beaucoup plus que je ne devrois de mes douleurs. Cependant plus elles sont vives, plus je devrois envisager le Ciel, le seul endroit où il n'y a ni peines ni maladies.

Vous me ferez plaisir de venir me voir le plutôt que vous pourrez. Je voudrois que mes desirs fussent des ailes pour vous transporter; vous seriez tout-à-l'heure ici. J'ai quelque chose à vous dire qui ne s'écrit point, & qui est relatif à ma situation. Adieu.

LETTRE CLXXXIII.

Au même.

CE n'est plus qu'un squelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts desséchés. Si je n'avois envisagé que la gloire de ce monde, j'aurois dit à la mort, lorsqu'elle me présenta un calice d'amertume, que ce calice s'éloigne de

moi, *transeat à me calix iste*; mais heureusement je n'ai considéré que le Ciel, & alors je me suis écrié : Que ce calice est brillant, & qu'il m'est agréable, *quàm præclarus est!*

Il est certain qu'aux yeux de la Foi il n'y a pas un plus grand avantage que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe son dernier coup. Depuis que je la sens en moi-même, & que je la respire, elle n'a plus rien d'effrayant à mes yeux; & mes jours, qui diminuent, me deviennent beaucoup plus précieux, en ce qu'ils m'approchent de l'éternité.

Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume, ne sachant ni quand, ni si je la reprendrai. . . .

Un moment de calme, après sept jours & sept nuits passés dans les tourmens, me remet la plume à la main. Ce qui me console, c'est que par une faveur toute céleste mon ame se fortifie à mesure que mon corps dépérit. Il n'y a qu'une chose qui m'afflige réellement, c'est de n'avoir pas fait tout le bien que j'aurois dû faire; & c'est pourquoi je vous sollicite vivement de prier Dieu qu'il me pardonne, & qu'il daigne accepter, en expiation de mes fautes, le peu de vie qui me reste.

Si j'avois quelques intervalles de tranquillité, car mon esprit n'est pas toujours à moi, j'écrirois à tous les Fideles, comme leur Pere & comme leur Pasteur, pour

leur recommander, avant de mourir, la paix & la charité, qui ſont la marque diſtinctive des Chrétiens.

J'ai encore un autre engagement que je voudrois remplir envers l'Ordre Religieux qui m'a ſouffert dans ſon ſein pendant trente-ſix ans; je deſirerois, par un acte public, le remercier de la charité avec laquelle il a ſupporté mes imperfections.

Je meurs comme j'ai vécu, reconnoiſſant envers tous ceux qui m'ont fait du bien, & toujours votre ami. Oubliez-moi aux yeux des hommes devant qui je ne ſerai bientôt plus qu'un peu de pouſſiere; mais ſouvenez-vous de moi devant Dieu, en qui j'ai mis toute mon eſpérance, pour n'être pas confondu dans l'éternité.

Il a voulu me faire connoître d'une maniere terrible le néant des grandeurs, au milieu des grandeurs mêmes, en m'abreuvant de fiel & d'abſynthe. Que ſon nom ſoit béni: rien ne peut être plus heureux pour le Vicaire de Jeſus-Chriſt, que de mourir ſur le Calvaire comme ce divin Sauveur.

Si je n'ai plus la conſolation de vous voir, je vous attendrai dans l'éternité, où j'eſpere que nous aurons le bonheur ineſtimable de nous retrouver en Dieu, qui ſera alors notre univers, notre élément & notre vie.

Ce 26 Août 1774.

Autres Lettres en forme de Brefs, adressés à différentes personnes.

LETTRE CLXXXIV.

Au R. P. Pischault, *Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la Sainte Trinité*, (dits Mathurins).

Cher fils,

C'est avec bien du plaisir que nous avons reçu la Lettre dans laquelle vous nous félicitez sur notre exaltation, malgré notre foiblesse & notre indignité. Vous nous témoignez toute la joie que vous en avez ressentie, quoique nous en fussions persuadés à raison de notre ancien attachement pour vous & pour tout votre Ordre. Notre satisfaction a été d'autant plus grande, que vous nous donnez les témoignages les plus gracieux de votre confiance vraiment filiale, & de celle de tous les Religieux dont vous êtes le chef.

Ne doutez pas que nous ne remplissions toujours vos espérances, & que nous n'ayions continuellement à cœur vos avantages & tous vos intérêts : notre cher Fils votre Procureur - Général vous dira le reste. En attendant, soyez persuadé que nous irons toujours au-devant de tout ce qui vous concerne, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre de notre lenteur ou de notre indifférence à vous obliger. Nous vous demandons en retour le secours de vos prieres auprès du Seigneur, afin qu'il nous accorde les grâces nécessaires pour soutenir avec courage le pénible fardeau qui nous est imposé. C'est dans toute l'effusion de notre cœur que nous vous accordons, ainsi qu'à tout votre Ordre, la Bénédiction Apostolique.

A Rome, le 19 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat.



LETTRE CLXXXV.

A M. BARON, *Secretaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom.*

CHER FILS,

Nous avons reçu tout-à-la-fois, & les preuves de votre amour filial qui nous assure de toute la joie que vous avez ressentie à notre exaltation, & l'ingénieuse anagramme de notre nom, laquelle nous a fait un sensible plaisir. Recevez, en témoignage de notre gratitude & de notre tendresse paternelle, notre Bénédiction Apostolique, comme le gage de toutes les prospérités que nous vous souhaitons.

A Rome, le 9 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat.



LETTRE CLXXXVI.

A l'Abbesse & aux Religieuses du Monastere de Ste Claire de Moulins, Diocese d'Autun.

CHÈRES FILLES,

Nous avons appris avec reconnoissance que notre élévation au souverain Pontificat, malgré notre incapacité, vous avoit causé la plus grande joie, d'autant plus que notre Ordre en a reçu un nouvel éclat. Nous voulons en conséquence, malgré les grandes affaires dont nous sommes accablés, vous donner, dans cette Lettre, une marque non équivoque de notre bienveillance, espérant qu'elle servira à exciter votre charité, & vous engagera à nous recommander souvent à Dieu. La piété dans laquelle vous vivez, nous répond du succès que vos prieres doivent avoir auprès du Seigneur, qui vous distribue ses richesses abondamment.

Comme on nous a informé que vous aviez fort à cœur la canonisation de notre chere Fille en Jesus-Christ la bienheureuse Colette, Réformatrice de votre

Ordre, & la béatification de la vénérable Agnès, nous nous appliquerons à seconder vos desirs, sans nous écarter des loix prescrites en pareil cas. En attendant, nous vous accordons de toute la plénitude de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie Majeure, le 7 Mars 1770, la premiere année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVII.

Au R. P. CHASTENET DE PUISEGUR, *Général de la Doctrine Chrétienne.*

CHER FILS,

L'affection paternelle que nous avons, & pour vous, & pour votre Congrégation, fait que nous prenons toute la part possible à votre seconde élection. En reconnoissance de votre soumission & de votre attachement pour nous & pour le Siege Apostolique, nous vous assurons que tout ce qui vous concerne nous intéressera toujours vivement. Vous avez un sûr garant de ce que nous vous disons dans la personne de notre cher Fils Valentin, Prêtre de votre Congrégation,

dont nous connoiſſons tout le mérite, & avec qui nous aimons ſinguliérement à converſer. Il a donné des preuves depuis long-temps de ſon grand zele pour vous & pour votre Congrégation. C'eſt pourquoi nous lui ferons connoître dans les affaires dont il va être chargé, combien nous prenons à cœur vos avantages, & quels ſont nos égards, & pour vous, & pour lui. La cauſe du vénérable ſerviteur de Dieu Céſar de Bus, votre Fondateur, dont il doit s'occuper, conformément au décret de votre Chapitre général, nous offrira l'heureuſe occaſion de lui accorder les effets d'une bienveillance toute ſemblable à celle dont l'honoroit notre très-ſage Prédéceſſeur Benoît XIV, d'heureuſe mémoire; d'autant mieux que nous deſirons avec la plus grande ardeur ſeconder vos entrepriſes, qui ne tendent qu'à illuſtrer votre Congrégation, qu'à donner au culte divin plus de célébrité, & qu'à poſſéder au milieu de vous un modele de vertus que vous puiſſiez imiter. Pour vous aſſurer de toute notre inclination à vous obliger, nous vous accordons, cher Fils, avec toute la tendreſſe paternelle, notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Caſtelgandolfe, au Dioceſe d'Albano, ſous l'Anneau du Pécheur, le 10 Octobre 1770, la IIeme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVIII.

Au R. P. Jean-Baptiste MARTINI, *de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de S. François.*

CHER FILS,

Nous venons de recevoir avec bien du plaisir, à la suite du premier volume que vous nous avez envoyé, le second, qui traite de l'histoire de la Musique. Il nous a rappellé l'ancienne amitié qui régnoit entre nous, ainsi que la probité, la candeur & la constance que vous avez à suivre les regles du cloître; toutes vertus que vous possédez dans un degré éminent. Mais puisque vous joignez à ces motifs d'éloge une connoissance aussi profonde dans la musique, croyez que ce qui nous a le plus flatté dans votre présent, c'est que cette nouvelle production va faire éclater la sagacité de votre esprit, l'étendue de votre savoir en ce genre, & qu'elle nous mettra souvent à portée de louer en votre personne un homme que nous aimons singuliérement. Nous desirons de voir bientôt paroître achevé & parfait un ouvrage aussi excellent: ce sera pour vous

un nouveau ſujet de gloire, & pour les autres un moyen d'approfondir les principes & les progrès de cet art charmant, que l'Egliſe a ſolemnellement conſacré à la célébration des myſteres divins. En un mot, ſachez que notre ancienne bienveillance à votre égard, eſt toujours la même que vous avez ſouvent éprouvée par le paſſé ; & que nous ne laiſſerons jamais échapper les occaſions de vous en donner des preuves évidentes & multipliées. Nous tâcherons de vous convaincre de plus en plus que notre amour paternel vous eſt toujours tout dévoué : & pour vous en donner un gage aſſuré, nous vous accordons avec effuſion de cœur notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome à Sainte-Marie Majeure, ſous l'Anneau du Pécheur, le 12 Janvier 1771, la ſeconde année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE HAVERN, *Chevalier-Conseiller au Conseil Suprême de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale.*

CHER FILS,

Nous avons reçu, comme un présent qui nous a causé le plus grand plaisir, la médaille que vous avez fait graver, à l'occasion du mariage de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, le Prince Ferdinand, Archiduc d'Autriche, où l'on voit les portraits de son auguste Famille. C'étoit en même temps prouver votre respect pour la Maison d'Autriche, & nous manifester votre zele & votre amour pour nous. Car en nous faisant parvenir ce qui pouvoit le plus agréablement flatter nos regards, d'après l'amour paternel que nous lui portons, vous avez joint à un présent si cher à votre cœur, des sentimens rempl's de dévouement pour nous & pour le Saint-Siege; sentimens auxquels nous répondons avec cette bienveillance paternelle, que vous desirez ardemment: & pour vous le prouver, nous

Vous accordons affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Sainte-Marie Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 20 Novembre 1771, la troisieme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXX.

A M. Moline, *Avocat à Paris.*

CHER FILS,

La Notice pour la galerie universelle, & notre portrait gravé en couleur que vous nous avez envoyés, nous ont été remis. En témoignage de notre reconnoissance & de notre amour paternel, nous vous accordons notre Bénédiction Apostolique, ainsi qu'à tous ceux qui ont contribué par leurs talens à la perfection d'un ouvrage qui honore la nation Françoise.

A Rome, le 12 Décembre 1773, la cinquieme année de notre Pontificat.

*

LETTRE CLXXXXI.

A M. MIGNONNEAU, *Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France.*

CHER FILS,

Salut & Bénédiction Apostolique :

Notre très-cher Fils François-Joachim de Bernis, Cardinal de la sainte Église Romaine, en nous présentant une Lettre de votre part avec l'Histoire Métallique de la Maison de Lorraine, & un manuscrit de Dom Calmet, relatif à cette collection, nous a assuré de votre sincere affection pour notre personne; & le témoignage qu'il nous en a donné, & auquel nous avons la plus grande confiance, nous fait un véritable plaisir.

Vous nous aviez déja assuré vous-même de votre attachement pendant votre séjour dans cette Capitale; & vous ne pouviez nous en donner des preuves plus sensibles qu'en nous offrant les précieux & magnifiques monumens d'une auguste Maison, qui, déposés au Vatican, augmenteront infiniment la gloire & la splendeur de notre *Musæum*.

Nous avons auſſi reçu avec la plus grande ſatisfaction l'exemplaire de votre traduction (1), qui nous prouve d'une maniere évidente, votre goût pour la Poéſie, & vos progrès dans la Littérature Italienne.

Nous en rapportant à ce que vous écrira le Cardinal de Bernis, que nous avons engagé à vous témoigner plus amplement nos favorables diſpoſitions à votre égard, nous deſirons que vous ſoyez intimement convaincu que notre eſtime ſans bornes répond parfaitement à l'affection vraiment paternelle que nous vous avons vouée, & que nous portons au plus haut degré.

Et pour gage de cette affection, nous vous donnons de toute la plénitude de notre cœur, notre Bénédiction Apoſtolique.

A Rome, le 12 Janvier 1774, la cinquieme année de notre Pontificat.

---

(1) De la Piece de l'Abbé *Métaſtaſio*, intitulée *la Clémence de Titus.*

On ne peut que nous ſavoir gré de placer à la ſuite de ces Lettres, où il en eſt fait mention pluſieurs fois, l'Epître Dédicatoire *de la Theſe des RR. PP. Cordeliers de Turin. Cette Piece, qui fait honneur à* GANGANELLI, *n'en fait pas moins à ceux qui la lui dédierent; qui, lors qu'il n'étoit que conſulteur du Saint Office, ſurent juſtement apprécier ſon mérite, & ſemblerent préſager déja ſa gloire future.*

EPISTOLA

Dedicatoria Thesium Theologicarum, propugnatarum in Conventu S. Francisci Taurinensi, die 13ª Septembris, Anno Domini 1749, per F. Claudium-Antonium Vellet, ejusdem Ordinis Professum, sub moderamine R. P. Baudier, de Camberio Professoris:

REVERENDO PATRI MAGISTRO

F. Laurentio Ganganelli, sacræ Theologiæ Doctori eximio, necnon Romanæ Congregationis Sancti Officii Consultori sapientissimo, ex Ordine Minorum Sancti Francisci Conventualium.

PALLADEM intùs sapientem, & foris armatam finxerunt olim Poetæ: verùm quod in Pallade ingeniosè adumbraverat fabulosa antiquitas, hoc in te, Reverende Pater, ingenuè exprimit sinceritas. Uberrimos siquidem sanctioris doctrinæ fontes, quibus præclara mens tua intùs irrigatur, ditatur atque exornatur, tam copiosè tamque salubriter foràs emittis, ut & celebratissimam sapientissimi viri famam tibimetipsi jure ac meritò adsciveris, & validissimam fortium armaturam firmissimumque præsidium,

ÉPITRE

Dédicatoire d'une These de Théologie, soutenue dans le Couvent de S. François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F. Claude-Antoine VELLET, *Religieux du même Ordre, sous la direction du R. P.* BAUDIER, *de Chambéry, Professeur :*

AU TRÉS-RÉVÉREND PERE

F. LAURENT GANGANELLI, *Docteur en Théologie, Consulteur de la Congrégation du Saint-Office de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels.*

CE que les Poëtes nous ont représenté dans la Déesse Pallas, s'accomplit en vous, très-Révérend Pere : ils la peignoient portant la sagesse dans son sein, & se couvrant d'un bouclier pour la défendre. N'est-ce pas ainsi que vous paroissez à notre admiration ? Vous répandez si abondamment & avec tant de fruit la science dont votre belle ame s'est nourrie, enrichie & ornée, que vous vous êtes acquis avec justice la réputation d'un homme doué de la plus haute sagesse. Ceux qui ont recours à vous, sont assurés d'y trouver le plus puissant appui. Le bouclier de Pallas les protégeroit moins dans le combat, & ne rendroit pas leur triomphe si glorieux, que l'ombre bienfaisante de votre nom. Je me présente donc

dium, iis omnibus qui ad te confugiunt, potentiori præstare patrocinio nunquam destiteris. Neque tutiùs profectò, Palladis Ægide protectus, posset quispiam decertare, gloriosiùsve triumphare, quàm sub beneficâ tui nominis umbrâ. Securus ergo lætabundusque in arenam descendo, ex quo faustissimis tuis sub auspiciis inire certamen, felici quodam homine, ac sorte prospero, mihi hodie, benignè adeòque perhumaniter est concessum.

Demirabuntur fortasse nonnulli, me tibi, licèt ignotum, Theologicas meas nuncupasse Theses. Verùm demirari facilè desinet, quisquis adverterit; me in insigni ac perantiquo hocce Taurinensi nostri Ordinis versari Cœnobio, cujus alumni, pluribus sanè titulis commendandi, te inter honorarios ejusdem filios, nec humano dicam, sed divino propè consilio, connumerare certatim gestierunt, ac pro summo habuerunt honore. Quàntumvis ergo ignotus sim tibi, Reverendissime Pater, extraneus tamen haudquaquam sum reputandus, sed domesticus quodammodo ac familiaris, dum tuis veluti in laribus propriis, studiorum meorum curriculum obsolvere pro viribus satago.

Cùm vero juxta jurisperitorum effatum, quæcumque in aliquo nascuntur, aut ædificantur fundo, ad ipsum fundi dominum pertinere dignoscantur, non alteri sanè jure potiori quàm tibi afferendi erant, ac consecrandi isti qualescumque laborum meorum ac

avec assurance & avec joie dans l'arene, puisque par un bonheur presque inespéré, on a bien voulu m'accorder l'avantage de combattre aujourd'hui sous vos auspices, ce qui m'est un présage de la victoire.

On sera peut-être surpris que j'ose vous dédier mes Theses sans avoir l'honneur d'être connu de vous ; on ne le sera plus, si l'on fait attention que je suis du célebre & ancien Couvent de Turin, dont les membres les plus recommandables à toutes sortes de titres, se sont empressés comme à l'envi, non d'eux-mêmes, mais comme par une espece d'inspiration divine à vous affilier avec eux, & s'en sont fait le plus grand honneur. Ainsi, quoique je vous sois inconnu, M. R. P., vous ne pouvez pas me regarder comme un étranger, puisque c'est dans une maison, dans une famille qui est devenue la vôtre, que je termine le cours de mes études.

D'après cet axiome de droit, tout ce qui naît ou se bâtit dans quelque fonds, est reconnu appartenir au maître du fonds, je ne pouvois offrir qu'à vous les fruits de mes travaux & de mes veilles. Je les ai recueillis autant qu'il a été en mon pouvoir dans le premier College de

vigiliarum fructus, quos in primario hocce subalpinæ nostræ provinciæ lycæo, tanquam domestiquo tuo in solo, pro tenuitatis meæ modulo, excerpsi atque collegi. Accipe igitur quod tuum est; exiguum equidem manus, præstantissimisque tuis dispar longè meritis, si ipsum dumtaxat suspexeris offerentem; nec tuis planè indignum obtutibus, si rem attenderis oblatam.

Tibi, venerabundus, sisto disceptationes de rebus Theologicis, in quibus (quemadmodum & in aliis liberalibus disciplinis) tam impensè, tamque laudabiliter, vel ab ipsâ tuâ adolescentiâ operam collocasti, ut alter veluti Saulus, supra coætaneos tuos mirificè in dies proficiens, neminem fermè ex discipulis superiorem, imò vis parem habueris. Juvenem Danielem in te redivivum reverebantur stupentes seraphici Populi nostri seniores, dùm te immaturâ adhuc ætate, gravissima profundissimæ sapientiæ, & consummatæ jam prudentiæ oracula promentem passim audiebant, & quem senectutis honore à Deo insignitum læti aspiciebant, inter Magistros in Israel, sedere quantocius jusserunt, ut erudires plurimos.

Quàm perbellè, Doctissime Mæcenas, quàm feliciter eorum responderis votis, imò & omnium superaveris expectationem: testantur Asculum, Aximum, Mediolanum, Bononia, quæ te Salomonis ad instar sapientiam magnificè ex Cathedrâ tractantem,

notre Province de Piémont, comme dans votre propre fonds. Recevez donc, je vous prie, ce qui vous appartient. C'est un petit présent, peu digne de votre mérite, si vous le considérez dans la personne qui vous l'offre; mais si vous le regardez en lui-même, il vaudra quelque chose à vos yeux.

Ce sont des Theses sur la Théologie, dans laquelle, comme dans bien d'autres sciences, vous vous êtes tellement appliqué dès votre jeunesse, que semblable à Saül, vous distinguant parmi vos Condisciples, vous n'en trouviez aucun qui vous surpassât, & qui pût même vous égaler. Les Anciens de notre Ordre vous respectoient comme un autre Daniel, quand dans un âge tendre vous rendiez les oracles de la sagesse la plus profonde & d'une prudence consommée. Ayant reconnu avec la plus grande satisfaction que le Seigneur vous avoit doué de bonne heure de la maturité de la vieillesse, ils se hâterent de vous faire asseoir parmi les Maîtres en Israël, pour répandre la science dont vous étiez rempli.

Que vous avez bien répondu à leurs voeux! vous avez même surpassé leur attente: témoins Ascoli, Fano, Milan, Bologne, qui reçurent avec tant de plaisir les leçons de sagesse dont vous fîtes retentir leurs Ecoles, & qui vous regarderent comme un autre Salomon; témoins

P 3

summâ cum voluptate exceperunt; testantur præclara illa atque feracissima omnigenæ doctrinæ tuæ semina, quæ in tuis quos mirè excoluisti discipulis, ad copiosissimam messem, quaquâversum fiunt quotidie maturiora; testantur denique, & posteris in ævum renunciabunt exquisitissima illa tua de rebus, tum Philosophicis, tum Theologicis lucubrationes, in quibus sapientia, quæ austera priùs rigidaque apparebat, tyronibus præsertim, qui hanc in Scholis exquirebant, immutato jam vultu, ostendit se illi hilariter; ex quo potioris litteraturæ ac congenitæ tuæ eloquentiæ amænis eam floribus adornasti, pretiosioribusque multiplicis ac variæ eruditionis gemmis illam decorasti.

Tua hæc est illa, Reverendissime Pater, gloria nunquam interitura, singulareque decus, quod in Scoticis lycæis, & facundiam subtilem, & subtilitatem novâ feceris arte facundam. Quid mirum ergo, si fidum inclytumque ducem te sequi, ac absolutissimum veluti protypum imitari ambiant, contendant, atque glorientur universi, tum præceptores, tum discipuli; elegantissimis atque doctissimis tuis ità delectentur litteris & scriptis, ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem seraphicum absque præli adminiculo, sed solâ celeberrimi Autoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.

tant de Disciples que vous avez formés, qui donnent aujourd'hui des fruits si abondans; témoins ces admirables découvertes si utiles à la Philosophie & à la Théologie, par lesquelles la sagesse qui paroissoit autrefois si pénible, si épineuse, si rebutante aux jeunes gens qui viennent la chercher dans les Ecoles, se montre sous un visage agréable & riant; aujourd'hui que vous l'avez ornée des fleurs de la littérature, adoucie par l'aménité de l'éloquence qui vous est naturelle, & enrichie des plus précieux trésors d'une érudition profonde & variée.

Une gloire qui vous est propre & qui ne s'effacera jamais, c'est d'avoir trouvé l'art d'allier dans les Ecoles de Scot la profondeur des pensées avec la facilité de les rendre, l'agrément du langage avec la métaphysique du raisonnement. Faut-il s'étonner, après cela, que les Maîtres & les Disciples ambitionnent, s'efforcent, se glorifient de vous suivre comme leur guide assuré & leur plus excellent modele; qu'ils fassent leurs délices de vos savantes productions qui ont déja passé dans tant de mains, & qui se trouvent actuellement répandues dans tout notre Ordre, sans le secours de la presse, uniquement portées sur les ailes de la renommée de leur célebre Auteur?

Fortunatissimæ meæ gratulor sorti; quòd ex eis nonnulla delibare, perlegere, atque meditari fuerit mihi datum. Enim verò si quod in re litteraria profecerim, illis me debere quàm plurimùm grato, lubentique animo profiteor. Novo itaque jure, æquissimo nimirùm perennis gratitudinis titulo, consecrandæ tibi erant, Mæcenas beneficentissimè, Theologicæ meæ Theses. Ad locum siquidem unde exeunt flumina revertuntur, omnia intrant in mare, & mare non redundat: *hosce profectò qui ad te veluti ad centrum citò properant cursu, tenuissimos licèt rivulos non aspernabitur, utì confido, neque respuet inexhaustum illud ac propè immensum altissimæ tuæ sapientiæ pelagus, quod una potuit Roma vastissimo suo complecti sinu.*

Exultavit sanè isthæc Domina gentium, ex quo varios ac inestimabiles suavioris eloquentiæ, doctrinæque solidissimæ thesauros publicis in disceptationibus explicantem te stupens aspexit, dùm in Sixtino nostro divi Bonaventuræ Collegio moderatoris optimi partes omnes, plaudentibus universis sodalibus tuis, sollicitè laudabiliterque adimpleres. Igitur inter præclara, præstantissimorum quibus abundat sancta Civitas, ingeniorum lumina, sic tu emicuisti, ut summus Pontifex (Benedictus XIV) æquissimus, si quis unquam fuerit æstimator, suis plusquam lynceis testatim discreverit oculis,

Je me félicite de les avoir recueillies, lues & méditées ; j'avoue volontiers, & avec reconnoissance, que je leur dois les progrès que j'ai pu faire dans la littérature. C'est un motif de plus qui excite ma gratitude, & m'engage à vous dédier mes Theses. *Les fleuves retournent dans l'endroit d'où ils sont sortis ; ils entrent tous dans la mer sans la faire déborder.* J'ai la confiance que vous ne rejetterez point les petits ruisseaux qui coulent avec rapidité comme à leur centre dans cet océan immense de sagesse que Rome seule pouvoit contenir dans son sein.

Cette Reine des Nations vous vit avec étonnement & avec joie déployer dans les exercices publics les précieux trésors de la plus douce éloquence & de la science la plus profonde. Elle vous admira sur-tout lorsqu'au milieu des applaudissemens de vos Eleves, vous remplissiez avec tant de soin & de distinction la premiere place dans notre College de S. Bonaventure. Vous avez paru avec tant d'éclats au milieu des grands génies dont cette Ville abonde, que le Souverain Pontife Benoit XIV, si juste appréciateur du mérite, vous ayant connu par lui-même, de ses propres yeux, s'empressa à vous donner la Charge pénible & honorable de Consulteur du Saint-Office, pour vous faire briller sur le chandelier comme une lampe éclatante, & par ce moyen éclairer avec plus de facilité & d'avantage ceux qui sont dans la maison de Dieu.

arduo ac perhonorifico te Consultoris munere festinavit condecorare, ut nimirùm, præfulgida tanquam lucerna, in sublimiori collocareris candelabro, sicque splendidiùs, faciliùsque luceres omnibus qui in domo Dei sunt.

Neque porro fefellit eventus; ex quo etenim in gravissimo purpuratorum Patrum, virorumque doctissimorum concessu, copiosos cæpisti sapientiæ tuæ radios effundere, demirati sunt illicò omnes, atque in dies magis magisque commendant singuli perspicuam illam tuam dicendi methodum, constantem styli & sermonis elegantiam, firmam ratamque in selectissimis tuis ad difficillima quæque consulta responsis sententiam, adeò ut cum sapientissimo Job jure posses optimo dicere: Auris audiens beatificat me, & oculus videns testimonium reddit mihi... Qui me audiunt expectant sententiam, & intenti tacent ad consilium meum. *Sic reverà lucet, Pater Reverendissime, sic coruscat omnium oculis lucerna, tuæ doctrinæ splendore.*

Ast nec minus ardet caritatis in Deum & proximum fervore; verum jussu manum ori impono. Ea est etenim zeli veri Apostolici indoles, ut promeritas dedignetur, rejiciatque laudes, neque in alio prorsus velit gloriari, quàm in cruce Domini nostri Jesu Christi. Venerabundo igitur silentio eximias prætereo virtutes tuas, indefessum nempe

L'événement justifia ses espérances; dès que vous fûtes entré dans cette auguste assemblée, composée des hommes les plus célebres par leurs dignités & leur savoir, l'éclat de votre sagesse fixa leur admiration, & leur donna chaque jour de nouveaux motifs de vous estimer. On loue spécialement en vous la maniere de vous exprimer, l'élégance naturelle & soutenue du style, la justesse, la fermeté de vos réponses à toutes les difficultés qu'on vous propose, la solidité de vos avis dans les affaires les plus épineuses; de sorte que vous pourriez dire avec autant de vérité que le sage Job; *L'oreille qui m'écoute est satisfaite de moi, l'œil qui me voit me rend un témoignage flatteur; ceux qui me consultent attendent en silence mon sentiment.* C'est ainsi, très-Révérend Pere, que tous les yeux sont dans l'admiration de votre science.

On ne rend pas moins de justice à l'ardeur de votre charité pour Dieu & pour les hommes: mais il est un ordre qui m'impose silence. Le véritable zele Apostolique dédaigne & rejette les louanges les mieux méritées, pour ne se glorifier que dans la croix de J. C. Je tairai donc par respect vos vertus; cette étude infatigable de la piété & de la discipline réguliere, cette douceur dans les mœurs, cette affabilité dans les entretiens, ce desir sincere de plaire à tous, & tant d'autres excellentes qualités de l'esprit & du corps, que célebrent & que ne peuvent assez dignement célébrer ceux qui ont l'avantage de vous approcher & de jouir des délices de votre amitié. Votre humilité surpasse toutes ces vertus; je ne veux point la blesser plus long-temps, ni vous louer malgré vous, ayant le bonheur & la gloire de combattre sous vos auspices.

pietatis ac regularis disciplinæ studium, blandam morum comitatem, singularem in colloquiis affabilitatem, sinceram de omnibus bene merendi voluntatem, cæterasque omnes præclaras tuas animi tum corporis dotes, quas in te passim celebrant; imo nec condignè satis unquam se posse celebrare fatentur, quotquot eas propiùs intueri, amænissimoque tuo perfrui meruere contubernio. Inter ipsas siquidem eminet profunda tua humilitas, quacum inconditâ hâcce meâ oratiunculâ diutiùs decertare, te invito, nequaquam volo, feliciùs utique, gloriosiùsque Theologico in isto discrimine, te annuente ac protegente, decertaturus. Dixi.

Fin du Tome troisieme.

